
U d'/of OTTAWA
39003002648961

En Marge

des

Vieux Livres

EN VENTE A LA MÊME LIBRAIRIE

DU MÊME AUTEUR

Les Contemporains. Etudes et portraits littéraires. *Sept séries.* Chaque série forme un vol. in-18 jésus, br. 3 50

Ouvrage couronné par l'Académie française

Chaque volume se vend séparément,

Impressions de Théâtre. *Dix séries.* Chaque série forme un vol. in-18 jésus, broché. 3 50

Chaque volume se vend séparément.

Dix Contes. Un superbe volume grand in-8° jésus, illustré par Luc-Olivier Merson, Georges Clairin, Lucas, Cornillier, Loévy, couverture artistique dessinée par Grasset, édition de grand luxe sur vélin, broché. . . . . 20 »

Myrrha, vierge et martyre, un volume in-16 jésus, sous couverture illustrée, huitième mille, broché 3 50

En marge des vieux livres, Contes et légendes, *Première série.* Un vol. in-16 jésus, sous couverture illustrée, broché, *onzième mille*. 3 50

En marge des vieux livres, Contes et légendes, *Deuxième série*. Un vol. in-16 jésus, sous couverture illustrée, broché, *septième mille*. 3 50

Opinions à répandre, 4e édition, revue et augmentée. Un volume in-18 jésus, broché. 3 50

Théories et Impressions, un volume in-18 jésus, broché 3 50

Quatre discours, Racine et Port-Royal, les Prix de vertu, la Réponse à M. Berthelot, les Femmes du monde. Un joli volume in-18 jésus, broché. . . . . . . 2 »

Discours de réception à l'Académie française et réponse de M. Gréard. Une brochure in-18 jésus. 1 50

Discours de réception de M. M. Berthelot à l'Académie française, avec réponse de M. Jules Lemaitre. Une brochure in-18 jésus. 1 50

Corneille et la poétique d'Aristote, une brochure in-18 jésus. 1 50



Table des Matières

Paris. — Societé française d imprimerie et de librairie.

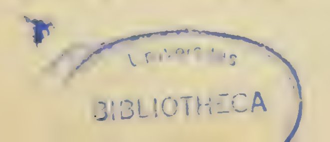
JULES LEMAITRE
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

En Marge des Vieux Livres

CONTES

DEUXIÈME SÉRIE

PARIS
SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE
ANCIENNE LIBRAIRIE LECÈNE, OUDIN ET C[ie]
15, RUE DE CLUNY, 15



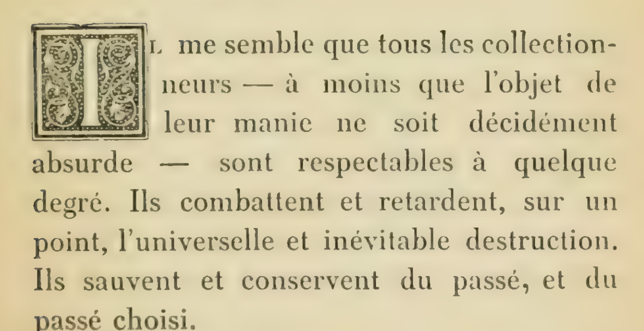
En guise de Préface



Les vieux Livres

Lecture faite à l'Académie française

Messieurs,



Il me semble que tous les collectionneurs — à moins que l'objet de leur manie ne soit décidément absurde — sont respectables à quelque degré. Ils combattent et retardent, sur un point, l'universelle et inévitable destruction. Ils sauvent et conservent du passé, et du passé choisi.

Mais j'estime que, parmi eux, celui qui s'attache aux vieux livres est particulièrement

bien inspiré. Car il ne conserve pas seulement, comme les autres collectionneurs, un objet d'art (c'est ici la reliure qui, si elle est belle, est œuvre de l'esprit autant que de la main) : il conserve encore ce qui fut, par la lettre imprimée, l'expression directe de l'esprit. Il lui arrive même, par l'heureuse réunion de ces trois choses : vieille reliure armoriée, texte important, provenance illustre, de posséder et de sauvegarder des fragments d'histoire triplement vivante.

Il y a quelques années, passa dans une vente l'exemplaire, aux armes de Richelieu et annoté par lui, des *Sentiments de l'Académie sur le Cid ;* une autre fois, ce fut l'exemplaire d'*Esther* offert par Racine à Mme de Maintenon, avec dédicace autographe. Oh ! ne dites pas : « Qu'est-ce que cela nous fait ? » Quelle âme bien située et, par conséquent, respectueuse de l'Académie, quelle âme amoureuse de Racine et intéressée par la jolie aventure de Saint-Cyr resterait froide de-

vant ces deux livres, en songeant à qui ils ont appartenu, par qui ils ont été offerts, par qui ils ont été feuilletés, et quelle main, se posant sur leurs pages, conduisit la plume d'oie dont ils ont entendu le petit cri et senti l'égratignure, il y a deux cent soixante-dix et deux cent vingt ans ?

Mais ce sont là joyaux exceptionnels pour amateurs opulents. Il est des trésors plus accessibles et qui ont encore leur charme : par exemple, un bon vieux livre classique, contemporain de l'auteur, en bonne condition, avec de bonnes marges et reliure du temps, en maroquin s'il se peut.

Certes, je ne dis pas de mal des splendides reliures d'aujourd'hui. Elles sont extrêmement ingénieuses. Ce sont parfois de vrais petits tableaux en mosaïque. On y met des lis, des iris, des chardons, des profils de femmes et des têtes de morts. L'exécution est plus parfaite qu'elle ne fut jamais. Même quand le décor ne consiste qu'en filets, fers

ou plaques, cela est d'une netteté, d'une exactitude à laquelle les doreurs de jadis n'atteignaient point.

Mais, le dirai-je ? une des choses qui me touchent dans les beaux dessins des antiques reliures, c'est que jamais ils ne sont d'une géométrie irréprochable ; toujours quelque tremblement ou quelque hésitation des lignes nous rappelle et nous rend présente la main vivante et mobile de l'ouvrier qui les exécuta. Joignez que le temps assourdit délicieusement les ors et qu'il donne aux peaux, surtout aux rouges et aux vertes, des tons d'une douceur, d'une richesse, d'une somptuosité à demi éteinte, d'un fondu et, si je puis dire, d'une onction que nul artifice ne saurait imiter.

Et ce n'est pas tout : le contenu de ces vieux livres y semble bien meilleur que dans une réimpression moderne. Je songe surtout, ici, à certains textes du second rang, qui sont curieux, qui ont jadis paru beaux, qui

ont encore leur prix, mais dont la lecture, dans une édition d'aujourd'hui, est tout de même un peu laborieuse. Eh bien, lisez-les dans un volume, sur du papier et dans des caractères qui leur soient contemporains, la lecture vous en deviendra facile. Ce sera comme si l'aspect et le toucher du vieux livre vous inclinait à l'état d'esprit des ancêtres pour qui ces moralités et ces histoires furent écrites. Les locutions aujourd'hui vieillies vous surprendront moins, et vous entrerez plus aisément dans le genre d'affectation ou de pédantisme propre au temps où ce bouquin vénérable fut imprimé. J'irai plus loin : je crois que les grands écrivains eux-mêmes gagnent à être lus dans une édition de leur âge.

Que sera-ce dans la première édition, dans l'édition originale !

Ici, un homme sensé pourra dire : « Je comprends que l'on recherche les vieilles reliures au même titre que les vieilles assiettes. Avec

les vieilles reliures, d'ailleurs, on fait de très jolis buvards... Mais qu'est-ce qu'une édition originale a de si excitant ? En quoi la première édition d'un ouvrage classique diffère-t-elle de la deuxième et des suivantes, sinon par une date sur le titre ? Et cette différence justifie-t-elle des écarts de prix qui vont communément à quelques centaines d'écus ? »

Ah ! Messieurs, que voilà des propos superficiels ! J'espère pour vous que, si vous aviez entre les mains l'édition originale du *Cid*, d'*Andromaque* ou de l'*École des femmes*, vous sentiriez bien autrement. A coup sûr, vous entreriez en méditation et vous vous diriez :

– Ainsi, les caractères imprimés sur ce papier jauni sont les premiers, — les premiers ! — qui aient traduit aux yeux tel chef-d'œuvre du génie humain. Ils sont les premiers où Corneille, Racine, Molière, aient reconnu leur pensée devenue visible, et détachée d'eux-mêmes. Auparavant, ces œuvres

n'existaient que sur des feuilles manuscrites disparues et sous le front de leurs auteurs. J'en tiens dans mes mains la première expression matérielle, publique et durable. J'assiste, pour ainsi parler, à leur naissance, qui fut un moment auguste de l'histoire littéraire.

Ah ! ces vieux feuillets sont pleins de vie... La veille, on ne les connaissait pas... Un jour, ils ont paru tout à coup, sous leur modeste et solide habit de veau ou de vélin, dans la boutique de Barbin, au *Signe de la Croix*, ou de Ribou, à l'*Image Saint-Louis*, sur le perron de la Sainte-Chapelle. Tel bourgeois plein de prud'homie, tel gentilhomme ou telle dame, — habillés comme on les voit encore aujourd'hui dans les pièces du répertoire, — ont aperçu à l'étalage le volume tout neuf et l'ont acheté trente sols. Mme de Sévigné peut-être ou Mme de Lafayette l'a fait demander par son laquais, ou bien, passant par là, est descendue de sa chaise ou de son carrosse et, après avoir échangé avec Barbin quelques

phrases obligeantes, elle a acheté elle-même son exemplaire, — un exemplaire pareil à celui que je tiens, celui-là même peut-être, — et, remontée dans sa voiture, elle s'est mise à le feuilleter, en attendant la fin d'un de ces embarras de rues décrits par Despréaux...

Mais, Messieurs, à une âme véritablement éprise, l'édition originale vulgaire ne suffit encore pas. Jadis, vous le savez, l'impression d'un ouvrage, même de proportions modiques, durait généralement de longs mois. On n'était pas pressé. Les ouvriers imprimeurs étaient, pour la plupart, assez ignorants. En outre, les auteurs n'étaient pas très attentifs à la correction de leurs épreuves, ou même s'en remettaient à leur libraire. On tirait d'abord quelques exemplaires. L'auteur y jetait les yeux, et y découvrait des fautes, qu'il faisait corriger dans le reste du tirage.

Vous direz : « Ces exemplaires corrigés

valaient donc mieux, et ce sont ceux-là qu'il faut avoir. » Et vous répéterez de faciles railleries sur l'amateur qui achète à prix d'or, quand il peut le rencontrer, l'exemplaire avant les cartons, « l'exemplaire avec la faute. »

Messieurs, la manie de cet amateur n'est peut-être pas si absurde. Il se dit que trouver et tenir l'exemplaire fautif, qui est vraiment le premier, c'est faire une petite conquête de plus sur le passé, c'est se rapprocher encore un peu de l'heure émouvante où la pensée de l'auteur s'est exprimée pour la première fois par des signes typographiques.

Et je ne parle point des cas où des corrections et des suppressions importantes et significatives ont été faites en cours de tirage, si bien que les exemplaires tirés d'abord sont réellement beaucoup plus intéressants que les autres, — comme il est arrivé, par exemple, pour les *Pensées* de Pascal ou pour le *Don Juan* de Molière. Ici, mon amateur d'exem-

plaires avant les cartons n'a presque plus besoin d'être justifié.

Mais l'homme sensé reprendra : « Ces textes primitifs et complets, vous les trouverez à moins de frais dans quelque édition moderne. Vos plaisirs, en somme, sont plaisirs de pure imagination. »

Assurément ; mais vous m'accorderez qu'ils sont innocents, et qu'ils ont même leur noblesse. Ils impliquent certains sentiments ou certaines dispositions fort louables : respect, curiosité, don de sympathie. Et, si ce sont plaisirs d'imagination, celui qui se les crée est donc, lui aussi, à son rang, un modeste inventeur de voluptés chastes, une manière de poète.

Et enfin, à supposer que sa manie s'amortisse un jour, il ne sera jamais complètement déçu, s'il prend la peine de lire ce qu'il a collectionné. Ces bouquins, qu'il recherchait principalement à cause de leur date ou de leur habit, ce sont des livres dont le texte

vaut par lui-même : et ainsi la collection rare pourra bien être, par surcroît, la plus substantielle des bibliothèques.

Je ne veux pas donner dans ce paradoxe banal, que les derniers venus n'ont rien trouvé de nouveau, et que tout a été dit depuis qu'il y a des hommes. Il est toujours vrai que tout a été dit : mais ce n'est jamais tout à fait vrai. Il est possible que plusieurs écrivains du XIX[e] siècle aient été d'une intelligence plus souple et plus étendue que les classiques, et il est possible que certains autres aient eu une sensibilité plus affinée. Je crois, en tous cas, qu'ils ont singulièrement développé, enrichi et nuancé le contenu des livres d'autrefois... Mais il demeure fort probable qu'avec Corneille, Racine, Molière, La Fontaine, avec Rabelais, Montaigne, Descartes, Pascal, Bossuet, La Bruyère, on a déjà toutes les remarques essentielles sur la nature humaine, sur l'homme religieux, l'homme politique, l'homme social. Et il faut avouer que ces

réflexions, ces peintures, même ces lieux communs, ayant rencontré là, pour la première fois, une expression à peu près parfaite, gardent une fleur, une saveur, une plénitude, une grâce ou une force qu'on n'a guère retrouvées depuis. Il n'est donc pas déshonorant de s'en contenter, et il est, au surplus, délicieux d'y revenir par le plus long, j'entends après avoir joui des enrichissements ajoutés par les âges récents à ce trésor primitif et essentiel.

Et alors c'est une volupté complète de goûter, dans les dessins et les tons de la reliure que tant de mains ont maniée et polie, dans la couleur et le grain du papier, dans la date du privilège du roi, dans la forme des caractères typographiques, dans les sentiments ou les pensées que ces caractères expriment aux yeux, dans le tour même et l'accent de ces pensées et de ces sentiments, — et dans tout cela *à la fois*, — le charme mystérieux du passé.

(Je sais bien que le passé seul existe. Ce

que nous appelons le présent, c'est du passé plus proche. Mais, naturellement, c'est du passé un peu lointain que je veux parler.)

Charme puissant sur les âmes désabusées et lasses. C'est là qu'on trouve le repos. Il n'y a d'ailleurs que le passé dont nous puissions nous former des images un peu précises et consistantes. Même quand on rêve l'avenir, c'est avec du passé qu'on le construit comme on peut. En réalité, l'avenir n'est que ténèbres et épouvante. Toutes les fois que j'essaye de me figurer ce que sera le monde dans cent ans, dans mille ans, j'éprouve un malaise horrible, une rage de ne pas savoir, un désespoir d'être né trop tôt, une terreur devant l'inconnu. Que si, ne pouvant prévoir l'avenir, on veut seulement le rêver, l'esprit demeure impuissant et stérile. Toutes les utopies, toutes les descriptions d'Arcadies, de Salentes et d'Eldorados, même les plus récentes, n'ont rien du tout d'enivrant, tant nous

sommes impropres même à imaginer le bonheur.

Mais rêver dans le passé, — non pas en historien présompteux et pour le repétrir selon les passions et les sottises du présent, — rêver dans le passé pour rien, pour le plaisir, cela est charmant, et cela est aisé. Loin de se dérober, le passé, lui, s'offre à nous de lui-même : car il est notre tout, et c'est de lui que nous sommes faits. Rêver dans le passé, — surtout dans le passé de la France, — c'est réveiller tous les hommes que nous portons en nous, c'est prolonger notre vie en arrière, par delà le berceau ; c'est jouir de sentir à tout notre être des racines si profondes, et d'avoir tant vécu déjà avant de voir la lumière.

N'objectez pas les abominations qui se peuvent rencontrer parmi cette suavité du passé. Elles ont sur celles du présent un avantage, c'est qu'elles ne sont plus. A moins de le vouloir, on ne hait pas dans le passé, puisqu'on

est libre de n'y voir que les choses qui furent belles et touchantes, et de les considérer uniquement sous l'aspect où elles l'ont été... (Et c'est pour cela, par exemple, qu'on voit des personnes fort irreligieuses collectionner les tableaux pieux des primitifs, les meubles de sacristie et les objets de sainteté d'autrefois.)

Bref, dans le passé on choisit. Dans le présent on ne choisit pas : on est bien obligé de le subir tout entier et comme il est... Ah ! quel refuge, quel merveilleux *alibi*, à certaines heures, de vivre avec les morts et avec leurs œuvres, — en choisissant les uns et les autres !

Et maintenant, Messieurs, ne me reprochez pas d'être un prophète du passé et, par là, d'énerver vos précieuses vigueurs. Le sentiment que j'exprime n'est pas très contagieux et ne met rien en péril. Soyez tranquilles, il y aura toujours assez d'hommes pour habiter le présent et s'y installer énergiquement

et pour s'emparer de l'avenir et en affirmer la magnificence. Et c'est ce qui m'a permis de m'abandonner sans scrupule à cette songerie sur le passé dormant, sur le passé endormeur.



En marge des Évangiles



La Vierge aux Anges

PENDANT les huit jours qu'elle passa dans l'étable de Bethléem, Marie n'eut pas trop à souffrir. Les bergers apportaient des fromages, des fruits, du pain, et du bois pour faire du feu. Leurs femmes et leurs filles s'occupaient de l'enfant et donnaient à Marie les soins que réclament les nouvelles accouchées. Puis les rois mages laissèrent un amoncellement de tapis, d'étoffes précieuses, de joyaux et de vases d'or.

Au bout de la semaine, quand elle put marcher, elle voulut retourner à Nazareth, dans sa maison. Quelques bergers lui propo-

sèrent de l'accompagner, mais elle leur dit :

— Je ne veux pas que vous quittiez pour nous vos troupeaux et vos champs. Mon fils nous conduira.

— Mais, dit Joseph, abandonnerons-nous ici les présents des Mages ?

— Oui, dit Marie, puisque nous ne pouvons pas les emporter.

— Mais il y en a pour beaucoup d'argent, dit Joseph.

— Tant mieux, dit Marie

Et elle distribua aux bergers les présents des rois.

— Mais, reprit Joseph, ne pourrions-nous en garder une petite partie ?

— Qu'en ferions-nous ? répondit Marie. Nous avons un meilleur trésor.



Il faisait chaud sur la route. Marie tenait l'enfant dans ses bras ; Joseph portait un panier rempli d'un peu de linge et de modestes

provisions. Vers midi, ils s'arrêtèrent, très fatigués, à l'orée d'un bois.

Aussitôt, de derrière les arbres, sortirent de petits anges. C'étaient de jeunes enfants, roses et joufflus ; ils avaient sur le dos des ailerons qui leur permettaient de voleter quand ils voulaient, et qui, le reste du temps, rendaient leur marche facile et légère. Ils étaient adroits et plus vigoureux que ne le faisaient supposer leur âge tendre et leur petite taille.

Ils offrirent aux voyageurs une cruche d'eau fraîche et des fruits qu'ils avaient cueillis on ne sait où.

Quand la sainte famille se remit en chemin, les anges la suivirent. Ils débarrassèrent Joseph de son panier et Joseph les laissa faire. Mais Marie ne voulut pas leur confier l'enfant.

Le soir venu, les anges disposèrent des lits de mousse sous un grand sycomore, et toute la nuit ils veillèrent sur le sommeil de Jésus.

*
* *

Marie rentra donc dans son logis de Nazareth. C'était, dans une ruelle populeuse, une maison blanche à toit plat, avec une petite terrasse couverte, où Joseph avait son établi.

Les anges ne les avaient point quittés et continuaient de se rendre utiles en mille façons. Quand l'enfant criait, l'un d'eux le berçait doucement ; d'autres lui faisaient de la musique sur de petites harpes ; ou bien, quand il le fallait, ils lui changeaient ses langes en un tour de main. Le matin, Marie, en se réveillant, trouvait sa chambre balayée. Après chaque repas, ils enlevaient rapidement les plats et les écuelles, couraient les laver à la fontaine voisine et les reposaient dans le bahut. Lorsque la Vierge allait au lavoir, ils s'emparaient du paquet de linge, se le distribuaient, tapaient joyeusement sur les toiles mouillées, les faisaient sécher sur des pierres et les reportaient à la maison. Et si Marie, en filant sa quenouille, s'assoupissait par la grosse

chaleur, sans la réveiller ils finissaient son ouvrage.

Ils n'avaient guère moins d'attention pour Joseph. Ils lui présentaient ses outils, les rangeaient après le travail, enlevaient les copeaux et les vrillons, et tenaient l'atelier dans un état de propreté irréprochable.

*
* *

Mais, trop servie par les anges et n'ayant presque plus rien à faire, Marie s'ennuya.

Parce qu'elle s'ennuyait, elle pria davantage ; et, tout en priant, elle réfléchissait...

Un matin, en se levant, elle vit les anges occupés à nettoyer la chambre. Elle leur arracha le balai et fit mine de les chasser. Ils déguerpirent. Mais, à midi, après le dîner, comme ils voulaient desservir la table, elle donna sur les petits doigts de l'un d'eux une chiquenaude, qui mit la troupe en fuite. Ils revinrent peu après. Au moment qu'elle s'apprêtait à filer, un ange essaya de s'emparer

de son fuseau. Elle brandit le fuseau comme une arme et poursuivit l'intrus jusque dans l'atelier de Joseph. Au bout d'une heure, tandis qu'elle cousait, assise près de l'enfant, elle avisa deux anges qui, s'étant glissés sous le berceau, le balançaient sournoisement. Elle se leva, les mit dehors et referma si vivement la porte qu'un des anges se trouva pris par le bout de l'aile. Il poussa un petit cri. Marie le délivra, mais elle lui dit : — Tant pis pour toi. Cela t'apprendra à te mêler de ce qui ne te regarde pas. Préviens tes camarades, et que je ne vous revoie plus !



— Mais, dit Joseph, pourquoi chasses-tu ces petits bonshommes ? Ils nous rendent pourtant de grands services.

— C'est justement pour cela, répondit Marie.

— Je ne comprends pas, reprit Joseph. Puisque ton fils est le Messie, il est tout simple

qu'il soit servi par les anges et que sa mère en profite.

— Oh ! dit Marie, voilà des propos sans délicatesse. Ne sais-tu pas que le Messie est venu au monde pour souffrir avec les hommes et, d'abord, pour endurer tous les maux naturels aux petits enfants ? Et certes, ces souffrances, je dois les adoucir autant qu'il est en moi, puisque je suis sa mère. Mais je ne veux pas que d'autres que moi se chargent de cette besogne. Est-ce que les autres mères ne soignent pas elles-mêmes leurs petits ? Quelle lâche créature serais-je, si je renonçais à ma part de labeurs maternels ? D'ailleurs, j'en suis sûre, mon petit enfant aime mieux être soigné par moi que par ces marmots ailés. Et je sais que je m'associerai davantage à sa volonté rédemptrice en peinant comme les autres femmes et en acceptant toute la condition humaine. Oui, je veux toute seule emmailloter mon fils, toute seule le bercer et l'endormir, et toute seule aussi faire

mon ménage, toute seule filer ma quenouille et aller toute seule au lavoir... Et, comme ces petits travaux me sont presque tous une joie, je n'y ai sans doute pas grand mérite : mais pourtant je serais coupable si je supportais que des anges les fissent à ma place... Comprends-tu ?

— Je crois que oui, ma chère fille... Mais alors il va falloir que je renonce, moi aussi, aux petits services que les anges me rendaient ?

— Evidemment, mon ami.

— J'avais cependant cru que, d'être l'époux de la mère du Messie, cela me donnait droit à quelques petits avantages. Mais tu dois avoir raison : car tu es plus intelligente et plus savante que moi, bien que tu n'aies que quinze ans, et que j'aie passé la soixantaine.

*
* *

Or, la nuit suivante, comme l'enfant Jésus criait et ne voulait pas s'endormir, tout à coup

on entendit dans la rue une mélodie légère et d'une extrême douceur.

Marie ouvrit la porte et aperçut, au clair de lune, rangés contre le mur de la maison, les anges qui faisaient de la musique avec leurs petite harpes.

— Encore vous ? leur dit-elle. Et si mon fils ne veut pas dormir ? Et s'il lui plaît de crier et de souffrir de ses dents ?... Et puis, ne suis-je pas là, moi, sa mère ?... Allez-vous-en, ou je me fâche !

Le lendemain, ils ne reparurent pas de toute la journée. Mais, le matin d'après, Marie les vit tous dans la cour, groupés sous le figuier, timides, honteux, et qui pleuraient en silence.

— Mes petits anges, leur dit-elle, je vous parais sévère parce que vous êtes trop petits pour comprendre. Mais écoutez ! La vieille Séphora, qui demeure en face, est paralytique. Un peu plus loin, c'est la bonne Rachel, qui a douze enfants, et qui a bien du mal à les élever. Et vous trouverez à Nazareth

beaucoup d'autres pauvres femmes. Eh bien, c'est elles qu'il faut aider à faire leur ménage, à laver leur linge, à soigner leurs enfants... Puisque vous voulez plaire à mon fils, c'est par là que vous y réussirez le mieux.

Et, voyant leurs petits nez plissés par le chagrin, elle ajouta :

— Quand il sera plus grand, je vous permettrai peut-être de jouer avec lui... Mais faites d'abord ce que je viens de vous dire.



Et, cette année-là, toutes les pauvres femmes et les malades de Nazareth furent aidés et tous les petits enfants bercés par des serviteurs invisibles (car, seuls, Marie et Joseph voyaient les anges); et les nourrissons ne crièrent plus, à l'exception de l'enfant Jésus qui voulait souffrir pour eux.





L'Enfant Jésus et le bon maçon

Conte de Noël

ONSIEUR Durand, marchand de nouveautés, était un bourgeois considéré dans sa petite ville.

Il avait une bonne femme et deux gentils enfants : Lili et Zézé.

Conseiller municipal, aspirant en secret au conseil d'arrondissement, il s'était fait affilier à la Loge. Mais il le dissimulait avec soin, à cause de sa clientèle.

Certes, il était ennemi de la superstition. Mais il tenait beaucoup à avoir la paix dans son ménage : il laissait donc sa femme aller à l'église, et lui avait abandonné l'éducation des deux petits jusqu'à leur première communion.

— Quand ils auront l'âge, disait-il, je leur referai une éducation basée sur les principes scientifiques.

*
* *

C'était la veille de Noël. Comme les autres années, Lili et Zézé disposèrent dans leur chambre, sur le marbre de la commode, une fort belle « crèche » : l'enfant Jésus en cire et, tout autour, la Vierge, saint Joseph, l'âne, le bœuf et quelques bergers, et des fleurs dans des vases, et même deux bougies roses.

M. Durand était au magasin ; Mme Durand allait sortir pour quelques emplettes.

— Oh ! maman, supplia Lili, donne-moi

des rubans et des bouts d'étoffe pour faire la crèche encore plus belle et pour mieux habiller les personnages!

— Tu trouveras cela, répondit Mme Durand, au bas de l'armoire, à gauche. Ne dérange pas le linge, et soyez sages tous les deux.

Lili trouva, à l'endroit indiqué, une provision de rubans et de rognures qui lui semblèrent médiocres.

Alors elle poussa plus loin ses recherches, et elle finit par ramener, de derrière une pile de draps, deux objets singuliers et somptueux qui la firent crier d'admiration.

C'était une écharpe et une sorte de petit tablier en soie bleue,brodés de dessins en or, qui représentaient un œil dans un triangle, un temple à colonnes, des serpents, des branches d'acacia et des têtes de mort sur des tibias en sautoir. Apparemment, M. Durand était un des hauts dignitaires de la Loge. Chevalier du Serpent d'airain ? qui sait ?

— Joli ! dit Zézé.

— Cela ressemble, dit gravement Lili, à des ornements sacerdotaux.

Elle étendit sous l'enfant Jésus le tablier de soie ; comme l'écharpe était longue, elle la coupa en deux avec des ciseaux, et de chaque morceau affubla, comme d'une étole, la Vierge et saint Joseph ; elle noua de simples rubans aux cous de l'âne, du bœuf et des bergers ; puis elle contempla son œuvre avec une extrême satisfaction.

Lorsque Mme Durand fut de retour :

— Oh ! maman, dit Lili, vois ce que nous avons trouvé dans l'armoire !

Mme Durand reconnut les insignes maçonniques de M. Durand, sourit, réfléchit une minute, et dit aux enfants :

— C'est magnifique, en effet... Jamais vous n'avez eu une si belle crèche... Mais surtout, mes chéris, n'en parlez pas ce soir à votre père... Gardez-lui la surprise pour demain matin.

*
* *

Après dîner, M. Durand dit à sa femme :

— Ma bonne, j'ai rendez-vous au café du Commerce... avec des clients... Une affaire importante.

— Ta manille, sans doute ?

M. Durand haussa les épaules.

En réalité, il y avait, ce soir-là, à la Loge, une réunion solennelle. Un nouveau frère devait subir les épreuves de l'initiation. Tous les « maîtres » y assisteraient, et en grand costume. M. Durand tenait beaucoup à ne pas manquer une si belle cérémonie.

Il passa dans sa chambre, ouvrit l'armoire, chercha longtemps... Très agité, il visita tous les placards de la maison, le bahut de l'antichambre, la petite bibliothèque du salon, et jusqu'aux tiroirs du buffet de la salle à manger. Mais, par une volonté d'en haut, il ne songea pas à entrer dans la chambre de Lili et de Zézé.

— Que cherches-tu ? dit Mme Durand d'une voix douce.

— Cela ne te regarde pas, répondit M. Durand.

Il recommença ses recherches, méthodiquement cette fois, mais sans plus de succès. Puis il s'énerva, mit l'armoire au pillage, démolit les blanches piles de linge parfumées de lavande, et les refit à coups de poing.

Cependant l'heure avançait. On venait de mettre les enfants au lit. Mme Durand brodait sous la lampe, avec un sourire angélique.

— Alors, demanda M. Durand, tu ne sais pas ce que c'est devenu ?

— Quoi, mon ami ?

— Rien... des affaires à moi.

— Tu sais bien, mon ami, que je n'y touche jamais.

M. Durand, découragé, finit par se coucher en bougonnant.

*
* *

Le lendemain, jour de Noël, dans la matinée, M. Durand, qui était de loisir, entra dans la chambre des enfants.

Devant la commode, où rayonnait la crèche entre les deux bougies allumées, Lili et Zézé étaient à genoux, les mains jointes, et Mme Durand les aidait à réciter leur prière :

— Mon Dieu... donnez la santé... à papa... à maman...

Mais ces vœux obligeants bégayés par des lèvres innocentes touchèrent peu le Chevalier du Serpent d'airain. Il avait, du premier coup d'œil, découvert sous le Jésus de cire et sur les épaules de Marie et de Joseph les insignes qui faisaient son orgueil. Il devint tout pâle et cria :

— C'est stupide !

Et, se tournant vers sa femme :

— C'est toi qui leur as donné ces... ces...

— Ces quoi, mon ami ?

— Enfin... ces objets ?

— Non, mon ami. C'est Lili qui les a dénichés dans l'armoire.

— Et tu lui as permis ?...

— Je n'ai pas eu à lui permettre, mon ami. J'étais sortie à ce moment-là.

— Mais tu pouvais les lui reprendre.

— Je n'en ai pas eu le courage, mon ami. L'enfant était si contente !

— C'est stupide ! répéta M. Durand.

— Quoi donc, papa ? demanda Lili.

— Explique-leur, mon ami, dit Mme Durand d'une voix de plus en plus douce.

Mais M. Durand ne daigna pas repondre.

— C'est donc moi qui leur expliquerai, reprit Mme Durand. Ecoute, Lili. Tu m'as quelquefois demandé pourquoi ton père n'allait pas à l'église... Eh bien ! c'est qu'il va à la sienne... l'église des hommes... Et il y met tous ces beaux ornements.

— Tu arranges cela ! interrompit M. Durand.

— Que veux-tu que je lui dise ?... D'ailleurs, mon ami, tu m'as souvent affirmé que toutes les religions se valaient... Ce n'est pas du tout mon opinion ; mais enfin tu l'as dit... Eh bien ! tu as ta religion et nous avons la nôtre...

— Pardon ! moi, je n'en ai pas.

— Es-tu sûr ?

— Et puis... assez de paroles inutiles, n'est-ce pas ? conclut M. Durand.

Et il fit le geste d'enlever brusquement de la crèche le tablier et l'écharpe.

— Oh ! papa, dit Lili, laisse-nous les belles affaires !

Et, avec une petite moue qu'elle savait irrésistible, elle s'accrochait aux jambes de M. Durand.

— Non ! non ! non !... Ta mère te souffre tous tes caprices. Mais cette fois, vraiment, cela passe les bornes !

Il paraissait très en colère. Lili fondit en larmes, et Zézé l'imita aussitôt.

M. Durand, bon maçon, mais père faible, ne put soutenir cette vue, et se mit à consoler les deux enfants.

Mais, tout à coup, pris de terreur :

— Au moins, dit-il à sa femme, Lili ne montrera pas sa crèche à ses petites amies et ne bavardera pas ?... Parce que, tu comprends, si une pareille chose se savait, je ne tarderais pas à avoir ma fiche.

— N'aie donc pas peur. Lili ne dira rien.

— Oh ! non, papa.

— Alors...

— Oh ! papa, que tu es gentil ! dit Lili, en se jetant dans les bras de son père.

— Après tout, monologua M. Durand, si ma tolérance est excessive, elle n'est point absurde... Ce Jésus fut un penseur de mérite pour son temps... Il haïssait les prêtres... Il prêchait, comme nous, la liberté, l'égalité, la fraternité...

Et M. Durand continua sur ce ton, pendant que Mme Durand, souriante toujours, peignait Lili, et que Zézé, assis par terre, construisait une vague forteresse avec des petits cubes de sapin.

— Papa ! dit subitement Lili à travers ses boucles, je suis sûre que l'enfant Jésus te bénira.

*
* *

Lili, comme vous l'allez voir, ne se trompait point.

Le lendemain, à l'heure de l'apéritif, le café du Commerce fut beaucoup plus animé qu'à l'ordinaire. Les habitués se passaient de main en main une photographie qui devait être fort comique, car ceux qui y jetaient les yeux étaient immédiatement secoués d'un bon rire. « ... Tiens ! un tel !... Il en est donc ?... Ah ! le cachottier !... Et celui-là, qui a l'air d'un curé... Tu ne le reconnais pas ?... Ah ! les

farceurs !... » Et, de tous les coins du café, d'autres curieux s'en venaient regarder le joyeux document par-dessus les épaules des premiers. Seuls, quelques consommateurs, la mine inquiète, feignaient de s'absorber dans leur manille aux enchères ou dans la lecture de leur journal.

Je vous dirai, sans plus tarder, que cette photographie représentait tous ces messieurs de la Loge ornés de leurs tabliers et de leurs écharpes, brandissant des épées de fer-blanc, bizarres, graves, ridicules.

L' « instantané » avait été pris à la « tenue » de l'avant-veille, je ne sais comment, par quelque loustic embusqué ou quelque faux frère : ce point ne sera sans doute jamais éclairci.

M. Durand, qui jouait à l'écarté son vermout-grenadine, constata, avec un grand soulagement, qu'il ne figurait pas dans le groupe photographié.

Quand il rentra chez lui, sa femme lui

sauta au cou, puis lui mit sous le nez l'image révélatrice : car il en courait déjà des exemplaires dans toute la ville.

— Ah ! mon ami, dit-elle, quelle chance que tu n'y figures pas !... Et à qui la dois-tu, cette chance ? à qui ? Sans la crèche et l'enfant Jésus, Lili n'aurait pas fouillé dans l'armoire ; elle n'y aurait pas trouvé tes insignes, et tu aurais été à la Loge rejoindre les camarades... Si tout le monde ne se fiche pas de toi à l'heure qu'il est, c'est donc bien à l'enfant Jésus que tu le dois... Ose dire que ce n'est pas à lui !...

— Tu vas un peu loin, répondit M. Durand, content tout de même.




En marge du Ramayana



Deux Saintetés

DIPTYQUE

I

UN SAINT

Le roi Visvamitra avait au cœur un grand désir de puissance.

Comme il parcourait la terre, suivi de son armée, il arriva à l'ermitage du brahme Vacichta.

L'ascète traita le roi avec honneur. Il lui offrit respectueusement des racines, des fruits et de l'eau pure. Mais, tandis qu'ils échangeaient des propos pieux, Vacichta eut cette idée que Visvamitra se croyait sans doute

beaucoup plus puissant qu'un brahme. Alors, pour rabattre son orgueil :

— Roi, lui dit-il, j'ai envie de t'offrir un grand banquet, à toi et à ton armée.

Là-dessus il appela Sabalâ, la vache blanche dont la mamelle donne, à celui qui la trait, toutes les choses qu'il désire.

Et toute l'armée de Visvamitra fut pleinement satisfaite, s'étant rassasiée des nourritures les plus fines.

Visvamitra s'émerveillait :

— Saint homme, dit-il au brahme, donne-moi Sabalâ en échange de cent mille vaches.

— Roi, répondit Vacichta, ni pour cent milliers, ni pour un milliard de vaches, ni pour des montagnes d'or, je ne te donnerai Sabalâ.

Alors le roi fit enlever de force la vache blanche. Elle s'échappa et revint à l'ermitage. Et sa mamelle, traite par le brahme, produisit une armée qui anéantit celle de Visvamitra.

*
* *

Visvamitra réfléchit. Il comprit que la suprême puissance ne s'acquiert que par la perfection, qui est la victoire sur les sens.

Après avoir mis un de ses fils à la tête de son empire, il se retira dans la solitude et s'astreignit à la plus rude pénitence.

Quand il se crut assez parfait, il pria Brahma de lui confier l'arc Véga, l'arme des dieux ; et Brahma y consentit.

Muni de l'arc merveilleux, Visvamitra retourna à l'ermitage de Vacichta et décocha une flèche contre le saint homme. Mais l'ascète n'eut qu'à lever son bâton brahmanique, et la flèche divine retomba sans vertu.

*
* *

Visvamitra se dit : « C'est que je ne suis pas encore assez saint. Je ne suis toujours qu'un ksatrya. La force du ksatrya est une

chimère. La force du brahme est seule réelle. Je serai brahme, et j'arriverai, moi aussi, à l'union parfaite avec Dieu. »

Il s'enfonça dans la forêt des mortifications et se macéra d'une manière excellente.

Après mille ans de ce régime, l'aïeul des mondes, Brahma, lui apparut et lui dit :

— Mon fils, tu t'es élevé jusqu'au rang des rois très saints. Ta pénitence t'a mérité le titre de *richi*.

Mais Visvamitra accueillit froidement cette nouvelle.

— Brahma, songea-t-il, ne m'a appelé que roi saint. Cela ne me suffit pas encore.



Il continua sa pénitence.

Mais, un jour, une Apsara vint dans son ermitage. Elle était belle et à demi nue. Elle dit à Visvamitra :

— Je suis venue ici parce que je t'aime.

Il la prit par la main... Dix années se pas-

sèrent ; et l'ascète, à qui cette nymphe avait dérobé son âme et sa science, ne compta ces dix ans que pour un seul jour.

Puis, s'étant aperçu de son changement, et irrité contre lui seul, il congédia l'Apsara avec des paroles affectueuses.

Il reprit ses saints exercices, les bras levés en l'air, se tenant sur un seul pied, immobile comme un tronc d'arbre, brûlé par le soleil ou noyé par la pluie, et n'ayant pour aliments que les vents du ciel.

Sa pénitence fut si haute que les dieux en furent effrayés. Ils lui dépêchèrent une nouvelle Apsara, encore plus belle que la première. Mais, cette fois, il se méfia.

— Toi qui veux me tenter, cria-t-il, change-toi en rocher et reste enchaînée dans ce bois des mortifications.

Mais à peine l'eut-il métamorphosée en un roc stérile qu'il fut saisi d'une poignante douleur ; car il s'aperçut qu'il venait de céder à un mouvement de colère.

— Je n'ai pas encore vaincu mes sens, murmura-t-il.

Il reprit le cours de sa pénitence, et demeura silencieux et immobile pendant mille ans.

*
* *

Quand les dieux virent l'anachorète sans colère, sans amour, l'âme absolument tranquille, toute proche enfin de la perfection suprême, ils s'en vinrent au palais de Brahma.

— Que ce saint, dirent-ils, obtienne le don qu'il désire, avant qu'il lui vienne en pensée de conquérir le royaume du ciel.

Et tous les chœurs des Immortels, Brahma en tête, se rendirent à l'ermitage de Visvamitra et lui adressèrent ces paroles :

— Richi-brahme, cesse ces macérations triomphantes, car voici que tu as mérité le *brahmarshitvat*.

Et Visvamitra, élevé au rang de brahme, parcourut la terre d'une âme juste et parfaite.

II

UNE SAINTE

Bertile naquit de pauvres paysans.

Elle n'était pas très jolie, mais elle avait une bonne petite figure et des yeux si doux qu'on ne pouvait la regarder sans l'aimer.

Elle fut une petite fille sage et obéissante, et qui aidait sa mère de son mieux dans les travaux du ménage.

Elle aimait extrêmement les fleurs et les bêtes. Les oiseaux, dans le jardin, venaient se poser sur sa tête, sur ses épaules et sur ses doigts. Quand elle trayait la vache dans l'étable, la vache, avec un meuglement tendre, se retournait et essayait de la lécher.

Bertile aimait tout le monde, mais particulièrement les pauvres et les souffrants. Elle donnait son pain aux mendiants qui passaient, et, dans les maisons où il y avait des malades, elle allait les servir selon ses forces.

Aussitôt qu'elle fut en âge de comprendre ce que c'est que le Christ et la rédemption, elle aima Jésus par-dessus tout, parce qu'il avait aimé les hommes jusqu'à la mort ; mais elle aima de plus en plus les hommes parce qu'ils étaient aimés de Jésus : et elle ignorait elle-même si sa charité lui venait de sa piété, ou sa piété de sa charité.

Dans les champs et sur les talus des chemins, où elle menait paître sa vache et sa chèvre, elle priait tout le long du jour. Et sans doute cette petite bergère avait plus d'imagination et de sensibilité qu'un grand peintre ou un grand poète : car les choses auxquelles elle songeait, la misère des hommes, la vie de Jésus et les scènes de sa Passion lui apparaissaient dans un tel détail, et

si précis, qu'elle ne cessait presque pas de s'émouvoir et de pleurer.

*
* *

Quand elle devint nubile, elle ne s'en aperçut point. Et, parce qu'elle aimait Jésus et tous les hommes en lui, jamais elle ne fut tentée d'aimer un homme d'amour.

Un jour qu'elle ramassait du bois dans la forêt, elle rencontra un seigneur qui essaya d'abord de la séduire par de douces paroles, puis voulut la prendre de force. Mais il fut soudain frappé de paralysie ; et il ne recouvra le mouvement qu'après que Bertile eut prié pour lui et qu'il se fut repenti tout haut de son mauvais dessein.

Bertile était une paysanne active et dure à l'ouvrage, entendue à tous les travaux des champs. Mais elle communiait tous les matins avec larmes. Elle passait tous ses dimanches à l'église. Elle donnait aux autres tout ce qu'elle avait. Elle était indifférente au goût

de la nourriture et de la boisson. Si le seigneur du lieu avait commis un acte trop injuste, elle allait le lui reprocher au nom de Jésus, et quelquefois elle obtenait justice ; d'autres fois, elle était battue et chassée par les gens d'armes, mais elle ne se plaignait pas.

Un jour, un roi barbare arriva dans le pays à la tête de son armée. Bertile alla à sa rencontre et lui dit : « Roi, les habitants de ce village ne sont que de pauvres gens. Je t'adjure, par Notre-Seigneur, de ne leur point faire de tort. Mais il y a, à dix lieues d'ici, un pays désert et qui serait très fertile s'il était cultivé. Va t'y établir avec tes soldats. »

Le roi barbare l'écouta avec étonnement. Il la trouva si singulière qu'il crut ce qu'elle lui disait. Et il découvrit en effet, dix lieues plus loin, un territoire qui n'était composé auparavant que de landes stériles, mais qui se révéla tout à coup merveilleusement fécond et riche, par la volonté de Dieu et selon la parole de sa servante.



Cependant le désir croissait en Bertile de souffrir avec Jésus, d'abord pour l'amour de lui et pour la joie de souffrir comme lui, mais aussi pour l'amour des hommes et dans la pensée d'expier et de mériter pour eux.

C'est pourquoi, lorsqu'elle atteignit sa dix-huitième année, des stigmates sanglants et douloureux fleurirent dans ses mains, sur ses pieds, à son flanc et autour de son front. Et, tous les vendredis, ces plaies saignaient davantage et la brûlaient plus cruellement. Et, à cause de cela, une ivresse divine illuminait son visage.

Elle réunit autour d'elle des veuves et des jeunes filles et les instruisit à soigner les enfants, les infirmes et les vieillards. Et souvent elle guérissait les malades par l'attouchement de ses mains.

Elle mourut à vingt ans, ayant, par l'amour divin et par la douleur volontaire, lutté contre

la douleur des autres hommes et, pour sa part, racheté le monde autant qu'il peut être donné à une créature.

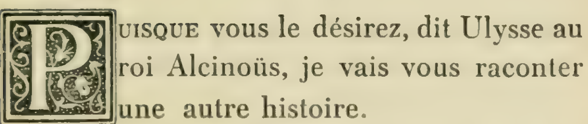
Et ses membres de paysanne habituée aux plus grossiers travaux, ses pieds durcis dans les chemins à la recherche des œuvres de miséricorde, ses mains promenées dans toutes les sanies de la misère humaine, tout son corps desséché, où il ne restait de beau que les yeux et le pli de la bouche, demeura incorruptible et répandit un parfum plus suave que celui des lis et des roses.



En marge de l'« Énéide »



Dans le cheval de bois



PUISQUE vous le désirez, dit Ulysse au roi Alcinoüs, je vais vous raconter une autre histoire.

Nous assiégions Troie depuis dix ans et nous désespérions de la prendre, quand la chaste Pallas nous inspira un artifice. Nous construisîmes un grand cheval de bois et nous répandîmes le bruit que nous offrions ce cheval à Pallas pour qu'elle protégeât notre retour dans nos foyers.

Ce colosse était l'œuvre de l'ingénieux Epéus. Il avait environ cinquante pieds de

long et douze de large, et son ventre était élevé de vingt-cinq pieds au-dessus du sol. Il avait une grande bouche béante, pour que les hommes enfermés dans ses flancs pussent respirer et voir un peu. Et, pour qu'il fût plus beau, Epéus lui avait fait des dents d'argent et des yeux de pierres précieuses.

L'intérieur était commodément aménagé. Il y avait des banquettes pour s'asseoir et des crochets pour suspendre les armes et les vêtements. Une trappe était pratiquée dans le ventre du monstre ; et dans l'armature de ses côtes, artistement recourbées, se dissimulaient des trous par où l'on pouvait regarder ce qui se passait au dehors.

Le sort m'ayant désigné avec Ménélas, Thermandre, Sthénélus, Thoas, Acamas, Pyrrhus, Epéus et Machaon, nous nous engouffrons, par la trappe, dans le ventre du colosse. Nous emportions des couvertures, des outres de vin et une provision de pain et de viande salée.

En même temps, l'armée des Grecs, après avoir brûlé ses tentes, monta sur les nefs, quitta le rivage troyen, et fut se cacher derrière l'île de Ténédos.

Seul, le cheval géant se dressait sur la plage déserte, sous le soleil ardent. Nous nous taisions, pleins d'angoisse, car nous ne savions pas ce qu'il adviendrait de nous, ni si nous sortirions de notre creuse embuscade pour la victoire ou pour la mort.

Le temps, d'abord, nous sembla long :

— Si encore, dit Pyrrhus, nous pouvions jouer aux dés ! Mais il ne fait pas assez clair dans cette caverne pour compter les points.

La chaleur devenait insupportable :

— Buvons, dit Acamas, puisque nous avons du vin.

— Tu es fou, lui répondis-je ; nous avons besoin de toute notre tête.

Enfin, nous ouïmes un grand murmure confus. Par les trous de l'armature, nous vîmes les Troyens qui se répandaient joyeuse-

ment sur le rivage et qui venaient visiter le camp des Grecs. A la vue du cheval, ce furent des cris d'étonnement. Thyrnète, un de leurs chefs, conseilla aux Troyens d'introduire dans leurs murs ce merveilleux ouvrage dédié à Pallas. Mais Capys, plus prudent, voulait qu'on détruisît ce monstre suspect. Le prêtre Laocoon appuya cet avis, et même il lança contre le colosse un javelot qui traversa la paroi d'érable, et dont la pointe piqua l'épaule d'un de mes compagnons.

— Le maudit prêtre ! fis-je à mi-voix.

— Nous sommes perdus, dit Ménélas.

— Que fait donc Sinon ? dit Sthénélus. Est-ce qu'il nous trahirait ?

Et silencieusement chacun de nous tira du fourreau son épée ou serra sa lance dans son poing.

Mais, à ce moment, des cavaliers troyens ramenèrent un homme qu'ils venaient de surprendre caché dans des broussailles. C'était Sinon, notre compère. Il joua très bien son

rôle. Il pleurait, se traînait sur les genoux, se déchirait le visage avec les ongles. Nous l'entendîmes raconter qu'il nous haïssait ; que nous l'avions désigné comme victime expiatoire, afin d'obtenir des dieux un heureux retour, mais qu'il avait pu nous échapper ; que, d'autre part, Pallas étant irritée contre nous à cause de l'enlèvement du Palladium, nous lui avions offert, pour l'apaiser, cette ingénieuse effigie d'un cheval géant. « Chers Troyens, ajouta-t-il, si vous profanez ce don fait à Pallas, les plus grands malheurs vous attendent ; mais, si le colosse était introduit dans votre ville, l'Asie entière se lèverait avec vous contre la Grèce. Ainsi l'a déclaré l'oracle d'Apollon. »

Les Troyens hésitaient encore. Nous observions, par les petites lucarnes, les mouvements incertains de la foule, et je songeais : « Jamais cela ne prendra ! C'est vraiment trop gros. » Et je me souvenais de Pénélope assise à son rouet et de mon petit Télémaque

jouant dans la cour de ma maison, et je me préparais à mourir.

Laocoon, cependant, ne cessait de crier aux Troyens : « Peuple, on te trompe ! » et, du fond de notre prison, nous accablions ce bavard de malédictions muettes.

Mais voilà que deux serpents, venus de Ténédos, déroulent leurs anneaux sur la mer et, de front, s'avancent vers le rivage. Ils dressent une crête sanglante ; leur croupe se recourbe en replis tortueux, et dans leur gueule vibre un triple dard. Tout fuit devant eux. Ils vont droit à Laocoon, étreignent d'une double ceinture ses jambes, ses bras, son torse et son cou, et le dominent encore de leur tête sifflante. Il veut, avec ses mains, écarter leurs nœuds et hurle désespérément vers le ciel. Mais bientôt il se tait... Et, tranquilles, les deux serpents, côte à côte, regagnent la mer.

— Parfait ! dit auprès de moi Machaon. Le prêtre ne l'a pas volé !

— Boirons-nous ? dit Acamas.

— Pas encore, répondis-je.

Mais les Troyens n'hésitent plus. Ils crient que Laocoon a été puni pour avoir lancé un javelot contre le cheval sacré, et qu'il faut conduire le colosse dans la citadelle où sont gardées les images des dieux, et apaiser par des prières la rancune de Pallas.

— Ça y est ! me dit Thermandre.

Et je réponds :

— Les dieux rendent fous ceux qu'ils veulent perdre.

Les Troyens, en effet, préparent leur ruine avec une surprenante activité. Les uns abattent un pan de leurs murailles pour livrer passage au cheval. D'autres attachent des câbles à son cou. Des charpentiers et des forgerons soulèvent, par le moyen de leviers, les quatre pieds du monstre, et adaptent à chaque pied un essieu qui traverse une roue mobile en cœur de chêne.

Tout cela ne se fait point sans déranger

notre équilibre, et c'est pourquoi je dis tout bas à mes compagnons :

— Enveloppons nos armes dans des couvertures, de peur que le cliquetis du fer ne nous trahisse.

La foule tire sur les câbles. La machine s'ébranle et roule. Des enfants et des vierges l'escortent avec des danses et des chansons.

— Tout va bien, dit Acamas. Buvons !

— A la santé des belles filles de Troie, ajoute le jeune Pyrrhus.

Je permis d'ouvrir une des outres ; et nous nous la passâmes de main en main. Mais Acamas y puisa plus abondamment que mes autres compagnons, car il aimait le vin avec excès et ne savait pas commander à son désir.

Cependant nous roulions vers la ville, secoués parfois de si forts cahots que nous étions jetés les uns contre les autres. Mais nous nous relevions en contenant nos rires.

Le cheval franchit l'enceinte. Les Troyens l'installèrent dans la citadelle, devant le temple de Pallas, et nous firent enfin le plaisir de nous quitter. Ils s'en allèrent dans la ville, pour célébrer par des fêtes et des repas l'entrée du cheval, ne se doutant point qu'ils célébraient ainsi leur propre mort.

La nuit tombait. Il faisait noir dans notre caverne aérienne. Mais nous nous réjouissions en songeant qu'à cette heure même les Grecs quittaient Ténédos et, sur leurs vaisseaux, gagnaient le rivage de Troie.

La solitude était complète autour de nous. Mais les bruits de la ville nous arrivaient toujours, et nous n'osions encore sortir de notre retraite.

Nous dînâmes à tâtons. Acamas profita sans doute de l'obscurité pour boire outre mesure, car, tout à coup, il se mit à parler bruyamment, puis entonna à tue-tête des refrains bachiques.

Nous tremblions tous que quelque Troyen,

errant dans les environs, n'entendît ces éclats de voix et ne courût annoncer à ses compatriotes que l'on chantait dans le ventre du cheval. Mais il était impossible de faire taire Acamas par persuasion, et il n'était pas facile, dans cette nuit opaque, de le réduire par la violence. Un démon indomptable agitait cet ivrogne. Guidé par le bruit qu'il faisait, j'essayais de le saisir au passage; mais, quand je croyais le tenir, je m'apercevais que ce n'était pas lui. Furieux de nos reproches et de nos menaces, il avait tiré son épée et frappait au hasard. Nous en fûmes avertis, non par nos yeux, mais par la douleur que sentirent soudain plusieurs de mes compagnons, atteints par ces coups aveugles. Quelques-uns des blessés ne purent retenir leurs cris. Et l'ivrogne continuait de hurler ses chansons. Nous nous heurtions dans la nuit ; et quand, parmi ce désordre et cette épouvante, mes mains touchaient des visages ou des bras, elles se mouillaient d'un sang que je ne voyais point. Nous

étions perdus; il nous semblait ouïr au dehors des pas qui se rapprochaient...

Mais un dieu m'inspira un artifice salutaire. Je reculai vers l'une des extrémités de notre prison et j'appuyai mon dos contre la paroi ; j'appelai par leur nom chacun de mes compagnons, Acamas excepté ; et, quand je fus assuré qu'ils étaient tous à côté de moi et que l'ivrogne était séparé de notre groupe, je rampai sur le plancher, jusqu'à ce que j'eusse rencontré les jambes d'Acamas. Alors il eut beau se débattre, mes mains remontèrent rapidement le long de son corps jusqu'à sa gorge, que je serrai de toutes mes forces. Il s'abattit tout d'une pièce ; ses pieds remuèrent encore un peu, mais pas longtemps.

Sans doute quelque dieu jaloux fut apaisé par la mort d'Acamas, car dès lors tout nous réussit.

Nous n'entendions plus qu'un grand silence. Les Troyens étaient couchés. Par les étroites lucarnes, nous regardons vers la rive : une

torche brille sur la proue d'un vaisseau. C'est le signal ; quelle joie ! La trappe levée, nous descendons à l'aide d'une corde ; nous envahissons la ville ensevelie dans le sommeil et le vin ; nous égorgeons les sentinelles et nous ouvrons les portes à l'armée des Grecs.



En marge des

Chansons de Geste



Le Vœu de Vivien

VIVIEN fut élevé dans le château de son oncle Guillaume et de sa tante Blanchefleur.

Son temps se partageait entre le cheval, le maniement des armes et les exercices de dévotion.

Il se représentait la terre divisée en deux camps : les chrétiens, amis de Dieu ; les païens, ses ennemis ; en haut, Dieu, la Vierge et l'assemblée des saints se penchant sur le monde et s'intéressant à la lutte, et parfois y intervenant par des miracles.

Vivien était délicat de visage et blanc de peau comme une fille, avec des muscles plus durs que l'acier. Il unissait la piété d'un petit moine à la bravoure d'un chevalier coureur d'aventures. Et il se préparait à la chevalerie comme à un sacrement.

*
* *

Lorsque Vivien, à genoux devant son oncle Guillaume au Court-Nez, eut reçu de lui l'accolade, il se leva et dit :

— Bel oncle, je fais un vœu. Devant dame Blanchefleur, ma tante et marraine, qui m'a si tendrement nourri, devant vous, devant tous vos pairs, je promets à Dieu que, de toute ma vie, je ne reculerai d'un pas en face des païens.

— Voilà, fit doucement Guillaume, un serment malencontreux. Il n'est homme si brave qui ne fuie quand on le serre de trop près. Moi-même, dans la bataille, je n'attends pas d'être mortellement blessé. Beau neveu, il

faut avoir souci de soi pour aider les autres. Et la fuite est bonne qui sauve la vie.

— Oncle Guillaume, sachez-le bien, jamais devant Persans, Turcs ou Sarrasins, je ne céderai d'un pas. J'en fais la promesse au Maître du ciel.

— Alors, mon pauvre petit, tu ne vivras guère.

Dame Blanchefleur s'était mise à pleurer :

— Mon enfant, dit-elle, tu nous prépares un grand chagrin.

— Marraine, j'ai juré, et je ne peux ni ne veux m'en dédire.

— Le pape de Rome pourra te délier de ton vœu.

— Le pape de Rome est loin. Et il ne me déliera pas contre mon gré.

— Adieu donc, beau neveu. Je prierai doublement pour toi.

*
* *

Peu de temps après, Vivien décida son

oncle Guillaume, ses six autres oncles et tous ses cousins à partir ensemble, avec dix mille vassaux, à la recherche des païens. Car pour lui la vie du chevalier, c'était d'avancer sur la terre le royaume de Dieu.

Ils guerroyèrent en Espagne pendant sept ans. Jamais Vivien ne transgressa son vœu. Jamais il ne recula d'un pas. Une fois, dans la mêlée, plutôt que de reculer, il sauta par-dessus les oreilles de son destrier et retomba sur le cheval d'un chef sarrasin : de quoi ce païen fut à ce point surpris que Vivien l'égorgea sans difficulté.

Ils revinrent au pays de Provence et, pour se reposer, plantèrent leurs tentes en Aliscans.

Un matin, ils virent aborder une flotte sarrasine, qui jetait en quantité, sur le rivage, des soldats noirs comme des diables.

Les chrétiens étaient las d'une si rude guerre. Les païens paraissaient innombrables. Mais Vivien dit à ses compagnons :

— N'ayez pas peur de ces mécréants, que

Dieu n'aime guère. Plusieurs de nous mourront ici, mais au Paradis s'en iront leurs âmes. D'ailleurs, si nous ne fuyons pas, Dieu sera pour nous.

— Neveu, dit Guillaume, c'est une folie. Les païens sont trop. Nous ferions mieux de nous en aller.

— J'ai fait, répondit Vivien, le vœu de ne jamais fuir.

— Ce n'est pas fuir, dit Guillaume, que de refuser la bataille.

— Faites ce que vous voudrez, dit Vivien. Je resterai ici à cause de mon vœu.

— Et moi, je resterai à cause de toi, dit Guillaume.

— Et nous aussi, dirent les autres preux.



La ligne noire des païens s'avançait sur le sable jaune.

Les sept oncles de Vivien s'embrassèrent. Suivis de leurs vassaux, ils allèrent à la ren-

contre des Sarrasins. Et ils se tenaient autant qu'ils le pouvaient autour de Vivien, pour lui rendre moins difficile l'accomplissement de son vœu.

Car l'obligation de ne jamais reculer d'un pas exposait l'enfant à des coups plus nombreux et plus rudes. Déjà il était couvert de blessures. Son sang coulait par maintes fêlures de son heaume et par maints trous de sa tunique de mailles,

A un moment, comme il ferraillait avec l'émir Déramé, son cheval fit un écart, et, comme Vivien présentait le flanc, l'émir en profita pour lui trouer le poumon d'un coup de lance.

Mais l'enfant se retint à l'encolure du cheval, qui l'emporta hors de la mêlée et le déposa, dans la campagne, au bord d'une fontaine, à l'ombre d'un grand chêne rond.

*
* *

Or les païens étaient vaincus. Mais Guil-

laume, ayant perdu de vue son neveu, le cherchait avec angoisse. Il le découvrit, enfin, au bord de la fontaine, et il le crut mort.

Il se mit à genoux, le baisa sur la bouche. Puis il posa la main sur la poitrine de l'enfant et sentit la vie sauteler au cœur.

— Neveu, vis-tu encore ?

Vivien ouvrit les yeux :

— Oui, mais j'ai bien peu de force... Oncle Guillaume, puisqu'il n'est pas ici de chapelain, confessez-moi, car je vais mourir.

Et l'enfant, mains jointes, commença à dire ses péchés.

— Oncle, lorsque je pris les armes, je promis à Dieu de ne jamais fuir... Or je crains d'avoir reculé un peu tout à l'heure... De combien, je ne sais pas. Mais j'ai bien peur d'avoir faussé mon vœu.

— Rassure-toi, dit Guillaume. Je te regardais à ce moment-là. Ton cheval s'est porté de côté, mais non pas en arrière.

— Oncle, j'ai bien peur d'avoir reculé, et

cela me désespère... Mais je prie le Seigneur Jésus de me pardonner en considération de ma mort.

*
* *

Mais Vivien ne mourut pas cette fois. Transporté au château d'Orange, sa tante et marraine Blanchefleur le soigna si bien que ses blessures guérirent.

Un soir qu'il était auprès d'elle dans sa chambre :

— Tante, lui dit-il, je crois que je pourrai bientôt repartir en guerre.

— Tu es trop faible encore, dit Blanchefleur. Et puis, n'as-tu pas assez fait pour la cause de Dieu ?

— Je n'aurai pas assez fait tant qu'il me restera une goutte de sang et un souffle de vie.

— Mais n'es-tu pas las de tuer des hommes et encore des hommes, toi qui es d'âme si douce et qui ressembles à une petite fille ?

— Il est vrai que je suis courtois avec mes pairs, charitable aux pauvres gens, équitable pour tous, et que je n'ai jamais fait de mal à aucun chrétien. Mais je suis ainsi parce que je connais la loi divine. Je dois donc travailler à imposer cette loi et à exterminer ses ennemis.

— Il y a peut-être aussi, dit Blanchefleur, des païens courtois et charitables.

— Cela me paraît impossible, dit Vivien; mais, si cela est quelquefois vrai, Dieu leur en tiendra compte.

— Si encore, reprit Blanchefleur, tu n'avais pas fait ce vœu qui augmente pour toi les chances de mort...

— Un chevalier doit être plus brave que les autres hommes, et je voudrais être plus brave que tous les chevaliers.

— Mais c'est de l'orgueil, Vivien.

— Non, marraine, puisque c'est Dieu qui m'a inspiré cette pensée... Et puis... vous êtes ma dame, et c'est aussi en pensant à vous

que j'ai fait ma promesse. Je veux que vous soyez fière à cause de moi.

– Fière, je le suis... mais si angoissée ! Hélas ! ton pauvre petit corps est déjà tout raviné de cicatrices.

— Il y a encore de la place pour de nouvelles blessures, s'il plaît à Dieu. Et vous les guérirez, marraine.

— Vivien, mon doux enfant, ne m'abandonne plus.

— Marraine, ne pleurez pas, car vos pleurs me font mal sans changer ma volonté.

— Si tu repars, mon Vivien, tu ne reviendras plus jamais.

— Cela se peut bien. Mais qu'importe ? Cette vie d'expiation n'est que transitoire. La vie parfaite est ailleurs... Vous prierez pour moi, marraine ?

— Jour et nuit, Vivien.

— Je pourrai donc me dire, toutes les fois que je serai dans un grand danger, que, à ce moment-là même, vous pensez à moi ?

— Certes, tu le pourras.

— Alors, marraine, je partirai bien tranquille.

⁂

Il partit en effet, avec ses oncles et leurs vassaux.

Ils allèrent jusqu'en Afrique, et, dans le désert, un jour de grande chaleur, ils rencontrèrent l'armée sarrasine.

Le choc fut rude. Les oncles de Vivien l'entouraient et le secouraient de leur mieux, pour qu'il pût tenir sa promesse. Mais il vint un moment où Vivien, faible encore de ses blessures, et pressé par un géant païen semblable à une tour, ne put plus ni avancer ni même rester en place. Il fallait reculer ou mourir.

— Je vais donc mourir, se dit l'enfant.

Mais il gardait un peu d'espoir, parce qu'il songeait qu'en cet instant dame Blanchefleur

priait pour lui dans l'oratoire de son château d'Orange...

Tout à coup, une clameur d'effroi s'éleva des rangs ennemis. C'est que les Sarrasins venaient d'apercevoir, au-dessus de l'armée des chrétiens, une autre armée aux formes plus grandes et plus redoutables.

Aux cris poussés par ses compagnons, le géant païen se retourna, vit qu'ils regardaient en l'air, et aperçut à son tour l'armée aérienne...

Vivien put avancer d'un pas. Bientôt l'épouvante saisit les païens. Les chevaliers chrétiens les poursuivirent et en firent un grand carnage. Et ainsi, une fois encore, Vivien tint son serment.

*
* *

Un clerc expliqua dans la suite qu'on avait vu quelquefois se produire au désert, par l'effet de la grande chaleur, des illusions pa-

reilles à celle qui avait effrayé les Sarrasins.

Mais il plut davantage à Vivien de croire que Dieu avait fait un miracle pour lui, et que ce miracle était dû aux prières de sa marraine...

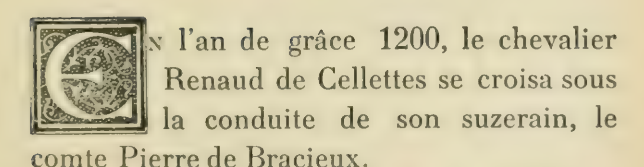


En marge de

Villehardouin



D'un Chevalier franc et d'une Dame de Constantinople



En l'an de grâce 1200, le chevalier Renaud de Cellettes se croisa sous la conduite de son suzerain, le comte Pierre de Bracieux.

Renaud était un jeune homme simple et rude, qui n'avait guère vu jusque-là que la

bonne ville d'Orléans et les grands bois de la Sologne.

Il rejoignit, en passant par Paris, le gros de l'armée, que commandait le marquis Boniface de Montferrat ; chevaucha par la Bourgogne, le mont Joux, le mont Cenis et la Lombardie, et vit sans trop d'étonnement beaucoup de choses qui lui étaient nouvelles. Il n'était pas fort curieux ni capable de grandes réflexions, mais il aimait le mouvement et l'aventure. D'ailleurs chrétien docile et fermement assis dans sa foi parmi les agitations de son corps robuste.

Il séjourna à Venise, où il remarqua qu' « il y avait de douze à quinze cents ponts, tant grands que petits, tant de bois que de pierre, et plus de bateaux qu'il ne passait de chevaux ou de mulets dans Paris ».

Puis il fut à Corfou, contribua à la prise d'Andre et d'Avie, et débarqua à Chalcédoine avec vingt mille autres croisés, francs ou vénitiens. Les croisés assiégèrent Cons-

tantinople, où ils avaient promis de rétablir l'empereur Alexis, et, le 14 avril 1204, ils entrèrent dans la ville.

*
* *

Après avoir donné de vagues regards à la ville dorée, à ses palais de marbre, à ses hautes colonnes surmontées de statues et à ses coupoles d'églises plus nombreuses que les jours de l'année, ils se répandirent par la cité pour faire leur butin.

Avec la petite troupe de ses gens d'armes, Renaud pénétra dans une maison peinte de couleurs vives, où habitait une jeune veuve du nom de Théodosie.

Pendant que ses hommes envahissaient les caves et les cuisines ou s'occupaient avec les premières servantes rencontrées, Renaud, noir de poussière et de sueur, traversa plusieurs chambres pavées de mosaïque et éclairées par des fenêtres à treillis d'or ; il abattit

en passant quelques statuettes qu'il ignorait être de Praxitèle, et, tandis que, de salle en salle, des femmes s'enfuyaient à son approche, il arriva dans une chambre plus secrète, où une jeune dame, vêtue de soies légères, priait devant de somptueuses icônes.

Fort excité par la bataille récente, et aussi par les privations d'un long siège, il se jeta sur la veuve parfumée et la prit de force, malgré ses cris. Après quoi, un peu honteux, il la regarda avec plus de soin et vit qu'elle n'était pas fâchée.

Théodosie l'était si peu qu'elle lui sourit et lui fit signe de rester.

Il resta quelques heures. Il n'osa piller la maison, quoiqu'il fût entré surtout pour cela. Mais, ne voulant pas que la prise de la ville lui fût moins profitable qu'aux autres, il sortit avec ses compagnons pour aller piller ailleurs. Il rapporta bientôt quantité d'or et d'argent, de vaisselle et de pierres précieuses, de satins et de draps de soie, et d'habille-

ments de vair et d'hermine, et demanda à Théodosie la permission de déposer son gain dans une salle du palais.

Dès lors, il ne la quitta plus guère, car il était captif de ses yeux, de la forme de son corps, et de quelque chose qu'il n'avait pas rencontré autrefois chez les femmes de l'Orléanais et de la Bourgogne.

Dans ses expéditions, puis pendant le siège de la ville, il avait appris un peu de grec populaire ; au bout de quelque temps, à force de s'appliquer, il entendit la langue de sa maîtresse et se fit assez bien comprendre d'elle.

Elle lui enseigna les avantages du bain et les délices de la propreté.

Il n'avait jamais connu qu'un amour brutal et rapide. Elle lui révéla un autre amour, qui creusa les joues du jeune barbare et lui rompit les jarrets. Elle lui lisait des vers amoureux de poètes anciens qui lui faisaient paraître sèches et balbutiantes les petites

chansons des trouvères. En même temps, il commençait à concevoir la beauté de la ville aux coupoles d'or. Et son esprit et ses sens s'habituaient à des délicatesses qu'il n'avait ni désirées ni même imaginées auparavant.

Il était soumis à Théodosie comme à une créature plus parfaite et plus savante que lui. Et elle le retenait encore par un mélange de langueur et d'ardeur, par sa souplesse, son mystère et ses parfums.

Au reste, il se réjouissait de la voir pieuse, et même dévote, sans cesse agenouillée devant ses icônes, et mêlant Dieu dans ses moindres propos.

*
* *

Cependant, « il fut crié par toute l'armée, de par le marquis Boniface de Montferrat, et de par les barons et de par le duc de Venise, que tout le butin fût apporté et rassem-

blé, ainsi qu'il avait été promis et juré sous peine d'excommunication. Et les lieux désignés furent trois églises ; et on mit, pour les garder, des Français et des Vénitiens, des plus loyaux qu'on pût trouver. Et alors chacun commença à apporter le gain et à le mettre ensemble. » (Villehardouin, LVI.)

Le tout devait être ensuite partagé équitablement entre les croisés.

Renaud se disposait à faire porter dans une des églises le butin qu'il avait déposé dans la maison de Théodosie. Mais la belle veuve lui dit :

— Ceci m'appartient !

Il y avait là des vases d'or ciselé, des étoffes raides de broderie, de rares joyaux et des fourrures profondes.

Renaud hésitait, songeant à l'excommunication. Il objectait d'ailleurs que sa part lui serait remise comme aux autres chevaliers. Mais Théodosie, l'entourant de ses bras nus et lui parlant de tout près :

— Que ta conscience se rassure, ma chère âme. Dieu, qui est toute justice, te permet de retenir entièrement le gain que tu as fait. La part doit être proportionnée au mérite. Il ne serait donc pas juste que la tienne fût seulement égale à celle des autres croisés, quand tu les surpasses tous en intelligence et en courage. Au surplus, ces biens périssables qui t'appartenaient, puisque tu les avais conquis, ils m'appartiennent maintenant, puisque tu me les as donnés. Et assurément tu ne voudras pas me les reprendre.

Elle acheva de le convaincre par d'habiles caresses, si bien qu'il n'envoya dans l'église que quelques dépouilles de peu de prix.



Mais il fut dénoncé par l'un de ses compagnons, Gérard de Beaugency, comme ayant détourné une partie du butin.

Son cas était mauvais ; car, ainsi que l'é-

crit Messire Geoffroy de Villehardouin, « ceux qui furent alors convaincus de vol, il en fut fait grande justice, et il y eut assez de pendus. Le comte de Saint-Paul pendit, l'écu au cou, un sien chevalier qui avait gardé quelque chose. »

Mais Théodosie eut une idée.

— Mon doux ami, dit-elle à Renaud, il faut démentir ton accusateur et demander contre lui le jugement de Dieu, selon la coutume des Francs. Les barons ne sauraient te le refuser; et si, comme je le crois, Dieu approuve les raisons pour lesquelles tu as retenu ton gain, il le signifiera en te donnant la victoire.

Le « jugement de Dieu » fut accordé au bon chevalier. Comme il paraissait un peu affaibli, Théodosie lui fit boire un philtre composé par une négresse et qui lui rendit une vigueur momentanée. Et Renaud, ayant tué son accusateur en combat singulier, fut reconnu innocent.



*
* *

Or Théodosie était de ces personnes, comme il y en avait beaucoup à Constantinople, qui aimaient à discuter et subtiliser sur les choses de la foi, soit pour s'enorgueillir de la finesse de leur esprit, soit pour plier les dogmes à quelque caprice secret de leur sensibilité.

Un jour qu'elle était dans les bras de Renaud, elle s'écria tout à coup :

— Ah ! chair de péché ! chair maudite où sans cesse la douleur naît du plaisir, et qui jamais, jamais ne sera contentée !

Et, comme Renaud s'étonnait :

— Doux ami, ajouta-t-elle, crois-tu que le Christ ait deux natures ou une seule ?

— Je n'en sais rien, dit Renaud, mais est-ce bien le moment...

— Il faut le savoir, doux ami, car la question est d'importance. Songe que, si le Christ avait une autre nature que la divine,

il faudrait donc admettre qu'il a pu être, comme nous, troublé dans son corps : pensée intolérable, et qui paraît attenter à la pureté divine. Secondement, prends garde à ceci, que la chair du Christ ne saurait être de la même substance que la nôtre, car notre substance est formée de ce qui vient d'un homme et de ce qui vient d'une femme, mais aucun homme n'a coopéré à l'incarnation du Verbe. Reconnais enfin, tendre ami, qu'il est impossible de concevoir deux natures distinctes et une seule personne. Prétendre que le Christ a deux natures, c'est donc comme si l'on disait qu'il y a quatre personnes de la sainte Trinité... Qu'as-tu à répondre ?

— Rien du tout, dit Renaud.

— Alors, reprit-elle, dis-moi que tu crois à une seule nature. J'ai besoin que tu le dises, pour sentir nos âmes mieux jointes... Dis-le, mon amour, je t'en supplie.

— Je te répète que je n'en sais rien, dit Renaud, tout à coup pris de méfiance. Je ne

suis pas assez grand clerc, et je craindrais d'offenser Dieu si d'aventure tu te trompais.

— Oh ! fit-elle, le méchant, qui n'a pas confiance en moi !

Et elle pleura.

*
* *

Le lendemain, Renaud interrogea un des chapelains de l'armée sur le point qui l'inquiétait.

Le chapelain fut un peu étonné de la question. Mais, réfléchissant que la ville était pleine d'hérétiques occultes et qu'il pouvait être bon de prémunir les fidèles contre leurs séductions, il expliqua patiemment à Renaud que le Christ a deux natures, à la fois distinctes et unies ; qu'il fallait bien qu'il fût Dieu pour nous racheter et qu'il fût homme pour souffrir ; que telle était la décision du saint concile de Chalcédoine, et que ceux qui pensaient autrement étaient des

hérétiques et des ennemis de Dieu et de la sainte Église.

— Deux natures ? reprit Renaud. Vous dites deux natures ?

— Je dis deux natures, répondit le chapelain.

— Deux natures... murmura Renaud pour ne pas oublier.

*
* *

Il rentra chez Théodosie, sûr à présent de ce qu'il devait croire.

Mais, pendant plusieurs jours, elle ne lui parla point théologie. Seulement elle semblait s'appliquer de plus en plus à détruire par ses baisers la force de son amant.

Une nuit, enfin, il l'entendit murmurer :

— Dis-le, ma chère âme, que tu y crois.

— A quoi donc, mon amour ?

— A une seule nature comme à une seule personne. Dis-le, mon tendre ami.

Renaud, à ce moment, était penché sur elle. Il crut voir dans ses yeux un abîme, et que cet abîme était l'enfer.

Elle l'attirait vers sa bouche en répétant :

— Dis que tu y crois ! Je veux que tu le dises !

Serré dans ces bras hérétiques, il eut peur, peur de céder à la tentation et de se damner.

Alors il brisa l'étreinte, puis il glissa ses deux pouces sous le menton de Théodosie et les appuya fortement sur son cou jusqu'à ce qu'elle ne fît plus aucun mouvement.



En marge de Joinville



Le Renégat

Le roi Louis était, depuis quelques jours, prisonnier des infidèles. Il logeait à Mansourah, dans une maison assez propre. Un soir, il venait de dîner d'un peu de viande salée et de légumes secs, et, assis dans la cour, près du jet d'eau, il devisait avec le sire de Joinville, quand un de ses pages l'avertit qu'un Sarrasin, bel homme et très bien habillé, demandait à le voir.

Le Sarrasin entra. C'était, en effet, un garçon de bonne mine; mais il n'avait ni le nez légèrement recourbé, ni la peau ambrée, ni la barbe noire et fine que l'on remarquait

chez la plupart des riches hommes sarrasins. Il ressemblait plutôt, par les traits et l'air du visage, à quelque bourgeois de l'Ile-de-France.

Il salua le roi avec beaucoup de respect, et lui dit dans le plus pur français :

— Sire, je vous apporte des fleurs. J'y ai joint quelques pots de lait, des fruits fraîchement cueillis et des légumes de la saison. Je sais que vous souffrez des incommodités qui sont ordinaires aux Francs dans ce pays, et j'ai pensé que ces petits présents vous seraient agréables.

Le roi regardait attentivement le Sarrasin.

— Où avez-vous appris le français ? lui demanda-t-il.

— Sire, dit l'homme avec simplicité, je l'ai toujours su, car j'ai été chrétien.

Alors le roi, d'une voix ferme, mais avec l'accent d'une grande tristesse :

— Je ne puis recevoir vos dons. Allez-vous-en. Je ne vous parlerai pas davantage.

*
* *

Joinville reconduisit l'homme; mais, étant curieux de sa nature, il l'arrêta dans une chambre et le questionna :

— Qui êtes-vous donc, et comment êtes-vous ici ?

— Je suis, dit l'homme, Ali-Eddin, marchand à Mansourah. Mais mon vrai nom est Gautier, et je suis né à Provins. Je suis venu en Égypte l'an de grâce douze cent trente-neuf, avec le duc de Bourgogne. Je me suis établi ici pour faire du commerce, et j'ai renié pour n'être pas inquiété par les infidèles. Je vends des tapis, des étoffes de soie, des parfums, quelquefois des esclaves. Je sers d'intermédiaire entre les chrétiens et les mahométans, et les uns comme les autres n'ont jamais eu qu'à se louer de moi.

— Mais ne savez-vous pas que, si vous mouriez en cet état, vous seriez damné et iriez en enfer ?

— Il est vrai, mais j'y pense le moins possible. Je crois que nulle religion n'est meilleure que la chrétienne. Mais, pour quitter la religion de Mahomet, je devrais m'en aller d'ici et y laisser mes biens. Et je crains, si je retournais vers vous, la pauvreté et les reproches qu'on me ferait. Tous les jours on me dirait : « Voici le renégat. » J'aime mieux vivre ici riche et tranquille.

— Mais songez-vous qu'au jour du jugement, là où chacun verra son péché, vous aurez à subir de plus grands reproches que ceux que vous redoutez aujourd'hui ?

— Je suis jeune encore, et le jour du jugement est loin, au lieu que mes richesses et mes plaisirs sont là tout proches.

— Mais ne sentez-vous pas un trouble et un regret dans votre cœur, en voyant ici des gens de votre pays prêts à mourir pour la foi que vous avez abandonnée ?

— Assurément, et c'est pourquoi je suis disposé à leur rendre tous les bons offices

qui seront en mon pouvoir. La première fois que je vous ai vus, vous et vos compagnons, je me suis ressouvenu avec larmes de mon enfance, de ma ville de Provins, de ses églises, de ses couvents et du son des cloches, et des champs de blé de la Brie. Les Sarrasins ne sont pas de méchants hommes, mais je ne peux parler avec eux du passé. Et puis, ils sont plus voluptueux que sensibles. Je n'ai point retrouvé chez eux cette gentillesse de façons et cette tendresse qui sont choses de chez nous. Enfin, je n'ai pu voir le roi de France sans m'éprendre d'amour pour lui, car il représente tout ce que j'ai laissé. Alors, le sachant éprouvé par les fièvres et par les maux de ventre, je lui ai apporté ce lait et ces légumes frais. Il m'a traité avec rigueur parce qu'il ne connaît pas le fond de mes sentiments et qu'il est, d'ailleurs, trop saint homme pour comprendre mon cas. Mais je ne veux point remporter ces modestes présents. Si vous étiez bon, messire, vous garderiez ce

lait et ces légumes et feriez en sorte de les lui servir sans qu'il y prît garde. Vous le devez, si la santé du roi vous soucie.

— Je tâcherai, dit Joinville. Vous êtes honnête homme, si toutefois on le peut être en dehors de la vraie religion, et surtout quand, l'ayant connue, on l'a délaissée par intérêt et par peur. Pensez à votre âme, et nous revenez.

— Je n'ai point, dit Ali-Eddin, la foi assez vive. Et j'ai trop d'attache, je l'avoue, aux biens de ce monde.

*
* *

Depuis que les croisés étaient à Mansourah, Ali-Eddin recherchait toutes les occasions de les voir et de s'entretenir avec eux. Un jour, il se trouva dans une cour entourée de murs où les Sarrasins tenaient beaucoup de chevaliers et d'autres gens prisonniers. Des émirs, ignorant ou feignant d'ignorer que le

roi avait payé la rançon de tous les captifs, les faisaient tirer de ce clos l'un après l'autre et demandaient à chacun : « Veux-tu renier? » Ceux qui ne voulaient pas, on les mettait d'un côté et on leur coupait la tête, et ceux qui reniaient, on les mettait d'un autre côté.

Or, Ali-Eddin ne pouvait s'empêcher de mépriser ceux-ci, encore qu'il eût jadis fait comme eux. Mais ceux qui préféraient la mort au reniement, il les admirait malgré lui et en avait grande pitié. Et, chaque fois qu'un chrétien était interrogé, Ali redoutait également qu'il ne fût lâche afin de se sauver, ou qu'il ne se perdît par trop de cœur.

Bientôt cette vue lui devint insupportable. Il alla vers le sire de Joinville, apprit de lui le traité conclu par le roi, le fit connaître aux émirs, et put délivrer ainsi la plus grande partie des prisonniers.

Le roi en fut instruit. Il ne voulut point voir le renégat, mais il dit au sire de Joinville :

— Cet homme, apparemment, n'est pas encore endurci dans le mal. Son acte charitable me fait espérer que Dieu lui accordera la grâce de détester son reniement.

Ce propos fut rapporté par Joinville à Ali, qui en fut extrêmement touché.

— C'est pour moi, dit-il, une grande joie, que le roi de France ait pu penser à moi sans colère.

*
* *

Cependant, les chevaliers chrétiens s'exerçaient aux armes, tous les matins, dans un champ proche de la ville. Ali assistait à ces jeux toutes les fois que ses affaires le lui permettaient. Il ne se lassait point de ce spectacle, et il se plaisait à dire que les Francs l'emportaient en adresse sur les Sarrasins.

Il vendait aux chrétiens des étoffes, des parfums, des pièces d'armure, des objets de piété, et toujours au plus juste prix. Et il

écoutait leurs conversations, pour la douceur d'entendre les noms des villes et des rivières de sa patrie et d'ouïr résonner le parler de France.

Un jour, quelques jeunes chevaliers, tourmentés par la chaleur du sang, se plaignirent à lui de ne point rencontrer aisément, sur cette terre étrangère, des femmes dont ils pussent prendre leur plaisir. Le renégat, qui avait perdu la crainte de Dieu, eut pitié d'eux à cause de privations qui, s'ils les eussent supportées, eussent tourné au profit de leurs âmes, et il s'employa obligeamment pour que leur mauvais désir fût contenté.

Mais, trois d'entre eux ayant été surpris dans le moment où ils péchaient, le roi ordonna qu'ils fussent menés à travers le camp, en chemise et liés avec une corde, par les compagnes de leur péché : condamnation que ces jeunes étourdis subirent avec moins de confusion que de moquerie dissimulée, car leurs conductrices étaient belles.

Le roi sut la complaisance d'Ali, et s'en montra fort courroucé. Ce qu'ayant appris de la bouche de Joinville, le renégat donna les signes de la plus vive douleur.

— Hélas! dit-il, je ne savais pas être si criminel. Les Turcs sont peu scrupuleux sur ce chapitre, et j'ai sans doute l'âme un peu turque. Mais la colère du roi me désespère, quoique j'en saisisse mal les raisons.

Quelques jours après, Ali-Eddin, déguisé en mendiant, fut à la messe que l'on célébrait chaque matin, portes ouvertes, dans la chambre du roi, et où ceux qui voulaient étaient admis tant qu'il y avait de la place.

Le roi priait avec une piété si ardente que son visage en était illuminé et paraissait d'une beauté angélique.

Ali se tenait près de l'une des portes. Il regardait le roi de tous ses yeux. Puis, tandis que se succédaient ces cérémonies de la messe qu'il n'avait pas vues depuis bien des années, il se ressouvenait des gestes et des

oraisons, et de son église de Provins, et du pays de France.

En sortant, le roi le reconnut sous ses habits de mendiant :

— Gautier de Provins, lui dit-il, veux-tu revenir à nous ?

— Sire, répondit Ali, je le voudrais, mais je ne puis encore.

Joinville intervint :

— Sire, ce renégat n'a aucune méchanceté. Si vous promettiez de lui assurer la subsistance et de le défendre contre les propos outrageants, je suis sûr qu'il rentrerait de bon cœur dans le giron de la sainte Église.

— Cela serait trop facile, dit le roi. Il faut que son retour lui soit un sacrifice; autrement il ne vaudrait rien... Gautier de Provins, crains-tu toujours la pauvreté et les injures ?

Le renégat ne répondit rien. Il songeait à ses trésors, à ses femmes, à ses jardins, à sa riche maison.

— Pauvre homme! dit le roi tristement.

*
* *

Le roi Louis se transporta à Césarée, puis à Jaffa, puis à Sayette, et il fit dans ces trois villes de grands travaux de fortification.

Le renégat le suivit partout. Il s'entremettait secrètement auprès des fournisseurs de matériaux et obtenait pour le roi des conditions équitables.

Son plus grand bonheur était de l'apercevoir de loin, quelquefois ; mais il n'osait s'approcher de lui. Et il ne faisait pas attention que ses comportements commençaient d'éveiller la défiance des Sarrasins.

A Sayette, « le roi fit enfouir les corps des chrétiens que les Sarrasins avaient occis. Et il portait lui-même les corps pourris et puants pour les mettre en terre dans les fosses, sans qu'il se bouchât le nez, et les autres se le bouchaient ».

Ali-Eddin le vit, et s'en émerveilla d'autant plus qu'il était particulièrement sensible,

pour sa part, aux bonnes odeurs, aux contacts suaves, et à toutes les délices d'une vie somptueuse et molle.



Lorsque le roi, sur le port de la ville d'Acre, fut prêt à entrer dans le vaisseau qui le devait ramener en France, Ali-Eddin se présenta devant lui.

— C'est toi, Gautier de Provins? dit le roi. Veux-tu venir avec nous?

Ali s'agenouilla :

— Sire, je vous supplie de me dire, avant votre départ, que vous n'êtes pas fâché contre moi.

Comme il achevait ces mots, il fut percé d'une flèche et tomba à la renverse sur les dalles. La flèche avait été tirée d'une maison voisine du quai, par un Sarrasin soupçonneux qui, depuis quelque temps, surveillait le renégat et qui ne put supporter de le voir aux pieds du sultan des Francs.

Le roi se pencha sur Ali-Eddin, vit qu'il était trépassé, et se signa.

— Prions, dit-il. Le roi de France ne reniera point le renégat tué à cause de lui. Cet homme a craint la pauvreté et les reproches, mais il n'a pas craint de s'exposer à la mort. Ceci est sans doute ce qui pouvait lui arriver de meilleur. Puisse son sang avoir effacé son reniement ! Et que Dieu reçoive son âme inquiète !



En marge du
« Décaméron »



La suite de « Grisélidis »

ORSQUE Dione eut terminé l'histoire du marquis de Saluces et de Grisélidis :

— Cette histoire a une suite, dit Mme Philomène.

— Vous nous la conterez, dit Mme Flammette.

— Volontiers, dit Mme Philomène.

Et elle parla en ces termes :



— Donc, après avoir éprouvé sa douce femme, ainsi que vous venez de l'entendre,

après lui avoir enlevé ses deux enfants, après l'avoir renvoyée dans son village, puis rappelée pour servir de chambrière à la jeune princesse qu'il feignait de vouloir mettre en sa place, le marquis Gaultier de Saluces, enfin satisfait de la soumission de Grisélidis, la fit asseoir à ses côtés et lui dit :

— Il est temps, Grisélidis, que vous recueilliez les fruits de votre longue patience, et que ceux qui m'ont regardé comme cruel et brutal sachent quel était secrètement mon dessein. Je voulais vous enseigner les vertus d'une femme mariée et assurer par là mon repos à venir. Dans cette pensée, je vous ai fait mille chagrins. Mais l'événement vous comble de gloire et me remplit de satisfaction. Et je reprends avec joie l'épouse que j'ai chassée indignement.

A ces mots, il se disposait à l'embrasser. Mais Grisélidis se détourna.

— Ainsi, dit-elle, les paroles injurieuses dont vous m'avez si souvent humiliée, l'en-

lèvement de ma fille et de mon fils, ma répudiation et les soins où vous m'avez contrainte envers votre fiancée, tout cela n'était qu'une épreuve ?

— Oui, ma chère Grisélidis ; et, parmi toutes les rigueurs que je simulais, je n'ai jamais cessé de vous aimer.

— Eh bien donc, répondit-elle. je vous respecte toujours comme mon maître, mais c'est moi, à cette heure, qui ne vous aime plus.

Et sa douce petite figure prit soudainement une expression de froideur et de dureté.

— Quoi ? dit le marquis au comble de l'étonnement, c'est vous qui parlez ainsi, au moment où je vous rends justice, où je vous rétablis dans tous vos honneurs, et où je suis autant résolu à vous plaire que je fus appliqué à vous tourmenter ?

— Je ne vous aime plus, répéta Grisélidis.

— Cela est impossible, reprit le marquis. Vous qui avez été si douce quand j'affectais d'être cruel, il est impossible que vous me

repoussiez lorsque je vous découvre mes vrais sentiments et que je veux bien vous expliquer moi-même que tout cela n'était que feintise, et pour votre plus grand bien.

— Et c'est justement pour cela, dit Grisélidis, que je ne vous puis plus aimer. J'ai tout supporté de vous autrefois sans vous retirer mon cœur, parce que je croyais que vos caprices et vos cruautés étaient sincères et qu'ils n'étaient que l'effet de vos noires humeurs ou peut-être de quelque dérangement d'esprit. Mais que vous m'ayez considérée comme une créature de si peu de conséquence qu'il vous était permis de faire des expériences sur elle, voilà ce que je ne puis vous pardonner. Oh ! je ne me méconnais point. Je me suis toujours souvenue que je fus une paysanne, et que je devais être pour vous la plus reconnaissante et la plus humble des épouses. Mais j'étais votre épouse enfin, et vous ne deviez pas m'avilir en faisant de moi l'objet de vos curiosités hautaines : car c'était

avilir ce qui vous appartient, et c'était donc vous faire tort à vous-même. L'artifice des épreuves auxquelles vous m'avez soumise m'est plus pénible que ces épreuves mêmes, et m'a plus gravement offensée que n'eût fait votre jalousie ou votre trahison. Non, Monseigneur, je ne vous aime plus. Mais je suis toujours votre femme et vous dois obéissance comme auparavant. Après ce que j'ai eu l'audace de vous dire, s'il vous plaît de me tuer, faites-le vite ; s'il vous convient que je retourne au village chez mes parents, j'y retournerai avec joie ; mais si vous préférez que je reste, je resterai.

— Restez, dit le marquis.

*
* *

Il ne trouva rien de plus à lui dire. Il eût voulu la battre, mais il sentait que cela serait inutile. Alors il s'éloigna brusquement et s'en fut méditer dans ses jardins.

Il repassait dans sa mémoire les propos de Grisélidis et ne les comprenait pas parfaitement. Il méprisait les femmes, les jugeant toutes faibles et fausses. Quand, cédant au vœu de ses sujets qui le suppliaient de se marier, il avait choisi la bergère Grisélidis à cause de son air de simplicité et de douceur, il avait eu soin de la prévenir : il lui avait demandé « si elle s'efforcerait toujours de lui complaire et de ne point se troubler ni s'ébahir de tout ce qu'il pourrait faire ou dire », et elle lui avait répondu que oui. Elle avait tenu sa promesse ; il l'en récompensait en la reconnaissant de nouveau et plus solennellement pour sa femme. Qu'avait-elle donc à lui reprocher ?

Il s'irritait contre la Grisélidis inconnue et singulière qui venait de se révéler, contre cette raisonneuse à la voix paisible qui continuait à observer le pacte, à être obéissante et soumise, mais qui réservait son cœur.

Ce cœur, il s'en était peu soucié jadis,

pourvu qu'il eût dans sa femme une servante irréprochable ; mais, à présent qu'elle le lui refusait, il le voulait à tout prix. Et la petite figure immobile et froide de Grisélidis, à la fois docile et rebelle, ne pouvait plus lui sortir de la pensée.

Il faisait en se promenant de si grands gestes et si furibonds que les paons blancs qui erraient dans ses jardins s'envolaient lourdement à son approche, avec de vilains cris.



Pendant le souper, il ne dit pas un mot à Grisélidis, mais il ne cessa de regarder son front calme sous ses cheveux d'or, les cils obstinément baissés sur ses yeux et le pli grave de sa bouche rose.

Il la suivit dans sa chambre et la prit dans ses bras avec plus d'ardeur qu'il n'avait fait même aux premiers temps de son mariage.

Elle ne se défendit point, mais elle demeura insensible comme une morte.

Dès lors il la laissa vivre seule et à sa guise dans ses appartements.

*
* *

Bientôt, Grisélidis se mit à faire avec beaucoup de bonne grâce tout ce qui convient à une riche et noble dame. Le matin, elle visitait les pauvres. L'après-dînée, elle donnait à baller au son des violes, ou bien elle devisait avec des dames et des seigneurs du voisinage. Chacun admirait la finesse et la galanterie de sa conversation, et jugeait le marquis fort heureux de posséder une femme si spirituelle.

Le marquis venait quelquefois à ces assemblées. Mais il y restait peu, car il n'était pas grand discoureur ni expert aux galants propos. Puis, il souffrait de la liberté d'esprit de Grisélidis et de son paisible enjouement.

Un jour que l'on faisait de la musique, un

ménestrel du nom d'Ogier, qui était attaché à la maison, chanta une chanson d'amour dont Grisélidis parut étrangement touchée, et qui fit briller dans ses yeux humides une flamme que son mari n'y avait pas encore vue.

Il l'observa les jours suivants, et la trouva inquiète et rêveuse. Il fut jaloux. Il se consumait de chagrin, fatiguait vainement son corps par des chasses et des chevauchées, ne pouvait plus manger ni dormir.

Une nuit, il résolut d'entrer dans la chambre de sa femme. Il n'osa pas, mais il appliqua son oreille contre la porte et entendit Grisélidis chanter d'une voix meurtrie la chanson d'amour qui, quelques jours auparavant, lui avait mouillé les yeux.

Il songea à faire pendre le ménestrel Ogier, mais il réfléchit que cela ne lui apprendrait rien. Il le fit donc épier par un de ses écuyers, qui était son homme de confiance. L'écuyer surprit d'abord la chambrière Ginetta au

moment où elle remettait un message au jeune ménestrel. Bientôt, Ogier ayant ôté son pourpoint afin de jouer à la paume, l'écuyer n'eut aucune peine à découvrir le billet dans une des poches de l'habit. Il le lut, le remit à sa place, et rendit compte de tout à son maître. Par ce billet, Grisélidis invitait Ogier à la venir trouver dans sa chambre la nuit d'après, par le moyen d'une échelle de corde qu'elle laisserait pendre de son balcon.

En d'autres temps, le marquis eût fait tuer sans examen la marquise, le jongleur et la chambrière, puis se fût vite consolé. Mais à présent, parce qu'il aimait davantage Grisélidis, tout en la détestant, il voulut la surprendre et la confondre avant de la faire mourir.

La nuit tombée, il attendit sous le balcon, l'âme torturée par les images qu'il se formait des longs cheveux dénoués et de la petite bouche sérieuse baisée par le jongleur. Il vit l'échelle ; il vit un homme y monter.

Alors il rentra dans le château, courut à la chambre de la marquise, s'étonna que la porte en fût ouverte, et se précipita l'épée à la main, juste dans l'instant où la servante Ginetta, en habits d'homme, achevait de gravir l'échelle et sautait en riant sur le carreau de la chambre.

En même temps, Grisélidis vint à lui et lui dit tendrement :

— Je vous attendais, Monseigneur ; Ogier ni Ginetta n'ont rien fait que par mon ordre, et je vous prie de les épargner. Et maintenant, pardonnez une innocente ruse à votre femme aimante et fidèle, qui se rend à votre merci.

Elle s'offrait avec une grâce pudique. Mais le marquis ne s'empressait point de lui ouvrir les bras.

— Hélas ! Grisélidis, dit-il après un silence, pourquoi avez-vous eu tant d'esprit ? Que sont devenues votre ingénuité et votre mansuétude ? Et pourquoi avez-vous altéré l'idée

que je gardais de vous, et qui était celle d'une colombe ou d'une brebis sans défense ?

— Je n'ai pourtant fait, Monseigneur, que vous éprouver à mon tour, et bien légèrement, moi que vous avez si durement éprouvée.

— Ne dites pas cela, Grisélidis. J'ai feint de vous répudier, mais non pas de vous trahir dans le temps où vous étiez ma femme. C'est vous qui avez été la plus cruelle.

— Je ne crois pas, Monseigneur ; mais, au surplus, c'est vous qui aviez commencé.

— Parce que j'ai été fou, vous ne deviez pas être méchante.

— Parce que j'ai été méchante, je vois que, malgré tout, votre cœur s'est attendri.

— Il est vrai, Grisélidis, que je suis bien changé, et que je ne me reconnais plus.

— Eh bien ! donc, pardonnons-nous, et ayons pitié l'un de l'autre. C'est encore une façon de s'aimer.

— Notre réconciliation est mélancolique, Grisélidis.

— Les sentiments où il y a de la tristesse sont plus durables que les autres, Monseigneur.

Et tous deux s'embrassèrent en pleurant.



En marge de « Pantagruel »



Panurge marié

Panurge, ayant consulté les songes, les sorts virgiliens, la sibylle de Panzoult, Nazdecabre, Raminagrobis, Her-Tripa, Hippothadée, Rondibilis, Trouillogan, Bridoye et Triboulet, pour savoir s'il se devait marier, et n'en ayant reçu que des réponses obscures, équivoques ou fallacieuses, alla visiter l'oracle de la dive Bouteille, qui lui répondit par ce simple mot : « Trink ! »

— Voilà qui est clair, dit Panurge. Cela signifie évidemment que je dois continuer de boire, et même un peu plus que je n'ai

accoutumé, et que je trouverai dans le vin plus de lumière que dans l'esprit des poètes, des sorcières, des théologiens, des philosophes, des juges, des médecins, des sages et des fous.

— Tu as raison, mon bedon, dit frère Jean des Entomeures. Mais il n'était pas nécessaire d'aller chercher si loin une réponse que le bon sens tout seul nous devait suggérer. Il est vrai que nous avons fait un beau voyage et vu d'étranges merveilles. Ainsi le chemin fut plus intéressant que l'arrivée, ce qui est chose commune ici-bas.

On rentra au pays de Touraine. Pantagruel donna à frère Jean une abbaye de bon rapport, et à Panurge une maisonnette entourée de vignes sur un coteau de la Loire.

Panurge, moitié pour obéir à l'oracle de Badbuc, moitié pour contenter son goût naturel, passait presque tout son temps à boire chez un cabaretier de la ville prochaine, tantôt de ce vin rouge de Bourgueil qui sent

la framboise, tantôt de ce vin blanc de Vouvray qui sent jusqu'à la dernière goutte le pressoir et la vendange et qui continue, même en bouteilles, à vivre sa vie propre et à subir l'influence du ciel et des saisons, tour à tour sec et sucré, pétillant ou paisible, suivant que là-haut, sur le sol pierreux, la vigne sa mère porte des fleurs ou des grappes.

Le tavernier avait une fille, Javotte, gorgiase, haute en couleur et de corps dru, mais simple de propos, modeste de façons, et qui paraissait aussi ignorante qu'un enfant nouvellement né. Panurge l'aima et lui signifia ses sentiments. Javotte, sachant qu'il avait du bien, fit la niaise, afin de l'amener à des propositions honnêtes. Le vin faisait à Panurge un cœur sensible. Puis il espérait de cette abondance de chair mille plaisirs, et de cette simplesse une parfaite sécurité conjugale. Il offrit donc le mariage. Javotte et son père y consentirent, à cause de la maisonnette et de la vigne. Panurge et Javotte furent unis

dans la chapelle de l'abbaye. Frère Jean leur fit une harangue toute fleurie de figures cicéroniennes, et dit à Panurge après la cérémonie :

— Tu l'as voulu, mon fils ! Et maintenant je ne réponds de rien.

La noce fut joyeuse. On y mangea et on y but incroyablement. Javotte y parut soudain déniaisée et montra, dès les andouillettes, un abandon inattendu.

Or Javotte était une sainte-nitouche qui, depuis qu'elle était fille, n'avait rien su refuser aux mariniers ni aux pèlerins qui s'arrêtaient dans l'auberge de son père.

Panurge en eut, dès le premier soir, quelque soupçon. Il fit bon visage et ne cessait de s'émerveiller, devant frère Jean, sur la délicieuse ingénuité de Mme Panurge, ajoutant qu'il n'y en avait peut-être qu'une dans tout le pays de France, Orléans excepté, et qu'il avait eu l'heur de tomber sur celle-là. Mais au fond il n'était pas tranquille.

Un jour, il quitta subitement le cabaret

et rentra chez lui à l'improviste. Arrivé à la porte de sa chambre, il entendit, avec la voix de Javotte, une autre voix qui n'était pas une voix de femme. Alors il réfléchit.

— Entrerai-je ? Si j'entre, je m'expose à recevoir des coups. Voire, mais si je n'entre pas, mon déshonneur, qui n'est peut-être qu'ébauché en ce moment, sera sans doute consommé.

Et, parce que la jalousie obscurcissait son bon sens jusqu'à lui donner du courage, Panurge entra. Il vit que le compagnon de sa femme était frère Jean et que, selon toute apparence, le moine n'était point venu là pour faire oraison.

. J'offenserais votre pudeur si je vous disais de quelles injures furieuses Panurge salua frère Jean, et par quelles insultes joviales frère Jean lui répondit. Javotte pleurait dans un pan de sa chemise. Panurge la voulait battre, y trouvant moins de danger qu'à s'en prendre au moine ; mais celui-ci, saisissant

son bourdon, commença d'en frotter les épaules de Panurge, et ce furent de tels cris que Pantagruel, qui tout justement passait près de là, entra dans la maison et s'enquit de l'affaire.

Lorsqu'il la connut :

— Buvons d'abord, dit-il.

— Volontiers, dit frère Jean.

— Tout de même, dit Panurge.

Javotte, ayant remis sa jupe, apporta du vin et remplit les gobelets.

— Ce qui arrive, dit frère Jean, ne pouvait être évité, et Panurge l'a fait à bien d'autres. Je bois à sa santé, car je n'ai rien contre lui.

Mais Panurge refusa de faire raison à frère Jean.

— Certes, je boirai, dit-il, mais non à la santé de ce maudit frocard. Voire, je demande qu'on lui tire l'âme du corps en la même manière qu'on tire l'eau d'un puits, c'est à savoir par le moyen d'une corde ; autrement dit qu'il soit pendu haut et court

pour avoir commis le détestable péché d'adultère, plus détestable encore chez un homme d'Église ; *item* pour avoir trahi son fidèle et gracieux compagnon (c'est moi que je veux dire) et méchamment accommodé une tête qui lui devait être sacrée.

— Hou ! hou ! dit frère Jean, le mauvais cœur, qui regrette que j'aie pris un peu de plaisir avec sa femme ! En quoi t'ai-je fait tort, mon bedon ? et, au surplus, ne t'avais-je point prévenu le jour de ton mariage ? Or je demande à mon tour que Panurge soit fouetté sur les places et dans les carrefours de la bonne ville de Chinon, pour avoir si petitement festoyé sa femme qu'elle ait eu besoin de consolations étrangères ; *item* pour l'avoir ensuite voulu battre, par une violence également indigne d'un chrétien et d'un galant homme.

Pantagruel vida son gobelet et dit ces mots avec mansuétude :

— Assurément, frère Jean fut coupable ;

car, plus encore que les laïcs, un clerc est tenu d'observer la continence. Et frère Jean a encore aggravé son cas en usant de la femme d'un ami, alors que tant de gouges sont dans cette bonne ville, auxquelles il se pouvait adresser, sinon sans péché, du moins sans trahison. Mais je ne puis oublier d'autre part que frère Jean a des vertus. Il a héroïquement défendu, à lui tout seul, le clos de notre bonne abbaye de Sévillé, et, en toutes occasions, sur terre et sur mer, dans la bataille ou dans la tempête, je l'ai trouvé constant et intrépide. En outre, il est bon : il n'a dans ses plus vives plaisanteries d'autre objet que de se réjouir et de réjouir les assistants, mais non point de nuire à autrui ni de lui causer quelque souffrance. Or le courage et la bonté ne sont peut-être pas de moindres vertus que la pudicité. Un philosophe païen dirait qu'elles sont même plus utiles aux hommes. Non qu'il convienne d'encourager la paillardise : elle peut venir à tels

excès qu'elle endurcisse notre cœur et nous rende mélancoliques et couards. On sait d'ailleurs que les bonnes mœurs, gardiennes de la famille, sont, par là, un des meilleurs soutiens de l'État. Mais enfin nous voyons que la sainte Église elle-même, connaissant l'humaine nature, n'est pas sans pitié pour les faiblesses de la chair, pourvu que nous en ayons quelque regret, mais qu'elle réserve ses plus grandes rigueurs pour la méchanceté, l'avarice, le mensonge et l'impiété. Nous ferons comme elle, et nous absoudrons frère Jean, à condition qu'il ne se glorifie pas de son péché.

— Je ne m'en glorifie point, dit frère Jean, car il fut facile et ne me coûta nul effort. Mais au reste je suis tranquille : n'ai-je pas les saintes indulgences ? J'en suis marchand. Je n'ai qu'à m'en appliquer quelqu'une.

— Il n'en faut point rire, dit Pantagruel. Laissons cela aux papefigues. Certes, il est

impie de croire que l'on se lave de tout péché moyennant quelques sols donnés à des moines, mais il est excellent de penser que les chrétiens vivants ou morts forment une vaste famille, où les mérites des uns peuvent suppléer à l'infirmité des autres, pourvu que ceux-ci aient bonne volonté, car leur confiance au support que leur prêtent les saints et leur reconnaissance envers eux est déjà commencement de vertu.

— Mais, dit Panurge, si vous pardonnez à ce frappart qui a commis si grand crime, quel traitement me ferez-vous, à moi sa victime innocente ? Au moins me donnerez-vous en dédommagement quelque sac de bons écus parisis ou ajouterez-vous à mon petit vignoble quelque honorable lopin ?

— Rien du tout, répondit Pantagruel. Tu es malheureux par ta faute. Si tu ne mérites pas une autre peine que celle qui t'est venue des choses elles-mêmes et de leur cours naturel, tu ne mérites non plus aucun dédom-

magement. Tu as vicieusement choisi ta femme. Un sage homme eût cherché une fille « issue de gens de bien, instruite en vertu et honnêteté, n'ayant fréquenté compagnie que de bonnes mœurs, aimant Dieu et craignant de l'offenser par transgression de sa divine loi, en laquelle est rigoureusement défendu adultère et commandé adhérer uniquement à son mari, le chérir, le servir et uniquement l'aimer après Dieu ». Mais tu n'as considéré dans Javotte que les agréments de son enveloppe corporelle ; tu n'as recherché dans le mariage qu'une paillardise assurée et commode, et tu as vu dans cette institution vénérable, non l'union de deux cœurs et de deux esprits et le devoir et la douceur de former des enfants à la vertu, mais l'avantage d'avoir toujours sous la main une gouge obéissante. L'idée que tu te faisais de l'hymen te prédestinait à l'accident dont tu te plains. Le mariage était chose trop sérieuse pour toi et dont tu étais

proprement indigne. Il est donné à tous maris d'être cocus, mais non pas à tous d'être trompés : cela n'est donné qu'à ceux qui avaient droit de compter que leur femme leur serait fidèle. Tel n'est point ton cas, ami Panurge, et tu ne pouvais attendre nulle foi d'une ribaude telle que me paraît cette jolie Javotte. En sorte que l'on peut dire que frère Jean t'a sans doute cocufié, mais non précisément qu'il t'a trompé.

— Il se peut, dit Panurge; mais la façon en est la même, et c'est la façon qui me chiffonne.

— Seigneur, dit frère Jean, vous êtes trop sévère pour le pauvre Panurge. Je vois que son nez se fronce et qu'il est près de pleurer comme un veau.

— Aussi n'ai-je pas tout dit, reprit Pantagruel. Panurge n'a aucune vertu ; il croit faiblement à Dieu ; il n'a ni probité ni courage. Mais il est gai à l'ordinaire, et fertile en inventions folâtres. Il figure auprès de moi la

Moquerie et l'Ironie, qui sans doute sont choses fort mauvaises lorsque l'on s'y tient, mais auxquelles il est quelquefois bon que le sage réserve en lui-même une petite place, dans la crainte de dogmatiser avec trop de raideur. Enfin Panurge m'a toujours témoigné une sorte d'affection à laquelle je suis sensible. Aussi ne lui retiré-je point mon amitié. Il serait vraiment injuste de le mésestimer ou de le moins chérir parce qu'il est cocu. Je lui ai dit la vérité ; mais, de même que, malgré tout, je l'aimais paillard, je l'aime aujourd'hui cornifié.

— Grand merci ! dit Panurge avec une grimace.

— Quant à toi, ma fille, dit Pantagruel en se tournant vers Javotte...

Mais, à ce moment, Javotte, émue par le discours de Pantagruel, encore qu'elle n'y eût rien compris, et touchée de voir Panurge malheureux pour la première fois, se jeta tout en larmes aux pieds de son mari, et, se

frottant contre lui et lui faisant mille caresses, elle criait qu'elle était une misérable, mais non point une femme sans cœur, qu'elle avait de la religion tout comme une autre, et qu'on le verrait bien, et que Panurge serait désormais le plus heureux des hommes.

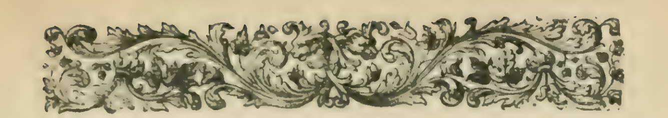
— Qui sait? dit Pantagruel.

— Buvons! dit frère Jean.



En marge de

« Don Quichotte »



Dulcinée



A DEUX lieues du bourg d'Argamasilla, patrie de ce don Quijano qui devint illustre sous le nom de don Quichotte, vivait, au bourg de Toboso, Aldonsa Corcuelo, fille de laboureurs honnêtes et aisés. C'était, comme le dit Cervantès, une « villageoise avenante ». Elle ne savait ni lire ni écrire, mais elle avait de l'esprit naturel, du bon sens et un excellent caractère.

Les communications entre les deux villages n'étant point des plus fréquentes, Aldonsa ignorait le départ et les bizarres

comportements de don Quichotte, lorsqu'elle vint un jour à Argamasilla pour quelques emplettes. Elle y rencon ra, sur le marché, Thérèse Pança, qu'elle connaissait un peu.

— Dame Dulcinée, je vous salue, dit en riant la femme de Sancho.

— Pourquoi, dit Aldonsa, m'appelez-vous d'un nom qui ne me fut point donné au saint baptême ?

— Parce que le maître de mon mari vous a ainsi rebaptisée, répondit Thérèse.

Et elle raconta à la jeune fille que don Quijano, leur voisin, s'était fait chevalier errant sous le nom de don Quichotte, qu'il avait pris Sancho pour écuyer, et qu'il avait choisi pour dame Aldonsa et lui avait donné le nom de Dulcinée du Toboso.

— Mais pourquoi m'a-t-il choisie ? dit Aldonsa. Il me connaissait donc ?

— Il vous a vue au Toboso quand vous aviez seize ans, et il avait commencé d'être amoureux de vous. Mais il doute que vous

vous en soyez aperçue et que vous l'ayez même regardé.

— Je n'en ai, dit Aldonsa, aucun souvenir. Mais, Thérèse, qu'est-ce que cela, un chevalier errant ?

— Le seigneur don Quichotte dit que c'est un chevalier qui va par le monde pour défendre ceux à qui l'on a fait tort.

— Cela n'est point mal pensé, dit la jeune fille.

— Il explique aussi, continua Thérèse, qu'un chevalier errant doit combattre les mauvais princes, les géants et les nécromanciens, et faire proclamer par tous ceux qu'il rencontre qu'il n'y a pas de plus belle femme que la dame de ses pensées.

— Cela, c'est gentil.

— Enfin, il dit qu'un chevalier errant doit conquérir des royaumes. Il a promis à Sancho de le nommer gouverneur d'une province.

— Au moins, dit Aldonsa, le seigneur don Quichotte a bon cœur.

— C'est, à la vérité, le meilleur des hommes. Savant avec cela, et parlant mieux que le curé. Le malheur, c'est qu'il n'a pas le jugement bien solide. Pour commencer, il s'est fait armer chevalier par un aubergiste. Puis il s'est fait rouer de coups par des muletiers qu'il voulait forcer à reconnaître en vous, dame Dulcinée, l'impératrice de la Manche.

— Le pauvre homme ! dit Aldonsa, touchée.

— Après quoi, il s'est avisé de prendre des moulins à vent pour des géants, une hôtellerie pour un château, un plat à barbe pour le casque d'un certain chevalier d'autrefois, du nom de Mambrin, et vingt autres sottises qui lui ont valu Dieu sait quelles avanies ! Finalement, il s'est retiré dans un désert de la Sierra pour pleurer à son aise sur vos cruautés et expier le crime de vous avoir déplu.

— Comment cela se pourrait-il, puisque

je ne l'ai jamais vu et qu'il m'a faite sa dame sans m'en prévenir ?

— Je ne sais pas, ma fille. Mais c'est Sancho qui nous a conté tout cela il y a quelques jours. Son maître l'avait chargé de vous porter une lettre...

— Et pourquoi ne me l'a-t-il pas portée ?

— Parce qu'il l'a perdue.

— Je le regrette, dit Aldonsa.

— Oh ! dit Thérèse, ce n'est point une grande perte. Sancho en avait retenu quelques phrases où nous n'avons rien compris. Voyez-vous, le pauvre seigneur a le timbre brouillé par de certains livres qu'on appelle romans de chevalerie, à cause que ce sont des histoires de chevaliers. Le curé Pero Perez et le barbier d'ici, maître Nicolas, en ont fait l'autre jour un grand feu de joie.

— Et qu'y avait-il dans ces livres ?

— Des sottises.

— Est-ce qu'ils les ont tous brûlés ?

— Maître Nicolas en a, je crois, gardé

quelques-uns pour s'en amuser à l'occasion et en faire des risées. Car ce ne sont que balivernes.

— Voudrait-il bien m'en prêter un ou deux ? demanda Aldonsa en rougissant. Le barbier de chez nous, qui est habile homme, me les lirait.

— Eh bien ! donc, si c'est votre idée, nous allons passer chez maître Nicolas.

*
* *

Aldonsa revint songeuse chez ses parents. Maître Nicolas lui avait confié *Amadis de Gaule* et *Don Bélianis*, auxquels le curé Perez avait épargné le bûcher. Et, le dimanche, elle s'en faisait lire des passages par le barbier du Toboso.

Comme elle était fille de bon sens, elle ne croyait point aux exploits miraculeux ni aux enchantements rapportés dans ces livres. Quant aux discours, ils lui étaient bien sou-

vent inintelligibles, à cause de leur subtilité et de leur pédanterie. Toutefois elle en sentait confusément la noblesse et la générosité. Elle apprit à lire en fort peu de temps, afin de se divertir, quand il lui plairait, à ces histoires imprimées. Parmi tout cela, elle continuait d'être une bonne ménagère et une bonne travailleuse. Mais on remarquait que ses manières étaient plus polies qu'auparavant, que dans les conversations elle n'exprimait que des pensées honnêtes, et qu'elle aimait à protéger selon son pouvoir ceux à qui l'on faisait quelque injustice. Une fois même elle reçut des pierres en défendant une idiote que tourmentaient de mauvais enfants.

Puis, à voir de quelles adorations, dans les livres de chevalerie, les chevaliers entourent les dames qu'ils ont élues, il lui semblait singulier et il ne lui paraissait pas désagréable d'etre une de celles-là. Elle songeait que quelque part sur les chemins de la Manche,

chaque jour et presque à toute heure, elle était invoquée et glorifiée par un bizarre hidalgo, de peu de jugement sans doute, mais savant, généreux et brave, et cette pensée la faisait sourire, avec moins de moquerie que d'attendrissement.

Sans devenir aucunement coquette ni dépensière, elle était de plus en plus soigneuse de ses humbles habits, et le dimanche, à la messe, elle avait vraiment bon air à force de propreté, et parce que sa robe lui allait bien et qu'elle en savait relever la simplicité par des ornements ingénieux et modestes.



Un jour, elle s'en fut trouver à Argamasilla le curé Pero Perez.

— Monsieur le curé, dit-elle en souriant, je suis Dulcinée du Toboso.

— Ah ! dit le curé, c'est donc toi la petite Aldonsa Corcuelo ? Je n'ai jamais entendu

sur toi que de bons propos, ma fille. Qu'y a-t-il pour ton service ?

Elle l'entretint du seigneur don Quichotte et le questionna longtemps sur le caractère, les mœurs et les aventures du vaillant hidalgo.

— Tu es bien curieuse, petite. L'orgueil d'avoir été choisie pour dame par ce pauvre fou t'aurait-il fait tourner la tête ?

— Je ne suis pas si sotte, Monsieur le curé. Mais vous reconnaissez vous-même que sa folie est d'un brave homme ; et, puisqu'il lui est tombé dans la cervelle de me choisir pour maîtresse, il me semble que j'ai le devoir de lui faire quelque bien, si je puis, en me servant de l'empire qu'il m'accorde généreusement sur sa personne. S'il rentre un jour à Argamasilla, voudrez-vous lui dire que Dulcinée du Toboso désire le voir et lui parler ?

— Il est certain, dit le curé, que, sage et fine comme tu es, tu pourrais, Dieu aidant,

avoir quelque utile influence sur l'esprit de ce digne seigneur.

Le curé rapporta cette conversation à maître Nicolas, puis à la nièce et à la gouvernante de don Quichotte, et ils convinrent ensemble d'envoyer le bon chevalier chez Aldonsa la première fois qu'il rentrerait au pays.

*
* *

Cela ne tarda point. Ce fut au second retour de Don Quichotte, à la suite de sa grande bataille contre les pénitents qui portaient en procession une statue de la Vierge et qu'il prit pour des malandrins enlevant de force une noble dame.

Don Quichotte avait été tellement meurtri par les porteurs de l'image, qu'il garda le lit plusieurs semaines, vêtu d'une chemisette de serge verte et coiffé d'un bonnet rouge de Tolède. Quand il alla mieux, on lui dit que

Dulcinée lui ordonnait de comparaître devant elle et qu'elle l'attendait dans sa maison du Toboso.

Il en témoigna moins de joie qu'on ne l'eût attendu. Peut-être que, dans le fond, il lui était plus commode de n'avoir jamais vu la maîtresse idéale qu'il ornait à son gré de toutes les perfections. Mais, fidèle aux lois de l'amour chevaleresque :

— J'obéirai, dit-il, à l'incomparable Dulcinée, dussent mes yeux être soudainement frappés de cécité par l'excessif éclat de sa beauté surhumaine.

Aldonsa l'attendait dans la cour de la ferme. Elle avait mis sa meilleure robe, portait un collier de corail, une rose au-dessus de l'oreille, et avait piqué dans ses cheveux quelques verroteries. Et, quoique simple paysanne et de plus de fraîcheur que de beauté, elle était ainsi fort plaisante à voir.

Don Quichotte arriva, monté sur Rossinante. Sa cuirasse était plus bossuée qu'un

antique chaudron ; ses moustaches menaçaient le ciel, et ses yeux étincelaient sous le plat à barbe qui lui servait de casque et que dépassait son nez impérieux. Et les longues jambes du héros, ses coudes aigus, sa lance, son épée, formaient, avec les jambes et l'échine sèche de Rossinante, une figure anguleuse et compliquée comme le paraphe d'un grand d'Espagne.

Sancho le suivait sur son grison.

En voyant reluire au soleil les tuiles neuves de l'étable, don Quichotte s'écria :

— Voici donc le magnifique palais de ma princesse ! Jamais Sémiramis, ni Cléopâtre, ni l'infante Micomicona, ne furent si royalement logées !

Il entra dans la cour et vit Aldonsa sur le seuil de la maison. Alors, descendant de cheval, il alla s'agenouiller devant elle.

— Dame de mes pensées, dit-il, eussé-je pu croire que vous daignassiez souhaiter ma présence, et que cette joie me fût octroyée de

contempler de près votre céleste beauté ? Soyez bénie, ô reine, pour cet insigne témoignage de votre miséricorde envers votre esclave !

Aldonsa allait répondre ; mais don Quichotte se tournant vers son écuyer :

— Ami Sancho, remarques-tu la splendeur de ses vêtements, l'incroyable éclat de son diadème, et ce collier de pierreries pour lequel il semble que l'industrie des hommes ait épuisé les mines de Golconde ?

— Il est vrai, dit Sancho, à qui on avait fait la leçon et qui était résolu à ne point contredire son maître ce jour-là.

— Vos paroles sont obligeantes, illustre seigneur, répondit Aldonsa. Mais regardez avec plus de soin. Ma robe est fort propre, mais elle n'est que de ratine assez ordinaire. Ce ne sont que perles de verre que j'ai piquées dans mes cheveux, et ce collier n'est que du corail, et de peu de prix... Regardez, seigneur... Il faut regarder... Votre esprit,

tout occupé de grandes idées, vous fait voir quelquefois les choses autrement qu'elles ne sont.

— Elle veut m'éprouver, Sancho, fit don Quichotte d'un air entendu.

— Vous ne vous y laisserez pas prendre, répondit l'écuyer.

Mais don Quichotte fit tout à coup paraître sur son visage les signes de la plus profonde affliction, et, comme s'il se ressouvenait d'une chose qu'il était convenable de dire :

— Pourquoi faut-il, ô belle ingrate, ennemie aimée, que le palais merveilleux de ton corps ait pour hôtesse une âme impitoyable, en sorte que mon cœur, déchiré par les pointes de ton dédain, n'est plus qu'une plaie saignante, que je ne puis plus supporter une vie qui te déplaît et que, le jour où je la terminerai, j'aurai satisfait à la fois ta cruauté et mon désir ?

— Moi, cruelle ? dit Aldonsa. En ai-je l'air, seigneur ? Et comment la fille du labou-

reur Corcuelo dédaignerait-elle un noble chevalier ?

— Elle méprise mes feux ! poursuivit plaintivement don Quichotte sans l'écouter. Et cependant, pour elle, j'ai vaincu les géants, délivré les captifs et les dames persécutées, souffert la faim, la soif, la fatigue et l'insomnie, rempli le monde du bruit de mes travaux et égalé la renommée d'Amadis, d'Esplandian et de Bélianis !

— Je le sais, seigneur. Mais relevez-vous, je vous prie, dit Aldonsa en lui touchant l'épaule... Bien... Regardez-moi maintenant, et écoutez-moi. Je suis votre dame, n'est-ce pas ?

— Tout l'univers en est informé.

— Vous me devez donc obéissance ?

— De corps, de cœur et d'esprit.

— Eh bien ! seigneur, n'avez-vous pas présentement assez fait pour votre gloire ? Elle est telle que rien ne saurait plus l'augmenter. Ne serait-il pas temps de prendre un peu de

repos ? Au reste, soit à Argamasilla, soit dans les environs, vous trouverez assez d'occasions de défendre les faibles et les opprimés. Demeurez, seigneur, dans votre ville. Votre dame vous en saura gré. Votre dame vous le commande.

— Est-ce vous qui parlez, princesse ? s'écria don Quichotte avec un étonnement douloureux. Pour redresser les injustices commises dans ma cité, le curé Perez et quelques bonnes gens suffiront. Un chevalier se doit à de plus grands labeurs et à la réparation de torts plus éclatants. Le monde entier le réclame et la souffrance universelle l'appelle à son secours. Si vous avez exprimé votre véritable pensée, c'est donc que vous n'êtes plus celle que j'ai choisie, c'est donc que vous n'êtes plus l'irréprochable Dulcinée, tout de même que Dieu ne serait plus Dieu s'il commandait aux hommes l'injustice ou l'impudicité... Ah ! Sancho, elle veut m'éprouver encore. Dis-moi qu'elle veut m'éprouver. Il faut que

je le croie, sans cela je deviendrai fou.

Aldonsa sourit à ce mot. Mais, voyant des larmes dans les yeux de don Quichotte, elle reprit doucement :

— Oui, seigneur, ce n'était qu'une épreuve. Je sais bien qu'Argamasilla est un trop petit endroit pour votre courage. Mais voulez-vous écouter du moins quelques avis de votre dame? Souvent votre héroïsme vous emporte et vous fait oublier que les apparences peuvent être trompeuses. Au moment de combattre des géants, de secourir des opprimés ou de délivrer des prisonnières, ne serait-il pas sage de vous assurer que ce sont en effet des géants, des opprimés et des captives? Je voudrais que votre discernement fût célèbre à l'égal de votre vaillance... Et puis, je vous dirai tout, quoiqu'il en coûte à ma pudeur. L'idée de vos périls me jette dans une inquiétude que vous ne pouvez concevoir. Et quand je vous conseille quelque prudence — oh! dans la mesure où l'honneur vous le

permettra — ce n'est pas seulement à vous que je songe... mais aussi à moi, qui suis faible et qui vous aime.

— Quoi ! vous daignez... O douceur divine ! ô mansuétude inexprimable !... Mais réfléchissez, chère Dulcinée, que, si cette timidité est charmante chez une femme, elle ne saurait être convenable à un chevalier errant.

— Aussi ne vous demandé-je point d'être timide, mais avisé, c'est-à-dire de mettre au service des faibles non seulement votre force et votre courage, mais le merveilleux esprit dont le ciel vous a doté. Me le promettez-vous ?

— Je vous le promets, noble dame. A cause de vous, je joindrai à la fougue d'Achille la prudence d'Ulysse, encore que j'aie peu de goût pour cette vertu de clerc ou de marchand. Mais je vous veux signifier par une soumission sans limites que je suis parfaitement à vous. O suave Dulcinée, j'avais

pensé jusqu'à présent que les circonstances m'amèneraient peut-être à épouser, avec votre congé et sans que vous cessiez de régner sur mon cœur, la fille de quelque roi puissant dont j'aurais sauvé le royaume. Mais je ne veux dorénavant d'autre épouse que vous, et je viendrai, à mon retour, vous demander cette main que je vais mériter par de nouveaux exploits.

— Au revoir donc, mon chevalier, et souvenez-vous des paroles de votre Dulcinée.

*
* *

Le curé Perez et le barbier Nicolas, cachés derrière le mur de la cour, avaient entendu cette conversation, dont ils se montrèrent fort satisfaits. Ils rejoignirent don Quichotte et son écuyer, et tous quatre s'en retournèrent à Argamasilla.

— Ami Sancho, dit don Quichotte en cheminant, il faut avouer que cette illustre prin-

cesse n'est pas moins remarquable par sa raison que par ses autres qualités. La plus sublime sagesse éclate dans ses moindres propos.

— Elle n'a dit, répliqua Sancho, que ce que je me tue à vous dire moi-même depuis longtemps. Mais Votre Grâce ne voulait pas me croire, parce que je ne suis qu'un pauvre écuyer et que je n'ai point la douce voix ni la riche parure de Madame Dulcinée. Il n'est pire sourd que celui qui ne veut pas entendre ; l'habit ne fait pas le moine, mais il le recommande ; quand l'évêque éternue, c'est parole d'évangile ; mensonge de roi pèse plus que vérité de gueux, et la femme qu'on aime a toujours raison.

— Il est véritable, Sancho, que tu m'as dit parfois grossièrement ce que Dulcinée vient d'exprimer avec des grâces non pareilles. Cela me donne assez bonne opinion de ton jugement. A l'avenir, je ferai quelque état de tes conseils. Ou plutôt je n'en aurai nul be-

soin. Tout en continuant de manier sans peur la lance ou l'épée, je daignerai être prudent et je consentirai à surpasser en stratagèmes le rusé Sinon et l'artificieux Pinabel, car qui peut le plus peut le moins.

Le curé et le barbier se réjouirent de ce discours qui leur faisait espérer la guérison de leur ami.

Mais, peu de jours après, don Quichotte partit pour sa troisième expédition, où l'on sait qu'oubliant ses sages desseins, et son imagination reprenant sur lui le souverain empire, il se signala derechef par d'inépuisables extravagances.

*
* *

Aldonsa venait de temps en temps chez le curé Perez ou chez Thérèse Pança s'informer du bon chevalier. Mais ils n'en avaient point de nouvelles, et la jeune fille s'en retournait au Toboso plus triste chaque fois.

Or elle avait pris peu à peu les façons d'une

demoiselle, et les amoureux ne lui manquaient pas.

Un jour, le fils d'un riche fermier, garçon de bonne mine et pour qui elle avait secrètement tendresse de cœur, la demanda en mariage.

— Mon ami, dit-elle avec un soupir, vous n'ignorez pas que le pauvre seigneur don Quichotte m'a choisie pour dame. Quand il m'est venu voir, il m'a dit qu'à son retour il me demanderait ma main. Je n'ai point répondu ; mais, comme il a beaucoup d'imagination, il se figure sans doute que je lui ai engagé ma foi, encore qu'il n'en soit rien. Or je ne voudrais point lui faire de peine. Je vous supplie donc d'attendre. Combien de temps ? je ne sais...

*
* *

Lorsqu'enfin don Quichotte, condamné par son vainqueur, le chevalier de la Blanche Lune, a demeurer en repos toute une année,

rentra pour la troisième fois dans son village, il n'était plus que l'ombre de l'ombre qu'il avait été.

Soit à cause de la mélancolie qu'il ressentait d'avoir été vaincu, soit que l'idée de rester si longtemps oisif lui fût insupportable, soit parce que le ciel l'ordonnait ainsi, il fut pris de fièvre et dut bientôt s'aliter.

Aldonsa, avertie par Thérèse, ne tarda pas à accourir. Elle avait la même robe et les mêmes parures que le jour de sa rencontre avec don Quichotte.

Elle s'approcha du lit, et, se prêtant à ce qu'elle croyait toujours être la fantaisie du bon chevalier :

— Seigneur, dit-elle, voici votre Dulcinée. Elle vous attendait, et elle ne vous refusera pas sa main dès que vous irez mieux. Car Dieu ne voudra pas se priver encore d'un serviteur tel que vous, et, dans moins d'une année, vous reprendrez le cours de vos bienfaisantes prouesses.

Le bon chevalier, dont la mort proche avait débrouillé le cerveau, regarda la jeune fille, et pour la première fois ses yeux exprimèrent la tendresse.

Il sourit, et pour la première fois son sourire exprima l'ironie et le détachement.

— Hélas ! dit-il, ces prouesses n'étaient que folies ; Dieu me fait la grâce de le voir présentement.

— Folies généreuses, dit Aldonsa surprise. Si le succès en fut quelquefois douteux, le principe en était beau. Elles m'ont touché le cœur et élevé l'esprit.

— Chère Aldonsa, reprit don Quichotte, je te remercie d'être venue... Si j'avais pu être guéri de mes visions, je l'aurais été par toi. Tu es la seule créature qui ait su me dire la vérité avec douceur... Approche, mon enfant... Soulève-moi un peu la tête, car je ne respire plus qu'avec peine... Il me sera doux de mourir sur ton cœur.

La jeune fille obéit, et, quelques moments après, don Quichotte expira entre les bras de Dulcinée.



En marge de
Madame de Sévigné



Mère et fille

La marquise de La Troche à la comtesse de Guitaut.

15 juin 1677.

Vous me dites qu'on ne parle que de la brouille de Mme de Sévigné et de sa fille, et du brusque départ de Mme de Grignan, après cinq mois de séjour à Paris, quand elle y devait passer toute l'année. Mais, ma bonne, il ne s'agit point de brouille · c'est quelque chose de bien plus compliqué, à cause du trop d'esprit de ces deux personnes si distinguées. Je le sais, car j'ai

pu assister à la comédie presque jour par jour, étant assez avant dans l'intimité de Mme de Sévigné, et n'y ayant point de semaine où je ne la rencontre plusieurs fois, soit chez elle, soit dans les compagnies.

A vrai dire, il est difficile à une mère et à une fille de se ressembler aussi peu : l'une, gaie, franche, ouverte, tout son cœur et toute sa pensée sur sa figure ronde et dans ses yeux clairs ; libre et même gaillarde à l'occasion ; l'autre froide, concentrée, précieuse dans ses propos et réservée jusqu'à la pruderie, et qui craindrait de déranger sa beauté par des mouvements trop vifs.

J'étais là quand la comtesse arriva à Paris. Mme de Sévigné se jette sur elle en affamée ; et des baisers, et des caresses, et des larmes, et de petits cris. La fille en était tout étourdie et ne savait que dire : « Eh ! là, ma mère... eh ! là... » Et l'autre de recommencer, et la fille de se reculer en fronçant les sourcils, et la pauvre mère de lui demander pardon, pen-

dant que la « Beauté » rajustait sa coiffure. Évidemment, ces transports lui semblaient un peu grossiers, et, s'il lui plaît d'être adorée, elle le voudrait être moins bruyamment.

Jamais on n'a vu que leurs sentiments tombassent d'accord sur aucun objet. Une après-dînée, on parlait de la poésie épique et des poèmes d'Homère. Mme de Grignan, qui se pique de n'aimer que la philosophie et la raison, ne cacha pas son dédain pour ce qu'elle appelait des fictions enfantines. La discussion s'échauffa, et la marquise finit par dire : « Ah ! pauvre esprit qui n'aimez pas Homère ! Les beautés naturelles ne vous touchent point ; il vous faut du clinquant ou des petits corps » (car vous savez que Mme de Grignan est entêtée des livres de M. Descartes et qu'elle l'appelle même son père). La fille ne répond rien, mais fait sa figure de déesse offensée ; la mère pâlit en la voyant, ses yeux se remplissent de terreur, et elle se jette aux pieds de l'idole en criant : « Vous

savez bien que je ne suis qu'une bête et qu'il ne faut pas faire attention à ce que je dis. » Même scène, une heure après, à propos de M. Corneille et de M. Racine; et c'est ainsi vingt fois le jour, sur des riens, sur un ruban, une cornette, une mouche, sur les familiarités de Mme de Sévigné avec la Mongobert, la femme de chambre de la comtesse, sur ce que la marquise devient un peu négligente sur soi, ou sur ce qu'elle aime trop les pieds et la fraise de veau, ou sur les saillies et les pétarades de belle humeur qu'il lui est impossible de retenir. Un soir, le bonhomme Ménage vint la saluer, qui fut jadis son maître de latin et très amoureux d'elle, et dont elle a fait son ami et son confident. Elle le baisa sur les deux joues; et comme la comtesse en parut choquée : « On baisait comme cela, dit Mme de Sévigné, dans la primitive Église. » Et, un peu après, sans doute pour se rattraper, Ménage lui disant : « J'ai été votre martyr; je suis, à cette heure, votre

confesseur. — Et moi, répondit-elle, votre vierge. » Là-dessus, grimace sévère de la comtesse, et confusion de notre amie qui demeura silencieuse jusqu'à ce qu'il lui vînt quelque autre gaillardise.

Je me souviens d'un soir que l'on parla de Marie-Blanche, cette enfant que sa grand'-mère, Mme de Sévigné, a élevée avec tant de tendresse et qu'elle appelait sa pataude et ses petites entrailles. Marie-Blanche a cinq ans et demi, et sa mère vient de la mettre au couvent de Sainte-Marie-de-la-Visitation, à Aix, dans la pensée qu'elle y prendra le voile dès qu'elle aura quinze ans ; car il faut bien soulager la maison, qui est lourde, et réserver à l'héritier du nom des Grignan tout ce qu'on aura pu sauver de la ruine. Mme de Sévigné ne peut penser à sa petite-fille sans avoir le cœur serré. Elle le montra un peu trop ; elle dit à Mme de Grignan : « Aimez bien ma pataude ; ayez-en pitié. — Pitié ? mais elle n'est pas à plaindre ; elle deviendra raisonnable. »

La marquise, qui est une mère si tendre, s'indigne intérieurement contre la dureté de sa fille, et elle n'ose le dire ; mais la comtesse le devine et s'en offense. Ainsi, outre les petites querelles de chaque jour, mille sentiments inexprimés séparent la plus aimante des mères et la plus respectueuse des filles.

Enfin Mme de Grignan, à ce dernier voyage, n'avait plus sa fraîcheur ni son embonpoint d'autrefois. Le climat de la Provence, qui lui est fort contraire, et six couches en neuf ans l'avaient apparemment épuisée. Elle avait les joues creuses, la voix faible, et toujours froid aux jambes. Mme de Sévigné ne sut pas assez cacher son chagrin et ses tourments. Mme de Grignan ne voulait pas avouer qu'elle fût malade. Je crois que celle qui fut « la plus jolie fille de France » y mettait de l'orgueil. C'est un peu la faute de la mère, qui l'a toujours accoutumée à se regarder elle-même comme une déesse. Or les déesses ne peuvent être sujettes à la maladie. Lorsque Mme de Sévigné

lui demandait des nouvelles de « ses pauvres jambes froides et mortes », il semblait à Mme de Grignan qu'on l'insultât. Les soins continuels, bruyants et excessifs de la mère irritaient la fille; et les dénégations de celle-ci et son air de froideur et de résignation martyrisaient la mère. Notre amie finit par se mettre en tête que sa fille la détestait, et Mme de Grignan par juger sa mère un peu folle. C'était pitié. Une fois, dans une heure un peu plus apaisée, Mme de Grignan lui dit : « Mon cœur pour vous est tel que vous le souhaitez et que vous ne le croyez pas. » Mme de Sévigné répondit : « Il est tel que je le souhaite et que je le crois; mais je vous supplie de me le dire un peu plus souvent. » Sur quoi elle fondit en larmes.

Tous leurs amis leur disaient : « Vous vous faites mourir toutes deux, il faut vous séparer. » Elles l'ont elles-mêmes compris. La comtesse est repartie pour Grignan, et la marquise s'est réfugiée chez moi, à la campagne. Elle écrit

à sa fille des lettres passionnées, elle en reçoit de convenables, et tout va à peu près.

Corbinelli, qui est avec nous, me faisait tantôt cette réflexion : « C'est très bien ainsi. Notre amie, belle, bien portante, d'un sang vif, et veuve à vingt-six ans, aurait pu faire des sottises. L'amour maternel l'a préservée, en occupant toute sa vie. Il l'occupe d'autant mieux que la pauvre femme n'est guère aimée de sa fille : car, alors, la peur de lui déplaire et la nécessité continuelle de la conquérir tiennent son amour en haleine et l'empêchent de songer à autre chose. Mais, pour que cet amour n'ait pas de désillusions, il est bon que l'objet en soit éloigné : les deux cents lieues qui séparent notre amie de sa pédante de fille lui permettent de l'embellir plus aisément, d'adorer sans trouble l'image qu'elle s'en forme, et de ne se point brouiller avec le modèle. On sait d'ailleurs que la représentation de l'objet idolâtré exerce mieux les

puissances de l'âme que ne ferait sa présence réelle ».

Et je pense que Corbinelli a raison...

La même à la même.

Grignan, janvier 1695.

Ma bonne, voilà bientôt deux mois que je suis à Grignan avec Mme de Sévigné. C'est notre amie qui m'avait priée d'y venir. Sans doute la mère et la fille, en vieillissant, ont appris à se mieux supporter l'une l'autre et à se moins faire souffrir ; mais la marquise préfère cependant que je sois entre elles deux pour amortir les chocs au besoin et parce que, dit-elle, j'ai bon caractère, que je m'accommode de tout et que cela leur est d'un bon exemple.

La grande nouvelle, ici, est que les Grignan viennent de marier leur fils, le marquis, avec la fille d'un fermier général, M. de Saint-

Amant, qui avait une commission à Marseille pour les vivres. Sa fille aînée a dix-huit ans; jolie, aimable, sage, bien élevée, raisonnable au dernier point. On a cru qu'un tel parti serait bon pour soutenir les grandeurs de la maison de Grignan, qui n'est point sans dettes. M. de Saint-Amant a donné 400.000 francs comptant et pour plus de 50.000 francs de linge, d'habits, de dentelles et de pierreries. Mme de Sévigné a pris la mésalliance avec beaucoup de simplicité, comme elle fait toutes choses. Elle s'en tirait par un couplet du bon Coulanges :

D'Adam nous sommes les enfants,
La preuve en est connue,
Et que tous nos premiers parents
Ont mené la charrue.
Mais, las de cultiver enfin
La terre labourée,
L'un a dételé le matin,
L'autre l'après-dînée.

Mais la pilule a semblé amère à Mme de Grignan, et elle l'a trop laissé voir. Elle traitait

sa future bru avec une condescendance si hautaine que Mlle de Saint-Amant, quoique fine et éveillée, en demeurait stupide. M. de Grignan, bon homme, mais vieux, laid et un peu rude, faisait aussi grand'peur à cette pauvre enfant. Par bonheur, le petit Grignan en paraissait suffisamment amoureux. Mais surtout Mme de Sévigné s'était prise d'amitié pour elle, la caressait, la faisait parler, et tâchait de lui donner de l'assurance.

Le mariage a été célébré, le 2e de janvier, dans une grande magnificence. Toute la noblesse de la province y était. Il y eut encore force visites les jours suivants. Mme de Grignan, en leur présentant la nouvelle mariée, en faisait des excuses et, avec ses minauderies, en radoucissant ses petits yeux, disait qu'il fallait bien de temps en temps du fumier sur les meilleures terres. Cela, entre haut et bas, et devant sa bru. Il arriva que la pauvre enfant entendit ce méchant mot. Elle sortit brusquement et fut trouver Mme de Sévigné,

qui était à cette heure au jardin dans un cabinet de verdure. Sa grande amie, la voyant toute bouleversée, l'interrogea, la confessa, pleura avec elle; et, comme cela dura un assez long temps, Mme de Grignan, sa compagnie congédiée, vint au jardin, les aperçut sous cette charmille, tout en larmes et dans les bras l'une de l'autre, et passa en feignant de ne pas les voir. J'en craignais dans la suite quelque explication pénible; mais il n'en fut plus question.

On dit seulement que M. de Saint-Amant, qui s'était laissé persuader de payer les dettes des Grignan, ayant appris le mot de la comtesse, a fermé le robinet...

La même à la même.

Grignan, 19 avril 1696.

Mme de Sévigné est morte, et dans quelles tristes circonstances!

J'avais quitté Grignan un peu après le mariage. Lorsque j'y suis revenue il y a trois semaines, j'y ai trouvé Mme de Grignan fort malade d'une fièvre de langueur, et qui ne pouvait plus sortir de sa chambre. Mme de Sévigné était autour d'elle jour et nuit, et peut-être que son inquiétude et son chagrin, qu'elle ne pouvait contenir, aggravaient encore l'état de la malade. Enfin, le tourment qu'elle se donnait, sa grande fatigue et l'échauffement de son sang firent que notre pauvre amie fut elle-même atteinte de la petite vérole. Je la soignai avec la bonne Mongobert. Mme de Grignan était d'autant plus rigoureusement condamnée à garder la chambre, que l'on craignait pour elle la contagion dans l'extrême affaiblissement où elle était. Mais elle s'informait exactement de sa mère et, quand elle la sut en danger, elle dit qu'elle l'irait voir. Mme de Sévigné, à qui je le rapportai, répondit : « Je ne veux pas qu'elle vienne, car elle prendrait mon mal. » Je transmis

cette réponse à Mme de Grignan, qui n'insista pas davantage. Je dis alors à Mme de Sévigné que sa fille avait persisté à la vouloir visiter, mais qu'elle avait été trahie par ses forces. Notre amie parut me croire. Elle dit seulement : « Ainsi, je ne la reverrai pas. »

Elle envisagea la mort avec une constance admirable. Le dernier jour, comme j'étais seule auprès d'elle, elle dit en paroles entrecoupées, sans me regarder, et comme si elle se confessait : « Pauvre Maguelonne!... Je l'ai bien ennuyée pendant ma vie. C'est que je n'avais qu'elle au monde. Mais enfin je la délivre... Je l'ai trop aimée... Plusieurs fois mon confesseur m'a défendu de communier parce que j'étais trop uniquement occupée et remplie d'elle... Ce n'était pas sa faute... Ses défauts mêmes, c'est moi qui en répondrai devant Dieu... Je l'ai nourrie de l'idée qu'elle était adorable, et elle l'était, mais il ne fallait pas tant le lui dire... J'ai bien souffert par elle. Ç'a été mon expiation... J'espère que je

ne lui laisserai pas un trop mauvais souvenir... On oublie ce qui nous déplaisait chez les morts, quand ils nous ont adorés... Qu'elle tâche d'être humble... Qu'elle aime un peu ses enfants... Pauline... la pauvre Marie-Blanche... même cette petite Saint-Amant... C'est triste de mourir si près d'elle... et si loin !... » Elle répéta : « Si loin !... Ç'a été comme cela toute ma vie... »

Elle mourut quelques heures après. Naturellement, je n'ai rapporté à Mme de Grignan qu'une partie de ses derniers propos.

Elle a été inhumée précipitamment, par crainte de la contagion. On n'a pas osé déposer son cercueil dans le caveau de l'église, mais on a ouvert, pour l'y placer, une fosse qu'on a couverte de maçonnerie. Ainsi cette femme si brillante, si spirituelle, si bonne, a été enterrée comme une pestiférée.

Je me souviens qu'il y a quelques années, le bon Corbinelli appelait Mme de Sévigné la

« Mère-la-Joie ». Hélas ! je crains fort qu'elle n'ait été surtout une mère de douleurs...

. . . .

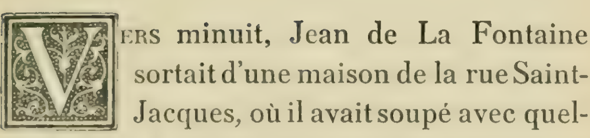


En marge de La Fontaine



La Fontaine chez les Voleurs

I



Vers minuit, Jean de La Fontaine sortait d'une maison de la rue Saint-Jacques, où il avait soupé avec quelques amis. Il portait une lanterne, car la nuit était sombre, et la ville n'avait point encore de réverbères. Mais, comme il passait sur le pont Notre-Dame pour regagner son logis, un coup de vent souffla le lumignon, que Jean ne put rallumer, ayant oublié son briquet.

Il vit alors un homme qui marchait devant

lui en tenant à la main une chandelle de résine, et dont une longue rapière relevait la cape à l'espagnole. La Fontaine se mit à le suivre pour profiter de l'éclairage. Mais, au moment où ils arrivaient, l'un devant l'autre, au tournant du quai, l'homme tira de sa poche un éteignoir à cierges, avec quoi il éteignit son oribus, se jeta au collet de La Fontaine, et lui demanda poliment, mais avec fermeté, la bourse ou la vie, « pour se payer, disait-il, de la peine qu'il avait prise de le conduire. »

— Monsieur, lui dit Jean, je préférerais ne vous donner ni l'une ni l'autre ; mais, puisque vous me laissez du moins le choix, j'aime mieux vous donner ma bourse.

Il fouilla longuement dans ses chausses et n'y trouva rien.

— Monsieur, reprit-il, cela est fâcheux, mais j'ai oublié ma bourse, ainsi que vous pouvez vous en rendre compte. Il ne me reste donc à vous offrir que ma vie ; mais que ferez-vous de la vie d'un pauvre poète ?

— Ah ! monsieur est poète ? dit le voleur d'un air d'intérêt.

— Ou du moins j'y tâche, répondit Jean. Mais je me suis aperçu, en explorant mes chausses, que j'avais oublié la clef de mon logis en même temps que ma bourse et mon briquet. Si bien que me voilà forcé de passer la nuit à la belle étoile ; ce qui n'est qu'une façon de parler, car je ne vois non plus d'étoiles au ciel que d'écus dans ma poche. A moins que je ne trouve quelque taverne encore ouverte à cette heure et où l'on me veuille bien faire crédit jusqu'à demain.

— Monsieur, dit le voleur, vous me paraissez civil et de bonne compagnie, et vous possédez, en outre, cette tranquillité d'âme qui est le propre du sage. C'est moi, si cela ne vous désoblige point, qui aurai l'honneur de vous offrir l'hospitalité dans ma modeste maison.

— Monsieur, dit La Fontaine, j'accepte avec reconnaissance.

Le voleur ralluma sa chandelle de résine. Les deux hommes purent s'examiner à loisir, et semblèrent satisfaits l'un de l'autre. Le voleur, vêtu d'un pourpoint de satin noir, emprunté sans doute à quelque riche bourgeois, d'un haut-de-chausses de drap du Berry, et d'une roupille de serge, avait une face martiale, mais sans dureté, et où la moustache seule était terrible par l'exagération de ses crocs. Et Jean de La Fontaine plut tout de suite à son compagnon par son nez débonnaire, son regard confiant et son costume négligé, qui était vraiment d'un poète ou d'un philosophe.

Ils s'engagèrent dans la rue Saint-Denis, et devisèrent chemin faisant.

— Monsieur, dit le voleur, j'honore les poètes. Et je suis poète moi-même à mes moments perdus. J'ai commencé mes humanités au collège de Navarre et je serais peut-être, à l'heure qu'il est, régent de rhétorique, si des infortunes imméritées ne m'avaient

contraint de chercher une autre profession. Celle que j'exerce n'est pas des mieux famées ; mais j'ennoblis du moins les loisirs qu'elle me laisse en les consacrant au culte des Muses. Je feuillette d'une main diurne et nocturne les plus fameux de nos rimeurs : MM. de Corneille, de L'Estoile, de La Serre, Hardy, Théophile, Saint-Amand, Boyer, Chevalier, Cotin, Ménage et Tristan. J'écris au hasard de ma verve rondeaux, acrostiches, sonnets, épithalames, odes et madrigaux. Mais je cultive principalement le genre familier. Je fais des chansons pour les colporteurs, et c'est moi qui fournis le Savoyard et le Boiteux de tous les refrains nouveaux avec quoi ils ont triomphé dans les carrefours et dans les meilleurs cabarets. Je crains d'abuser de la complaisance d'un confrère qui n'a pas eu tout d'abord à se louer de moi ; mais je ne saurais cependant renoncer à l'avantage d'être entendu par un juge aussi compétent que vous me paraissez être, et, si vous me

permettiez de vous soumettre quelques fruits de mes veilles...

— Monsieur, dit La Fontaine, je vous écoute.

Le voleur, avec des gestes qui faisaient dessiner à sa chandelle de résine de grands paraphes lumineux, déclama une ode sur les victoires du roi, puis la dernière chanson qu'il avait composée pour le Savoyard, dans laquelle étaient célébrés les mérites du tabac et où l'on voyait le poète préférer sa pipe à sa maîtresse.

— Monsieur, dit La Fontaine, l'ode est sublime; mais la chanson me plaît davantage par sa simplicité et son tour populaire.

— Monsieur, répondit le voleur, je crois que vous en jugez comme il faut. Je suis d'ailleurs d'un si bon naturel que je pardonne à ceux qui n'admirent pas également tous mes ouvrages et qui font un choix entre les produits de ma veine. Mais vous-même, Monsieur, ne me ferez-vous pas l'honneur, je ne dis

point de soumettre à mon faible jugement, mais de proposer à mon admiration quelques-unes de vos rimes ?

— Monsieur, dit La Fontaine, après l'obligeance de votre procédé envers moi, je ne vous saurais refuser une faveur si menue. Je vous réciterai donc un morceau que j'achevai ce matin même, et où j'ai essayé de mêler la tendresse avec le badinage, car tel est mon goût.

Et il récita, à voix presque basse, un petit hymne à la Volupté, qui se terminait ainsi :

Volupté, Volupté, qui fus jadis maîtresse
Du plus bel esprit de la Grèce ..

— Épicure, sans doute ? interrompit le voleur.

— Vous l'avez dit, Monsieur.

Il continua :

Ne me dédaigne pas, viens-t'en loger chez moi !
Tu n'y seras pas sans emploi.

J'aime le jeu, l'amour, les livres, la musique,
La ville et la campagne, enfin tout : il n'est rien
Qui ne me soit souverain bien,
Jusqu'au sombre plaisir d'un cœur mélancolique...

Le voleur demeura un instant silencieux et comme frappé de stupeur; ensuite il fit claquer plusieurs fois sa langue ; puis, ôtant son chapeau et s'inclinant jusqu'au pavé :

— Monsieur, dit-il, ce sont là des vers, de véritables vers, et tels que je ne me souviens pas d'en avoir entendu. Ils paraissent éclos sans plus d'efforts que les fleurs. Je connais présentement que je ne suis qu'un écolier et que vous êtes un maître. Croyez, Monsieur, que je suis dorénavant tout à votre service. Mais ne pourriez-vous me dire le nom de l'homme merveilleux qui vient de me révéler, en quelque sorte, ce que c'est que la poésie ?

— Jean de La Fontaine, Monsieur, pour vous servir à mon tour. Mais je ne pense pas

que ce nom soit parvenu jusqu'à vous, car mes rimes n'ont point encore été imprimées. Et vous, Monsieur, répugneriez-vous à me confier le nom de l'honorable spadassin qui se montre si bon appréciateur des présents des Muses ?

— Monsieur, dit le voleur, je ne vous cacherai point qu'on m'appelle le capitaine Cascaret. Non que j'aie l'avantage d'être officier de Sa Majesté le roi ; mais j'ai cependant mes troupes, ainsi que vous l'allez voir.

II

Les deux hommes, en effet, ayant atteint la porte Saint-Denis, puis tourné à droite, s'arrêtèrent devant une maison assez grande, mais d'apparence minable, bâtie sur le rempart.

— C'est ici, dit Cascaret.

Ils entrèrent dans une grande salle, au

plafond bas et enfumé, mal éclairée par quelques chandelles, où des hommes attablés buvaient dans des pots d'étain et pétunaient dans de longues pipes de Hollande.

Tous se levèrent en voyant entrer Cascaret. Il leur présenta son compagnon en ces termes :

— Monsieur est un ami, ayez pour lui des égards.

Puis il avisa une table restée libre et invita La Fontaine à s'y asseoir près de lui. Une grosse servante leur apporta une bouteille et deux gobelets.

— Vous pouvez parler devant Monsieur, dit Cascaret à ses hommes.

Alors, à mesure qu'il les appelait : « Bondrille ! La Brèche ! La Boline ! Langevin ! Rustaud ! Brindestoc ! » ils vinrent l'un après l'autre, chapeau bas, lui rendre compte de leurs travaux de la soirée. Plusieurs lui remirent des bijoux de diverses sortes, colliers, anneaux, croix ou bracelets, et beaucoup d'or

et d'argent monnayé, parmi quoi il y avait des pièces fort légères : mais le chef ne se mit pas en peine de chercher un trébuchet, sachant bien que ses commis, les ayant reçues sans les regarder, n'étaient pas obligés de les lui garantir trébuchantes. D'autres apportèrent des manteaux, des chapeaux, des pièces d'étoffe, des ustensiles de cuisine et divers objets d'utilité ou d'agrément, que Cascaret fit mettre en tas dans un coin de la salle.

— C'est bon, Messieurs, dit-il enfin. On vous fera demain la distribution. Vous pouvez retourner boire.

Jean de La Fontaine avait considéré la scène avec une bienveillante curiosité.

— Monsieur, dit-il à Cascaret, j'admire que vous ayez su ordonner ainsi le désordre et faire régner, parmi des gens à qui je ne fais point tort en les supposant hors la loi, une discipline et une obéissance que l'on rencontre rarement même dans la société régulière.

— Monsieur, répondit Cascaret, je n'y ai,

je vous assure, aucune peine. Parce que j'ai étudié et que je me pique d'aligner des rimes, j'ai, parmi ces braves gens, le renom d'un esprit hors de pair, et, à cause de cela, ils m'obéissent volontiers. Ils reconnaissent à leur manière le doux empire des Muses. Et pourtant beaucoup sont plus habiles que moi, et je ne saurais vous dire l'infinie variété des stratagèmes qu'ils inventent. Celui-ci, qu'on appelle Bondrille, et qui, l'année dernière encore, s'escrimait contre les ondes avec une épée de bois...

— Vous voulez dire qu'il ramait sur les galères du roi ?

— Tel est, en effet, le sens de cette figure de rhétorique. Bondrille, donc, est un des plus adroits de la compagnie. Dans les marchés, il contrefait le paysan ; on le voit au Palais vêtu en procureur ; parmi les grands, il paraît ajusté en gentilhomme. Dans tous ces lieux, s'il trouve quelque chose qui lui convienne, il y pose la main aussitôt que la vue. Celui-là,

Brindestoc, fournit ses compagnons de lames d'épée qui lui reviennent fort bon marché; car, entrant chez un fourbisseur avec un fourreau vide à son côté, il glisse dans ce fourreau une lame neuve pendant que le fourbisseur lui en fait voir d'autres. Ce troisième, La Brèche, n'est pas moins ingénieux. Lorsqu'il a visité un logis en l'absence des habitants et qu'il y a fait sa main, au lieu de fuir à toutes jambes, il chemine modestement pendant quelques minutes, puis revient sur ses pas et, s'il voit des gens en quête du voleur, il va doucement à leur rencontre, passe à côté d'eux et sauve ainsi son butin. Ce quatrième, La Boline, met quelquefois un cotillon par-dessus ses grègues, une écharpe sur sa tête et un masque sur son nez ; ainsi déguisé, il attaque en plein jour le bourgeois dans la rue, et les passants qui les voient en contestation, croyant que c'est un mari et une femme qui ont ensemble quelque différend, ne se mêlent point de leurs affaires. Ou bien il pose, le soir, au coin d'une

rue, deux mannequins habillés, et, quand un bourgeois se présente... Mais peut-être, Monsieur, que je vous ennuie ?

Jean de La Fontaine s'était endormi. Il fut réveillé par un bruit de dégringolade le long d'un escalier de bois, qu'on voyait dans un angle de la salle. C'était une troupe de femmes, — Quentine, Parthénice, Amarante, Silvie, Nanon, Gillette, Simonette et la Gibouleuse, — qui descendaient de leurs chambres, et furent se mêler aux buveurs. Deux ou trois étaient assez jolies ; mais toutes étaient grossièrement fardées et vêtues de friperies, et plusieurs, sans doute à la suite de quelque rixe, s'étaient appliqué sur le visage des mouches aussi longues que des chenilles pour servir d'emplâtre à leurs égratignures. A leur entrée, une violente odeur de musc s'était répandue dans le cabaret.

Cascaret, voyant La Fontaine réveillé, continua ses explications :

— Ces dames sont les compagnes de ces

messieurs et les aident à supporter une existence souvent pénible. Leur cœur est fidèle, encore que ces messieurs ne leur défendent point de faire part de leurs charmes, pour des sommes modiques, aux étrangers qui d'aventure les en prient. Elles rendent à notre communauté d'autres services. Elles entretiennent notre garde-robe, et elles sont si habiles à déguiser les hardes dérobées aux bourgeois, soit en changeant les doublures et les boutons, soit en tournant le collet à l'envers, que ceux à qui ces hardes ont appartenu ne les pourraient jamais reconnaître quand elles leur passeraient devant les yeux. Ces bonnes filles habitent à l'étage au-dessus, sous la surveillance de dame Angilberde, cette vénérable duègne que vous voyez attablée là-bas avec ce gros homme roux et taciturne.

— Cet homme, dit La Fontaine, offre aux yeux une trogne horrifique à la fois et bonasse. Tels je me représente les stupides géants Lestrygons. Est-il aussi de votre troupe ?

— C'est un ami de la maison, un des aides du bourreau de Paris, et qui nous fait souvent l'honneur de venir boire en notre compagnie. Il est utile, dans notre métier, d'entretenir des relations courtoises avec les exécuteurs de haute justice, car telles gens peuvent sauver un homme condamné à la potence, en lui fourrant dans la gorge la douille d'un soufflet en guise de canule pour lui conserver la respiration. Ils peuvent encore mettre une tranche de lard sur l'épaule d'un patient avant d'y appliquer les armes du roi...

— Toutes choses à considérer, dit gravement Jean de La Fontaine, à qui les yeux papillotaient, et qui ne savait plus très clairement en quel lieu il se trouvait transporté.

— Il faut, reprit Cascaret, dans une profession aussi exposée que la nôtre, penser à tout et tirer parti de tout s'il se peut. Mais, Monsieur, j'ai encore d'autres ressources que mon modeste talent de poète et ce que les lois condamnent sous le nom de larcin. C'est à moi que

s'adressent les personnes qui ont à se venger de quelque ennemi. Nous tenons bureau de coups d'épée, de coups de nerfs de bœuf, de bastonnades ou de simples nasardes, chaque article étant tarifé au plus juste. Du reste, nous n'allons jamais jusqu'au meurtre, car nous avons de l'humanité et de la prudence.

Et Cascaret conclut avec une gracieuse liberté d'esprit :

— Je vous ai développé, Monsieur, tout mon petit gouvernement. Je l'administre avec une équité qui ferait honte à plus d'un juge du Châtelet et à plus d'un gouverneur de province. Nous vivons à la façon des bohèmes qui, sans acheter aucune chose, ont tout ce qui leur est nécessaire ; nous sommes dans Paris comme des loups dans une forêt : pour ma part, toutefois, j'essaie de relever ma profession par l'espèce de vertu qu'elle peut encore comporter, et en même temps je me sens absous par les dangers qui sans cesse la menacent et qui ne sont point de ceux dont il faut

rire. C'est le risque plus grand, c'est le risque de mort, qui ennoblit le métier de larron et de fille, comme le métier de monarque. Au surplus, j'ai l'honneur d'être libertin. J'ai eu jadis quelque teinture de la doctrine de M. Gassendi, mais j'en ai poussé les conséquences plus loin que n'osa faire ce galant homme. Cette philosophie convient à mon état, et mon état se trouve justifié par cette philosophie. Ne le pensez-vous pas, Monsieur ?

— Monsieur, tout, en effet, est relatif, bégaya Jean de La Fontaine.

Il approuvait tout ; une ivresse indulgente noyait ses yeux. Il souriait à Quentine et à Simonette, qui peu à peu s'étaient approchées et qui lui faisaient des agaceries.

— Monsieur, dit Cascaret, si l'une de ces bonnes filles a l'heur de vous agréer... Sachez que nous sommes fort au-dessus de la jalousie vulgaire.

— Monsieur, dit Jean d'une voix empâtée, comment reconnaître ?...

— Vous en avez, Monsieur, un moyen bien simple. C'est de vous faire mon maître en poésie et de condescendre à corriger mes vers (1).

III

Jean de La Fontaine passa trois journées charmantes dans la maison du capitaine. Il se levait tard, mangeait bien, buvait sec et s'amusait extrêmement des spectacles imprévus que lui donnait l'étrange compagnie. Pendant que les autres étaient dehors, il revoyait les vers de Cascaret, fit même pour lui la chanson de *Dupont et la Guimbarde* et *Dieu gard' de mal Lubin et sa loyale amante* ; conversait avec dame Angilberde, à qui il trouvait beaucoup de sagesse, et, le reste du temps, il dormait.

(1) Beaucoup de détails et même de phrases de ce chapitre sont empruntés à un petit livre de 1670 : *Le poète extravagant avec l'assemblée des filous et des filles de joye, nouvelle plaisante*, par Oudin de Préfontaine.

L'après-midi du quatrième jour, comme il était seul dans la salle, somnolant parmi les pots, un jeune robin entra, vêtu à la dernière mode, petit chapeau, vaste perruque blonde, petit pourpoint, grand collet et grandes manches, avec de larges canons et une abondance de petite oie qui le faisaient ressembler à un pigeon pattu. Le galant s'avança vers La Fontaine et lui dit :

— Le capitaine Cascaret, sans doute ?

Jean inclina le menton, non pour tromper le visiteur, mais parce que, dans l'état d'agréable torpeur où il était, l'effort de parler ou seulement de remuer la tête en signe de dénégation lui eût semblé trop rude.

Alors le jeune robin expliqua qu'il avait recours aux bons offices de l'illustre capitaine Cascaret pour se venger d'un seigneur qui lui avait soufflé sa maîtresse. Il s'agissait de bâtonner son rival, puis de le défigurer par quelque estafilade. On le rencontrerait tel jour, à telle heure, en tel lieu et sortant de telle

maison. « D'ailleurs, ajouta le robin, je serai là tout proche, et je vous le désignerai moi-même, à vous ou à vos lieutenants. Et je paierai ce qu'il faudra. »

Jean de La Fontaine, que ce discours avait à demi réveillé, répondit simplement :

— Monsieur, ce que vous demandez est fort vilain. Je n'en ferai rien, je vous assure.

Le jeune bourgeois aurait eu bonne envie de se fâcher, s'il n'avait réfléchi aux dangers d'une querelle avec un homme d'épée aussi réputé que le capitaine Cascaret. Il se contint, allégua qu'il n'avait jamais été dans les académies, sans quoi il ne s'en fût remis à nul autre du soin de châtier son rival ; qu'il n'entendait, du reste, lui faire appliquer que des coups fort légers, humiliants et non point douloureux ; qu'il adorait sa maîtresse, et qu'il était désespéré de l'avoir perdue ; enfin, qu'il donnerait à Cascaret jusqu'à cinquante écus s'il consentait à se faire le vengeur d'une

flamme injustement méprisée. Sur quoi, il laissa échapper quelques larmes.

— Mon enfant, dit Jean de La Fontaine touché, je compatis à votre chagrin ; mais, quand vous m'offririez les trésors de Golconde, je refuserais de faire ce que vous attendiez de moi. Mon naturel répugne à la violence, et principalement dans les choses de l'amour...

— S'il le faut, dit le jeune homme, j'irai jusqu'à soixante écus.

Mais Jean continua sans l'entendre :

— Votre dessein, outre qu'il marque peu de bravoure et peu de loyauté, me paraît fort déraisonnable. J'ai quelquefois aimé sans être aimé moi-même. Je me refugiais alors dans le vin, dans le sommeil ou dans un autre amour. Faites comme moi, mon cher enfant. On ne force point les cœurs. Je n'ai pas l'honneur de connaître votre maîtresse ; mais je suis sûr qu'en vous préférant un autre amant, cette charmante fille a cédé à un mouvement

irrésistible. Si elle aime vraiment votre rival, elle me paraît non seulement excusable, mais intéressante, et vous devez même la louer de sa sincérité. Que si elle l'a préféré parce qu'il est homme de cour, ou à cause de ses grands biens, dites-vous qu'elle n'est qu'une personne vaniteuse ou intéressée et qu'elle ne vous méritait pas. Les raisons de nous consoler ne nous manquent jamais si nous savons nous y prendre. Au surplus, vous êtes jeune, bien fait, galamment habillé, et j'ai vu que vous aviez de l'esprit; vous ne pouvez donc manquer de faire impression sur quelque autre belle personne, qui vous dédommagera du mauvais procédé de votre infidèle. Et ne dites point que vous êtes à jamais incapable de vous éprendre d'un nouvel objet. Les belles personnes, mon enfant, nous apportent toutes à peu près le même plaisir, qui est vif, mais court ; c'est notre imagination qui l'embellit, le rend plus fin et plus délicat, le diversifie, l'agrandit par l'attente et par le souvenir...

Un garçon fait comme vous trouve peu de cruelles, ou, s'il en trouve, les consolatrices ne sont pas loin... Allez, allez, mon enfant... plus un mot... laissez-moi... j'ai beaucoup à travailler aujourd'hui.

Et il poussa affectueusement vers la porte le jeune bourgeois stupéfait d'avoir rencontré chez un spadassin tant de douceur et de désintéressement, ravi d'ailleurs de ses dernières paroles et, pour le reste, à peu près consolé.

Mais, comme Jean de La Fontaine regagnait son banc, il heurta Cascaret qui l'attendait les bras croisés :

— Monsieur, dit froidement le capitaine, j'étais au haut de l'escalier et j'ai entendu toute votre conversation. Je vous croyais mon ami, et vous venez de me faire perdre soixante écus.

— Monsieur, répondit La Fontaine, je vais les chercher et je vous les apporte.

Et il sortit, après un grand salut.

IV

Il rentra chez lui tout d'un trait, prit soixante écus dans sa cassette qui, par grand hasard, était assez garnie, et se dirigea vers la maison de Cascaret. Mais il rencontra en chemin un ami qui le mena souper, puis à la comédie.

Le lendemain, il dormit tard, puis fut rêver dans la forêt de Boulogne.

Le jour suivant, il prit le coche pour Reims où il passa deux semaines chez son ami Maucroix.

Et ainsi de suite...

Mais, trois mois environ après sa rencontre avec Cascaret, il entra chez le digne capitaine :

— Monsieur, voici les soixante écus que je vous ai promis il y a quelques jours.

— Je ne vous attendais plus, Monsieur, dit sèchement Cascaret.

— Avez-vous donc cru, Monsieur, que je consentisse à vous faire tort ?

Alors Cascaret, cessant de feindre :

— Et vous, avez-vous cru, Monsieur, ou plutôt mon maître et mon ami, que je doutasse de votre parole ? Et croyez-vous, à présent, que j'aie le cœur assez bas pour accepter ces misérables écus ? Il est vrai que vous m'en frustrâtes, mais ce fut par un de ces mouvements débonnaires et gracieux dont je voudrais que l'élégance me fût quelquefois permise. Au reste, ne vous ai-je pas aussi frustré, en quelque manière, des vers divins que vous avez daigné, çà et là, semer dans mes humbles chansons ? Et j'aurais l'âme assez ravalée pour admettre dans mon escarcelle avare cet argent qui, sans doute, est le prix de vos doctes veilles ? Non, non, de par tous les diables ! Mais, si vous le voulez bien, nous l'allons manger et boire en compagnie de ces gens simples et de ces bonnes créatures.

Toute la maison fit fête à Jean de La Fon-

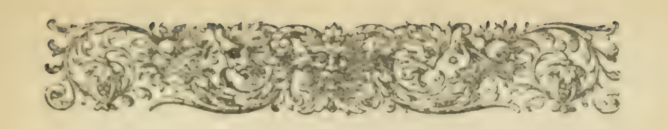
taine. Il ne la quitta que le surlendemain, embrassé et caressé de tous, et sur la promesse d'y revenir souvent.

Il y revint quelquefois.



En marge des fables

de Fénelon



Le Journal du duc de Bourgogne

On sait que Fénelon, précepteur du duc de Bourgogne de 1689 à 1695, écrivit pour son jeune élève des fables et des contes. Il lui donnait ces petits morceaux pour sujets de thème, « mais toujours selon les besoins du moment, tantôt pour lui faire sentir une faute qu'il venait de commettre, tantôt pour lui insinuer une vertu opposée à quelqu'un de ses défauts. » (*Œuvres de Fénelon*, édition Lebel, 1823, tome XIX, avertissement de l'éditeur.)

Or un érudit vient de retrouver aux archives, égaré parmi des pièces diplomatiques de la fin du dix-septième siècle, un cahier où le duc de Bourgogne notait ses réflexions sur les fables que lui avait dictées son ingénieux précepteur. L'écriture est enfantine, mais assez ferme. L'orthographe est parfois fantasque, et nous n'avons pas cru devoir la conserver.

Voici quelques fragments de ce cahier :

*
* *

Janvier 1690.

J'eus avant-hier une indigestion pour avoir trop mangé de crème à la frangipane. Pour me corriger de ma gourmandise, M. l'abbé de Fénelon m'a dicté ce matin une fable intitulée *Voyage dans l'île des Plaisirs.* C'est le récit d'un voyageur qui, pour avoir fait trop bonne chère dans une île merveilleuse, s'en

dégoûte enfin et revient à la sobriété. Je ferai comme lui, mais seulement après que j'aurai passé quelque temps dans cette île où je voudrais bien aller. J'en relis la description avec délices. On y voit des montagnes de compote, des roches de sucre candi et de caramel et des rivières de sirops ; si bien que les habitants lèchent tous les chemins et sucent leurs doigts après les avoir trempés dans les fleuves. On y voit des grands arbres d'où tombent des gaufres que le vent emporte dans la bouche des voyageurs, si peu qu'elle soit ouverte. Plus loin, ce sont des mines de jambon, de saucisson et de ragouts poivrés, et des ruisseaux de sauce à l'oignon. La rosée du matin est de vin blanc, semblable au vin grec ou à celui de Saint-Laurent.

Mais il y a, dans cette fable, un passage dont je ne me lasse point : « A peine fus-je dans mon lit que j'entendis un grand bruit; j'eus peur et demandai du secours. On me dit que c'était la terre qui s'entr'ouvrait

ainsi toutes les nuits, à une certaine heure, pour vomir, avec grand effort, des ruisseaux bouillants de chocolat mousseux. »

Peu s'en faut qu'à relire ces phrases je ne bave de plaisir. Ah! monsieur l'abbé, votre fable justifie d'avance mes indigestions!

*
* *

Avril 1691.

Il paraît que je suis « d'un orgueil intraitable ». C'est ainsi que s'exprimait l'autre jour M. de Fénelon en parlant à mon gouverneur, M. de Beauvilliers. A cause de cela, M. l'abbé affecte de me peindre la royauté, que je dois exercer un jour, comme le plus pénible de tous les états. Depuis trois jours il me dicte des contes où l'on voit qu'il n'y a personne d'aussi heureux que les bergers et les bergères, et où toutes les reines sont vieilles, ridées, boiteuses, chassieuses, avec des yeux

bordés de rouge et du poil gris au menton. Mais je sais bien que ce n'est pas vrai.

La reine ma grand'mère n'était pas comme la reine Gronipote. Je me souviens très bien d'elle, car j'avais six ans quand elle mourut. Elle avait le teint très beau. M. de Meaux lui-même le dit dans l'oraison funèbre qu'il en a faite et que j'ai parmi mes livres. Il y parle de « cette éclatante blancheur, symbole de son innocence ».

A ce propos, je me rappelle une conversation où quelqu'un faisait un mérite à M. de Meaux d'avoir osé dire devant les saints autels que ma grand'mère était blanche de peau. Mais M. l'abbé de Fénelon jugeait « indécent » que M. de Meaux eût introduit un détail de cette sorte dans un discours sacré. Il est vrai que M. l'abbé déteste M. de Meaux.

⁂

Avril 1691.

Dans la dictée d'aujourd'hui, qui était l'*Histoire de Florise,* il y avait : « Gronipote enleva un jour un billet que Florise écrivait au roi, et le donna à un jeune homme de la cour, qu'elle obligea d'aller porter ce billet au roi, comme si Florise lui avait témoigné toute l'amitié qu'elle ne devait avoir que pour le roi seul. » Je n'ai pu m'empêcher de sourire en écrivant cela. M. l'abbé m'a demandé pourquoi je souriais. Je n'ai pas répondu. Je ne pouvais pas lui dire : « Je sais bien qu'amitié est ici pour amour, et que Gronipote voulait faire croire que Florise était la maîtresse du jeune seigneur et qu'il était son amant. » Mais il me croit trop ignorant, M. l'abbé.

*
* *

Mai 1692.

La dictée de ce matin est l'*Histoire d'Alfaronte et de Clariphile.* L'exemple d'Alfaronte

prouve, paraît-il, que le don de se rendre invisible par le moyen d'un anneau est nécessairement funeste. Pourquoi? Le roi Alfaronte tue injustement sa femme parce que, s'étant fait invisible, il l'a surprise en train d'embrasser un jeune officier dont une fée avait pris la figure. Mais il aurait pu n'être pas invisible et surprendre tout de même sa femme avec l'officier. Cette histoire ne me semble donc pas très démonstrative.

Je crois comprendre ce que j'ai entendu dire à quelqu'un chez le roi, « que M. l'abbé de Fénelon a peu d'exactitude dans l'esprit ».

*
* *

Septembre 1693.

Il y a quelques jours, en récitant une page de Virgile, j'ai fait plusieurs vers faux, et M. l'abbé s'est moqué de moi. Je lui ai dit : « Monsieur, vous pouvez me reprendre, mais non vous moquer. Il y a de certaines per-

sonnes dont on ne se moque pas. » Il a continué de ricaner; là-dessus, je me suis mis en colère et lui ai jeté mon Virgile à la figure. Il l'a dit à mon gouverneur, M de Beauvilliers, qui m'a lui-même donné le fouet.

En souvenir de cet événement, M. l'abbé m'a dicté ce matin *Le jeune Bacchus et le Faune.* Le morceau est fort joli, il le faut avouer. Le voici en abrégé : — Le jeune Bacchus, dans un bocage, chante des vers et fait des fautes en les chantant. Un jeune faune les marque avec des rires. A la fin, Bacchus lui dit, d'un ton fier et impatient : « Comment oses-tu te moquer du fils de Jupiter? » Et le faune répond : « Hé! comment le fils de Jupiter ose-t-il faire quelque faute ? »

Mais, si M. l'abbé croit m'humilier par là, il se trompe. Il reconnaît que je suis « fils de Jupiter », et c'est tout ce que je voulais.

Mais j'y songe : si, dans cette fable, je suis le jeune Bacchus, M. l'abbé est donc le faune? Ou plutôt, non; la fable commence par ces

mots : « Un jour le jeune Bacchus, que Silène instruisait... » M. l'abbé est donc Silène ? Cette idée me paraît la plus divertissante du monde.

*
* *

Février 1692.

L'*Histoire de Rosimond et de Braminte* est un peu longue et languissante. La morale est : « Oh ! qu'il est dangereux de pouvoir plus que les autres hommes ! » Oui, mais cela doit être très agréable. Et qu'importe que ce soit dangereux ?

*
* *

Juin 1693.

Aujourd'hui, M. l'abbé m'a dicté l'*Anneau de Gygès*. Il s'y trouve une magnifique description des jardins de Crésus : « Quand le roi se promenait dans ses jardins, les jardiniers avaient l'art de faire naître les plus

belles fleurs sous ses pas. Souvent on changeait, pour lui faire une agréable surprise, la décoration des jardins, comme on change une décoration de scène. On transportait promptement, par de grandes machines, les arbres avec leurs racines et on en apportait d'autres tout entiers ; en sorte que chaque matin le roi en se levant trouvait ses jardins renouvelés. Un jour, c'étaient des grenadiers, des oliviers, des myrtes, des orangers et une forêt de citronniers. Un autre jour, un désert avec des pins et des grands chênes. Un autre jour, des prés tout émaillés de violettes, au travers desquels couraient de petits ruisseaux, et des saules, des peupliers, des ormes, des tilleuls plantés sans art et qui faisaient une aimable irrégularité. » Etc...

C'est beau de forcer ainsi la nature. Quand je serai roi, j'aurai des jardins comme ceux de Crésus.

*
* *

Mai 1694.

Je fis dernièrement une bonne version, et presque sans fautes, d'un morceau des *Géorgiques*. Pour m'en récompenser, l'abbé m'a dicté, ce matin, une fable où il raconte l'arrivée de Virgile aux Champs Elysées, et que tous les autres poètes, Orphée, Homère, Hésiode, sont jaloux de lui, que cependant ils sont obligés de reconnaître la beauté de ses vers, et qu'enfin Hésiode lui dit pour l'ennuyer : « O Virgile, tu as fait des vers plus durables que l'airain ; mais je te prédis qu'un jour on verra un enfant qui les traduira et qui partagera avec toi la gloire d'avoir chanté les abeilles. »

Je ne puis me le dissimuler : cet enfant extraordinaire, c'est moi. Oui, je partage la gloire de Virgile, au point de lui porter ombrage. Il me semble que M. l'abbé va un peu loin. Trop est trop. Et lui qui ne cesse de

me mettre en garde contre le poison de la flatterie!

*
* *

Septembre 1694.

C'est encore moi, dans *le Rossignol et la Fauvette*, « ce jeune berger ou ce dieu inconnu qui vient orner le bocage ». C'est moi que célèbrent Philomèle et sa compagne. C'est pour m'écouter que « les Satyres et les Faunes dressent leurs oreilles aiguës »; et c'est pour m'admirer que « toutes les Dryades sortent du sein des arbres verts ».

*
* *

Octobre 1694.

Et Lycon, c'est encore moi! Le *Départ de Lycon*, c'est mon départ de Versailles. Parce que je rentre à Paris, les bergèrs, dans leur

douleur, brisent leurs chalumeaux, les nymphes se lamentent, et, pour les consoler, Flore et Pomone leur assurent que je reviendrai bientôt.

Mais pourquoi M. l'abbé est-il si aimable pour moi depuis quelque temps ? Je crois le savoir.

Il y a une petite société formée des Beauvilliers, des Chevreuse et de Mme de Maintenon. Mme de Maintenon dîne au moins une fois la semaine à l'un ou à l'autre hôtel, en cinquième entre les deux sœurs et les deux maris, avec la clochette sur la table pour n'avoir point de valets autour d'eux et causer sans contrainte. M. le duc de Saint-Simon appelle cela « le sanctuaire » ou « la petite église ». M. l'abbé de Fénelon brûlait d'y être admis. Or, la dernière fois que M. de Beauvilliers me conduisit chez le roi mon grand-père, Mme de Maintenon était là, qui me fit beaucoup de caresses. Je n'aime pas beaucoup la Scarron, comme on l'appelle.

Cela m'ennuie qu'elle ait succédé à ma grand'-mère. Et puis, qu'est-ce qu'une femme qui est la femme du roi sans être reine ? Mais, j'ai intérêt à ne pas lui déplaire, à cause du crédit qu'elle a sur l'esprit de M. l'abbé. Au reste, j'avais mon dessein. Lors donc qu'elle me parla de mon précepteur, je me répandis en éloges sur son compte et j'ajoutai qu'il avait pour elle une estime singulière. Elle en parut ravie. Quelques jours après M. l'abbé était invité chez M. de Beauvilliers avec Mme de Maintenon. Il en a été fort content. Et la Scarron lui a sûrement raconté en quels termes j'avais parlé de lui, car c'est depuis ce jour-là qu'il me gâte.

* * *

Novembre 1694.

J'ai fort goûté l'histoire que M. de Fénelon m'a dictée aujourd'hui. Ce sont les amours

du berger Cléobule et de la nymphe Phidile. Les expressions en sont si douces et si tendres qu'elles glissent dans le cœur un je ne sais quoi qui chatouille agréablement et qui cependant donne envie de pleurer. J'en suis demeuré, toute la journée, aussi rêveur que le berger Cléobule.

J'ai rencontré plusieurs fois dans l'entourage de M. de Chevreuse une fille de qualité dont je ne veux pas écrire le nom. Elle ressemble tout à fait, par le caractère, à la bergère Phidile. Je cherchais en vain le moyen de lui faire connaître mes sentiments. Mais maintenant je sais bien ce que je vais faire. Je copierai, dans le conte d'aujourd'hui, le portrait de Phidile, et je le ferai tenir secrètement à celle que j'adore.

Le voici, ce portrait : « Le berger ne pensait qu'à la bergère Phidile, simple, naïve, sans aucune parure, à qui la fortune ne donna jamais d'éclat emprunté, et que les Grâces seules avaient ornée et embellie de leurs

propres mains... Elle seule ignorait sa beauté. Toutes les autres bergères en étaient jalouses. Le berger l'aimait et n'osait le lui dire. »

Je soulignerai cette dernière phrase. Je signerai, simplement; et j'espère que mon idole comprendra. Et ainsi M. l'abbé m'aura servi, sans le savoir, dans mon premier amour, qui sera d'ailleurs le seul, car il durera autant que ma vie.

* * *

Décembre 1694.

Je crois que M. l'abbé m'aime véritablement. Je lui rends les armes. Je me repens des moqueries que j'ai pu faire de lui. Tout le monde reconnaît qu'il est un des plus beaux esprits de ce temps, ce qui ne l'empêche point d'avoir la mine et toutes les façons d'un grand seigneur.

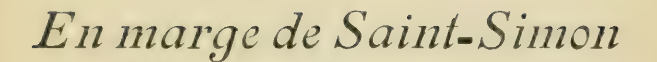
Sa douceur et sa patience sont incroyables. On dit qu'il désire plaire; mais comme il y réussit! Puis, il parle si bien de l'amour de

Dieu! Avec lui, la piété paraît quelque chose de délicieux et de facile.

Mais surtout il m'aime tant, que je suis résolu à faire désormais tout ce qu'il voudra...

(*Cetera desunt.*)





En marge de Saint-Simon



Fille de roi



C'ÉTAIT au temps où le roi, jeune et de gros tempérament, était encore moins délicat sur l'amour qu'il ne le fut depuis. Dans une partie de chasse, il s'abrita d'un orage chez le jardinier d'un petit château, aux environs de Marly. La fille du jardinier était avenante; le roi était pressé; elle céda par respect. L'aventure eut des suites : une petite fille qui vint au monde neuf mois après, et qu'on appela Louise tout court et sans déclarer aucun père ni mère.

A quelque temps de là, la mère mourut. Le jardinier éleva l'enfant, par des secours

que lui remettait Bontemps, le premier valet de chambre du roi, avec menaces de la prison s'il laissait échapper quelque chose. Mais quand le bonhomme mourut, il révéla tout à Louise, qui avait alors dix-huit ans, et qui était assez courte, mais d'un nez prodigieux, et ressemblait au roi en caricature.

La pauvre fille se fût volontiers enflée d'une telle naissance. Mais Bontemps lui parla à l'oreille, et elle vécut dès lors dans le silence, d'une petite pension qu'on lui servait, fort retirée, et à la fois dans le tremblement de laisser éventer son secret et crevant de ne le pouvoir crier.

Mais, lorsqu'elle approcha de trente ans, elle fit de si grandes plaintes sur sa solitude, que Bontemps, qui avait pitié d'elle et qui aussi voulait l'amuser afin qu'elle se résignât mieux, lui dit que le roi lui trouverait un mari. Ce fut un La Queue, seigneur du lieu dont il portait le nom, gentilhomme fort simple et assez médiocrement accommodé.

La fille, qui avait fondé de grandes espérances sur la discrétion qu'elle avait gardée et sur ce que Bontemps lui avait dit qu'elle ne s'en repentirait pas, trouva le parti un peu mince pour une fille de roi. Mais elle finit par accepter, ne pouvant faire autrement et parce que Bontemps lui assura que le roi ne manquerait pas de pousser son gendre.

Il en usa pareillement avec La Queue, par des mots coulés à l'oreille sur la naissance de la fille, qui firent qu'il s'en promit une fortune. De fait, La Queue fut nommé peu après capitaine de cavalerie et mestre de camp par commission. Mais cela ne le mena pas plus loin. Ce gendre du roi ne paraissait que rarement à la cour, et comme le plus simple officier et le plus perdu dans la foule, dont il était trop timide pour se tirer, d'ailleurs tout hébété par les conseils de prudence et, à l'occasion, par les menaces enveloppées de Bloin, qui avait succédé à Bontemps dans sa charge.

Cependant Mme de La Queue cuvait, dans son village, le secret de sa grandeur, jouissant de son banc à l'église et de l'encensement du curé, et des révérences de Madame la baillive et de Madame l'élue. Elle exigeait chez soi, et même de son mari, de grands respects, avait déguisé une vachère en fille de chambre et un gardeur d'oies en petit laquais, se piquait de belles manières, et faisait tout juste le personnage que Molière avait prêté à la comtesse d'Escarbagnas. Et dans les conversations et les visites, par des gestes, des sous-entendus, des clins d'yeux mystérieux, et sa curiosité des nouvelles de la cour et certaines façons d'en juger comme une personne qui a là-dessus des lumières innées et que le sort injuste n'a pas mise à sa place, et son exagération de culte et de tendresse pour le roi, son affectation d'en mettre partout le portrait et celui des princesses et d'en faire remarquer la ressemblance avec sa propre figure, et mille autres singeries de la sorte,

elle signifiait qu'elle en dirait plus long si elle le voulait bien. Et comme on ne soupçonnait point son secret, auquel du reste on n'eût pas cru, elle passait pour extravagante et de timbre un peu brouillé.

En même temps, comme rien ne venait à La Queue depuis sa nomination de capitaine, elle se mit à envier cruellement ses sœurs reconnues et si grandement mariées. Elle se déchaîna particulièrement contre Mlle de Blois lorsque celle-ci devint duchesse de Chartres; elle se réjouit hautement du soufflet que le duc reçut de Madame à cette occasion, et elle parlait avec scandale des espiégleries des princesses, et des pétarades qu'elles tirèrent une nuit sous les fenêtres de Monsieur : toutes choses qu'elle savait par La Queue, qui les tenait d'un cent-suisses de Courtenvaux.

Elle s'emporta si loin, dans sa rage de ne pouvoir faire connaître qui elle était, que Bloin dut l'avertir de se taire. Mais cela n'adoucit

point son humeur. Elle reprochait amèrement à son mari de ne point avancer ; lui, de son côté, se plaignait qu'elle lui nuisît par l'inconsidération de ses propos, et chacun accusait l'autre de l'avoir pris pour dupe. Tant que La Queue n'y vit enfin d'autre remède que la battre, cependant qu'elle lui criait que c'était une abomination à un gentilhomme campagnard de porter la main sur une fille de France et qu'elle demanderait justice au roi, son père.

Elle dit à Bloin, qui venait lui-même régulièrement lui apporter sa pension, qu'elle voulait voir le roi. Bloin l'amusa d'abord de vagues promesses, puis lui fit entendre que cela était impossible, et, comme elle ne se rendait point, il lui fit entrevoir le couvent. Alors elle ne dit rien et feignit de se résigner, mais elle avait son projet.

Elle avait de La Queue deux enfants : le dernier à peine sevré. Un jour de Marly, elle se posta de bonne heure, son plus jeune

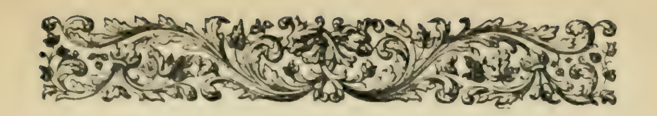
enfant sur les bras, au bord de la route où devait passer le carrosse du roi. Quand le carrosse approcha, elle sut se couler entre les gardes à cheval et s'arrêta au milieu de la route en criant : « Sire, justice ! » Mais le roi ne vit même pas cette apparition d'une folle qui lui ressemblait de visage, avec un profil qu'on eût dit détaché des monnaies royales. On la voulut entraîner; elle se débattit et, dans ce désordre, laissa tomber l'enfant, sur qui passèrent les roues du carrosse. Tout cela fut à peine remarqué dans le tintamarre des voitures et de la cavalerie. On ne dit rien de l'aventure au roi, qui ne sut point qu'il avait écrasé son petit-fils.

M[me] de La Queue rentra chez elle, le corps de son enfant sous son manteau. Elle était désespérée. Mais elle fit des réflexions, et bientôt elle donna dans la dévotion, en bonne entente désormais avec son mari, et dans la retraite la plus exacte, sans jamais plus rien réclamer; confite en spiritualité, et d'ailleurs

aumônière au delà de ses moyens. Elle vécut encore vingt ans dans son village, sans en être jamais sortie, excepté le jour où elle avait attendu le roi sur la route de Marly.

M. de Beauvilliers, qui connaît le curé de La Queue, m'a dit qu'il tenait de ce bonhomme que Mme de La Queue était morte dans des sentiments de piété extraordinaires et que, selon ce qu'il démêlait, la pauvre femme avait eu dans la pensée d'expier les péchés du roi par ses bonnes œuvres et ses saintes pratiques et par son silence et sa modestie, dans ses dernières années, sur le secret de sa naissance; jusqu'à dire elle-même qu'elle avait été folle et qu'elle n'était que la fille d'un garçon jardinier.

Son autre enfant est demeuré dans l'obscurité. Quant à La Queue, il fut tué à l'affaire de Hochstedt.



Une retraite

... Mais il leur échappa encore, et sa vie dégénéra en un haut et bas de haute dévotion et de mollesse et de liberté qui se succédèrent par quartiers...

(Saint-Simon, IV, 283.)

A la suite de quelques ennuis d'argent, M. de Tréville, considérant la vanité des choses de ce monde et que, seul, notre salut nous importe, se retira, pour la troisième fois, chez ses amis de Port-Royal.

Il logea au petit hôtel de Longueville. Le premier jour, il assista aux offices, qui étaient

célébrés à Port-Royal avec une exactitude et une gravité particulières; et, le reste du temps, il médita dans sa chambre.

Le silence de cette solitude, où tant d'âmes saintes avaient prié, apaisait son esprit et ses sens. Puis il jouissait de se sentir libre, loin de la ville, plus loin encore de la cour ; et il n'était pas fâché de demeurer chez des gens mal vus du roi, de ce roi qu'il connaissait trop pour avoir été jadis son compagnon de jeunesse.

Le deuxième jour, il conversa avec les solitaires survivants, MM. Lancelot, Nicole, Lenain de Tillemont, et goûta d'abord de grandes consolations dans leur entretien. Leur accent de certitude lui raffermissait l'âme. Mais, vers le soir, sans cesser de les juger vénérables, il les trouva vieillis et monotones, et qui semblaient désormais répéter machinalement des choses qu'ils avaient dites trop de fois. M. Arnauld était absent, dont il regretta la verve et l'humeur brusque.

Il lui sembla que la nouvelle abbesse, Mme Elisabeth de Sainte-Anne, était une bonne femme sans saveur. Où était la Mère Agnès ? Où les deux Angéliques ?... Toutefois, il fit réflexion qu'il n'était pas venu chercher à Port-Royal une compagnie agréable, mais un refuge pour l'oraison et les saintes pratiques, et qu'au surplus il avait vieilli, lui aussi, et n'était plus le Tréville à qui l'on trouvait autant d'esprit qu'à M. Pascal.

Le troisième jour, il visita le cimetière, et s'arrêta sur les tombes des personnes qu'il avait le plus aimées. Il revit en pensée, sarclant ses plates-bandes et arrosant ses légumes, le mystérieux jardinier du monastère, ce gentilhomme anglais qui se faisait appeler M. François, et qui, jadis, avait raconté à Tréville son histoire, plus tragique que celle des héros de M. Racine. Il se ressouvint longuement de son innocent ami, M. Hamon, le médecin, qui allait sur son âne, de village en village, tenant un livre à la main ; qui avait

à un si haut point le don de la spiritualité et le sens des emblèmes ; qui croyait qu'il n'y a de vrai que ce qu'on ne voit pas, qui écrivit sur le *Cantique des Cantiques* quatre volumes de commentaires subtils et fleuris, et qui marcha à travers le monde comme à travers une forêt enchantée.

M. de Tréville s'agenouilla plus longtemps encore sur la tombe de cette délicieuse Mère Angélique de Saint-Jean, si passionnée et si inquiète, et pour qui il avait eu un sentiment mêlé d'autant de sympathie et de curiosité profanes qu'en pouvait éprouver un honnête homme pour une aussi sainte religieuse.

Le quatrième jour, il prit, dans la bibliothèque du monastère, la relation manuscrite où la Mère Angélique de Saint-Jean, enlevée de Port-Royal des Champs et enfermée chez les Annonciades de Paris, avait raconté son agonie spirituelle. Il lut ces phrases émouvantes : « Mon esprit n'était pas assez humilié, car je n'étais occupée que de la gloire qu'il

y avait à souffrir pour la vérité... J'appris ce que c'est que le désespoir et par où l'on y va... J'étais au hasard de laisser éteindre ma lampe... C'était comme une espèce de doute de toutes les choses de la foi et de la Provi dence... »

Il se rappela la pâleur de la Mère Angélique de Saint-Jean, son grand nez, ses yeux ardents, sa facilité aux larmes, et le talent qu'elle avait de façonner de petites figures de cire. Il se mit à l'aimer, morte, un peu autrement qu'il ne l'avait aimée vivante. Il se demanda malgré lui ce qu'elle aurait été dans le siècle. Et, en même temps, il chercha et entrevit, pour son compte, la possibilité d'unir en lui, sans compromettre son salut, la foi aveuglément acceptée en souvenir des grandes âmes à qui elle servit d'aliment et de support, le libre raisonnement sur ce monde d'apparences, et le goût pour les plaisirs qu'on peut tirer des choses passagères.

Le cinquième jour, le courrier lui apporta

un petit livre qui venait de paraître : les *Maximes et Réflexions sur la Comédie*, par M. de Meaux. M. de Tréville le parcourut. La doctrine en était austère et le style excellent. Il approuva l'une et fut charmé de l'autre. Mais, peu à peu, les spectacles que M. de Meaux décrivait pour les condamner se présentèrent à l'esprit de M. de Tréville sous des couleurs trop charmantes, surtout quand il en vint à ce passage sur les comédiennes : « ... Qui ne les regarde pas comme des esclaves exposées, en qui la pudeur est éteinte, quand ce ne serait que par tant de regards qu'elles attirent, elles que leur sexe avait consacrées à la modestie ?... Et voilà qu'elles s'étalent elles-mêmes en plein théâtre avec tout l'attirail de la vanité, comme ces Sirènes, dont parle Isaïe, qui font leur demeure dans les temples de la volupté ; dont les regards sont mortels, et qui reçoivent de tous côtés, par les applaudissements qu'on leur renvoie, le poison qu'elles répandent par leur chant. »

A cet endroit de sa lecture, M. de Tréville se souvint des aimables comédiennes où il avait fréquenté dans sa jeunesse : M[lle] du Parc, M[lle] Champmeslé, M[lle] Molière. Il s'en souvint plus qu'il n'aurait dû, et sans cette honte qui eût été convenable à un chrétien véritablement touché de ses anciennes erreurs.

Le sixième jour, il se promena dans les bois et le long de l'étang. Il songea que M. Racine, enfant, s'y était promené autrefois. Quelques vers d'amour lui revinrent en mémoire. Il se figura sans colère l'enveloppe terrestre de ces Hermione et de ces Phèdre, à qui avait manqué pour être vertueuses, non « le pouvoir prochain », mais sans doute la « grâce efficace ». Et il se dit en souriant qu'elles avaient eu du moins la grâce tout court, *venustas*...

On était en automne. Le soleil déclinait. La beauté de la lumière, les reflets de l'eau et les teintes des feuillages faisaient sur M. de Tréville des impressions à la fois tristes et

douces. Il songea que lui aussi touchait à son automne, car il avait passé la cinquantaine. Il pensa à la vieillesse et à la mort. Mais, tandis que l'idée de la mort, lorsqu'il vivait dans le monde, l'incitait à la dévotion et à la retraite, cette même idée, se levant dans son esprit au milieu de la solitude, lui donna un vif désir de retourner au siècle.

Le septième jour, M. de Tréville commanda son carrosse, rentra à Paris, et se fit arrêter devant la porte de sa vieille amie Mlle Anne de Lenclos, qui avait beaucoup vu, et avec qui il aimait causer nonchalamment de choses et d'autres...



En marge des proclamations du général Bonaparte



Histoire d'une Merveilleuse

Fragments du Journal de Mme Clélie-Éponine Dupon (1795-179.....)



E commence ce journal sur le conseil de mon maître de français et d'écriture. Je ne sais pas très bien écrire ni mettre l'orthographe (1); et il m'a dit que cela m'exercerait.

Je suis née en 1778. Mon père était un petit épicier de la rue ci-devant Saint-Jacques.

(1) L'éditeur a rétabli l'orthographe.

J'appris à lire, rien de plus, dans une école du quartier. Mon père, en haine de la superstition, ne voulut point que je fisse ma première communion ni que j'apprisse le catéchisme. Je m'appelais alors Marie-Jeanne : il changea ces noms en ceux de Clélie-Éponine.

Comme il était intelligent et fort avant dans les idées nouvelles, il s'éleva, et devint, par de hautes protections, fournisseur des armées. Il paraît que cela rapporte beaucoup. Et, depuis thermidor, il a encore augmenté sa fortune par des spéculations que je n'entends guère et que les malveillants appellent agiotage. Mais je ne puis croire que ces moyens soient répréhensibles, car mon père parle sans cesse de justice et de vertu.

Lorsque j'eus quinze ans, il me maria civilement au citoyen Tibérius Dupont, qui était membre du Tribunal révolutionnaire. Mon mari ne m'a jamais inspiré qu'un sentiment, la peur, quoiqu'il s'efforçât d'être

doux avec moi et qu'il s'attendrît souvent jusqu'aux larmes en me lisant *Paul et Virginie* ou les idylles de Gessner.

Je sus lui cacher ma joie au 9 thermidor. Un mois après, il fut guillotiné avec quelques-uns de ses collègues. Il paraît qu'il mourut avec fermeté. J'avoue que je n'eus pas un grand chagrin de sa mort. C'est qu'il m'était presque aussi étranger et inintelligible que s'il avait appartenu à une autre planète.

Depuis, je me suis retirée chez mon père, où je vis avec la liberté d'une veuve. Tout ce passé de terreur et de sang me fait l'effet d'un mauvais rêve. Parfois, il m'en revient à la mémoire des visions subites : une tête coupée, promenée sous mes fenêtres ; la rencontre d'une charrette de condamnés ; ou encore certaine flaque rougeâtre que je dus contourner, un jour, place de la Révolution... Et alors, je ne connais plus qu'une envie, c'est de vivre, de vivre follement et de toutes les forces de ma jeunesse...

*
* *

Beaucoup pensent comme moi. Jamais, je crois, on ne s'est autant diverti. Jamais, surtout, on n'a autant dansé. Il y a dans Paris 640 bals publics, pour toutes les bourses, et toujours pleins.

On danse dans de ci-devant couvents et de ci-devant églises. On danse rue de Vaugirard, dans la maison des ci-devant Carmes-Déchaux, où l'on fit les massacres de Septembre. On danse dans l'ancien cimetière de Saint-Sulpice; et, sur la porte sculptée, au-dessus d'une inscription en latin qui signifie que ceux qui dorment là attendent la résurrection, un transparent rose annonce le *Bal des Zéphirs*.

On danse sur les morts; mais on n'y songe que pour mieux jouir de la minute qui passe...

Les émigrés rentrent en foule. Ils sont aussi gais que nous.

Par la protection de Mme Tallien, dont j'ai l'honneur d'être un peu l'amie, je suis

allée faubourg Saint-Germain, au « bal des victimes », qui est un bal très choisi, où ne viennent que les personnes qui ont eu quelque parent guillotiné. Il est vrai que mon mari ne le fut point pour la bonne cause ; mais je me gardai de révéler ce détail ; « Dupont » est d'ailleurs un nom assez répandu pour n'être point dénonciateur; et, enfin, ma figure, qu'on dit passable, arrangea tout.

La tenue exigée dans le bal est le grand deuil. Les femmes y portent la « coiffure à la victime », les cheveux relevés sur la nuque par un peigne, comme pour être plus facilement empoignés par le bourreau. Quelques-unes amplifient leurs perruques par les chevelures, jadis achetées aux geôliers, de jeunes blondins guillotinés. La règle est de s'aborder en se saluant « à la victime », avec un mouvement de tête qui imite celui du condamné engageant son cou dans la lunette. Oh ! oui, nous sommes gais !

Les parents de beaucoup de ceux qui

étaient là avaient dû être envoyés à l'échafaud par mon mari. Mais je ne m'en vantai point.

J'entendis un muscadin en deuil dire à un polichinelle noir : « Ah ! Polichinelle, ils ont tué mon père ! » — « Ils ont tué votre père ? » dit le polichinelle, et il tira son mouchoir de sa poche. Mais le désolé jeune homme s'était remis à danser en fredonnant.

*
* *

On mange aussi beaucoup. Dans les soirées on prend ce qu'on appelle « le thé » ; mais c'est un thé substantiel, un thé avec dindes aux truffes, rosbif saignant et toutes sortes de spiritueux.

Et, cependant, la mode, chez les femmes, est de passer pour de petites mangeuses, d'avoir des vapeurs et des syncopes. Elles se gavent, mais elles veulent être pâles, et il y en a qui, pour ne point paraître se trop

bien porter, se font saigner régulièrement.

Afin de sembler plus languissants, nous avons, dans notre parler, supprimé l'*r* à l'imitation du divin Garat. Nous avons ajouté à cela le zézaiement. On donne sa *pa'ole d'honneu'*; on dit : *mo't aux té-o-istes* ! et l'on parle des *sarmes* d'une belle et de son *vizaze anzélique*. Bref, nous gazouillons comme de petits oiseaux.

Mais, d'autre part, comme nous avons le culte du corps et que, au surplus, il faut à nos *incroyables* des muscles solides pour les risques continuels de la rue et pour la chasse aux Jacobins, la mode est aux Hercules et aux Milons de Crotone. Le beau monde va au jeu de barres du bois de Boulogne, aux courses à pied de Monceau, aux courses à cheval de Bagatelle, aux jeux gymniques de l'hôtel d'Orsay, qui reproduisent les jeux des Celtes, des Grecs et des Romains.

Nous sommes tous devenus cochers. Moi-même, bottée et faisant claquer mon fouet,

je conduis mon bockei à Longchamp, ce qui n'est pas commode, car c'est une terrible bousculade de cabriolets, phaétons, vis-à-vis, carricks, demi-fortunes et soufflets, qui sont nos nouvelles voitures.

*
* *

Je soupçonne cette société de n'être pas très cohérente. Quoique je ne sache pas grand'chose, je la sens ignorante et grossière. A l'Opéra, vous voyez des femmes charmantes, d'une élégance merveilleuse : mais, si elles ouvrent la bouche, tout est perdu. Vous entendez des *Pardi !* des *Y a gros !* et *Sacristi ! que c'est bien dansé !* ou *Il fait un chaud du diable ici !*

Si l'on danse éperdument et si l'on se crève de mangeaille, c'est peut-être qu'on ne sait pas parler et que la conversation est un art aboli.

*
* *

Mettrai-je aujourd'hui ma perruque à

l'espagnole, ma perruque à la Vénus, ou à l'Aspasie, ou à la Caracalla ?

Mettrai-je mon bonnet à la paysanne, mon bonnet à la frivole, ou mon bonnet à la Délie ?

Mettrai-je ma robe à la Flore, ou à la Cérès, ou à la Diane, ou à la Vestale, ou au lever de l'Aurore ? Qu'importe ? toutes sont également transparentes. L'autre jour, à la fin d'un souper chez le directeur Barras, une femme de mes amies paria que tout son costume, bagues des mains et des pieds et cothurnes compris, pesait moins de deux écus de six livres ; et, se déshabillant séance tenante, elle gagna son pari...

*
* *

Rarement a-t-on mieux obéi qu'aujourd'hui aux lois de la nature. Chacun fait ce qu'il veut, et nul n'y trouve à redire. On suit librement les mouvements de sa sensibilité. Les mœurs ont fort allégé le joug du mariage ;

mais, du mariage lui-même, on se passe de plus en plus.

C'est le règne du plaisir ; et le plaisir n'est-il pas le premier de nos droits ? Mais le plus grand plaisir, c'est l'amour. D'où vient donc que, depuis que je suis veuve, je n'ai point pris d'amant ? De beaux jeunes gens m'ont fait la cour, et l'étreinte impérieuse de certains bras, pendant la valse, n'a pas laissé de m'être agréable. Mais quand il s'agissait de conclure, je ne pouvais. Pourtant nul préjugé gothique ne me retient. Qu'est-ce donc ?...

*
* *

J'ai fait, à Tivoli, la rencontre d'un officier de l'armée d'Italie, un de ces guerriers libérateurs des peuples, qui ont accompli tant d'exploits sous la conduite du général Bonaparte. Colonel à trente ans, ce favori de Mars n'a point les ridicules affectations de nos muscadins. Il ne zézaye pas ; il ne supprime

pas les *r :* il les ferait plutôt rouler un peu. Libre, comme moi, de vains préjugés, il ne croit qu'à l'honneur et à la patrie. Celui-là est un homme. J'ai été ravie de sentir ce héros presque timide devant moi. Il y avait, dans les compliments qu'il m'a faits, une sincérité et un respect dont j'ai été vivement touchée.

Je l'ai revu au Théâtre de la République, où l'on jouait *Quintus Fabius ou la discipline romaine.* Le sublime de cette tragédie l'enthousiasmait. Je n'osais lui dire qu'elle m'ennuyait un peu, quoiqu'elle soit évidemment fort belle.

Je l'ai rencontré une troisième fois au bal de l'hôtel de Longueville. Je m'étais mise en frais pour lui plaire. La mode est en ce moment, chez les « merveilleuses », de ne point mettre de chemise sous la robe (parce que la chemise dépasse la taille, s'arrange gauchement, et qu'un *juste* bien fait perd de sa grâce par les plis maladroits de ce vête-

ment antique). Je suivis cette mode nouvelle et j'en attendais un grand succès. Je l'obtins, mais non auprès du colonel. Il parut maussade et contraint, et m'évita toute la soirée.

Je me demandai pourquoi, et je crus avoir compris.

*
* *

Quelques jours après, je le rencontrai chez Mme Tallien. J'avais une tout autre toilette qu'à l'hôtel de Longueville. Outre que j'avais remis ma chemise, j'avais couvert une partie au moins de ma gorge et de mes bras et fortifié d'un jupon la gaze légère de ma robe. Le colonel me montra l'empressement le plus tendre.

L'amour m'avait appris la pudeur; et la pudeur m'avait donné de nouveaux charmes aux yeux du héros dont je suis aimée...

En sortant de la fête, au petit jour, je vis des espèces de fantômes grelottants qui, à deux genoux dans les ordures, disputaient

aux chiens quelques os mal rongés. Sous les roues d'un char doré, un homme tomba d'épuisement au travers de la rue. Il avait quelque chose entre les dents ; on me dit que c'était de l'herbe broutée sur les places publiques.

Je donnai à ces infortunés tout l'or que j'avais sur moi, et j'eus honte, un moment, d'être riche, d'être belle, et de ne vivre que pour le plaisir...

*
* *

Au petit Coblentz, qui est une partie du boulevard des Italiens, où se donne rendez-vous la société aristocratique et antirépublicaine, j'ai fait la connaissance d'une émigrée, la marquise de X... Elle était venue là en simple curieuse, car elle est très sensée et très bonne, et n'a point rapporté de l'exil le sot orgueil ni les préjugés vaniteux de beaucoup d'autres émigrés.

Elle m'a témoigné très vite une vive

affection. Elle aime, dit-elle, mon ingénuité et ma candeur. Et je ne me fâche point qu'elle me parle ainsi, car je sens qu'elle m'est bien supérieure par l'esprit et l'éducation.

Elle m'a présentée chez Mme Récamier. C'est là que j'ai connu clairement quelles devaient être la grâce et la politesse de l'ancienne société, et tout ce qui nous manque à nous, les nouveaux venus...

Nous fûmes, la marquise et moi, voir *Abufar*, drame touchant et d'une nouveauté hardie. Mais, plus que de Talma ou de Mlle Georges, j'étais occupée de Mme Tallien qui trônait, divinement belle, dans une avant-scène. Je demandai à la marquise son opinion sur cette dame célèbre. Elle me répondit :

« Je ne la hais point. Il faut pardonner beaucoup à Notre-Dame de Thermidor. Du fond de sa prison des Carmes, elle a frappé Robespierre et tué la Terreur. La Terreur a

été vaincue, non point directement par la pitié, la charité ou la vertu indignée, mais par la nature, par le désir de vivre. Or, c'est Mme Tallien qui a été l'héroïne de cette victoire. Elle est la volupté libératrice. Son rôle impur fut, à son heure et par comparaison, bienfaisant... Mais cela a peut-être assez duré... Dites-moi, ma mignonne, n'êtes-vous pas quelquefois lasse de vous tant amuser ? »

Je fus forcée d'en convenir.

*
* *

J'ai engagé ma foi au colonel Aubert. Cet acte m'a conduite à des réflexions. Le colonel doit partir pour l'Égypte presque aussitôt après notre mariage. Je veux, en son absence, lui garder ma foi, et je sens que, si j'y manquais, je serais coupable. D'où vient cela ? Car enfin la nature ne m'impose pas la fidélité. C'est donc que j'ai en moi un témoin et un juge de mes actions...

Ce juge invisible, il n'en faut point douter, c'est l'Être suprême, le Dieu bon et rémunérateur.

*
* *

Je fus, l'autre jour, rue Saint-Denis, au temple des Théophilanthropes. Des fleurs et des fruits sur les autels ; des cantiques où l'on invoque la Divinité ; des exhortations à la vertu récitées par des lecteurs en tuniques bleues dans une chaire à draperie aurore, tels sont l'appareil et les rites simples et touchants de la nouvelle religion. Je suis sortie de là fort émue...

*
* *

J'ai été obligée de venir passer avec mon père quelques jours à notre maison des champs. J'écris à mon ami, et je fais ici le brouillon de ma lettre, afin qu'elle soit plus soignée :

«... Ce matin, j'errais dans le jardin, j'en-

tendais les joyeuses chansons des fauvettes ; les bourgeons s'épanouissaient, je respirais un air doux. Ah ! me suis-je écriée, déjà l'amant de la nature s'avance ; déjà je ressens sa délicieuse influence ; tout mon sang se porte vers mon cœur, qui bat plus violemment à l'approche du printemps. Tout s'éveille, tout s'anime ; le désir naît, parcourt la nature et effleure tous les êtres de son aile légère ; tous sont atteints, tous le suivent, il leur ouvre la route du plaisir, tous se précipitent... Ah ! mon cœur paisible et pur, s'il gémit quelquefois, ce n'est pas crainte de trop aimer (1) !... »

Je m'arrête ; car je crois maintenant que je pourrai très bien continuer ma lettre sans brouillon...

*
* *

J'ai fait hier confidence à la marquise de

(1) Lettre citée par les Goncourt dans leur livre sur le *Directoire*.

mon engagement avec le colonel Aubert, et elle m'en a fort approuvée.

Aujourd'hui, me voyant triste, elle m'a dit : « J'ai peur, ma chère enfant, que la religion de M. Laréveillère-Lépeaux ne contente pas entièrement votre cœur. J'ai pour ami et pour guide un vieux prêtre très bon, très éprouvé par la vie, qui comprendrait sans peine votre état d'esprit et qui ne vous effrayerait point... Voulez-vous le voir ?... »

J'ai répondu que je voulais bien...

***

J'ai demandé à la marquise ce qu'elle pensait du général Bonaparte.

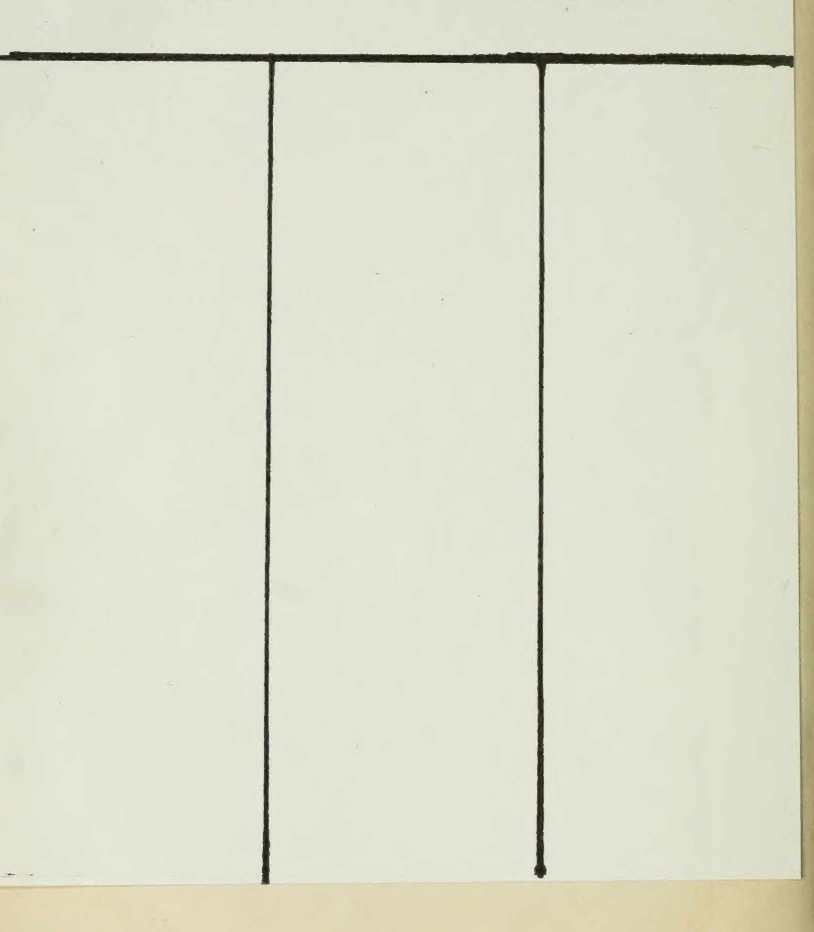
Elle m'a dit : « La société présente est, dans son fond, un chaos et, dans son air, une saturnale. Il est certain que ce carnaval, qui cache du reste de si horribles souffrances, ne saurait durer. Le général Bonaparte a sur son front le signe du génie : il est sans doute envoyé de Dieu pour rétablir d'abord l'ordre

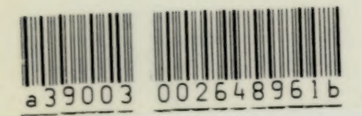
dans l'État, puis l'ordre dans les âmes. En attendant, servir le général Bonaparte est déjà une règle de vie ; et c'est pour cela que le colonel Aubert vous paraît si supérieur aux futiles jeunes hommes que vous avez rencontrés auparavant... »

J'ai été contente d'entendre ces paroles, non seulement parce que j'y trouvais l'éloge de mon ami, mais parce que, comme toutes les femmes, j'adore le général Bonaparte...

(*La suite du manuscrit a été perdue.*)






a39003 002648961b